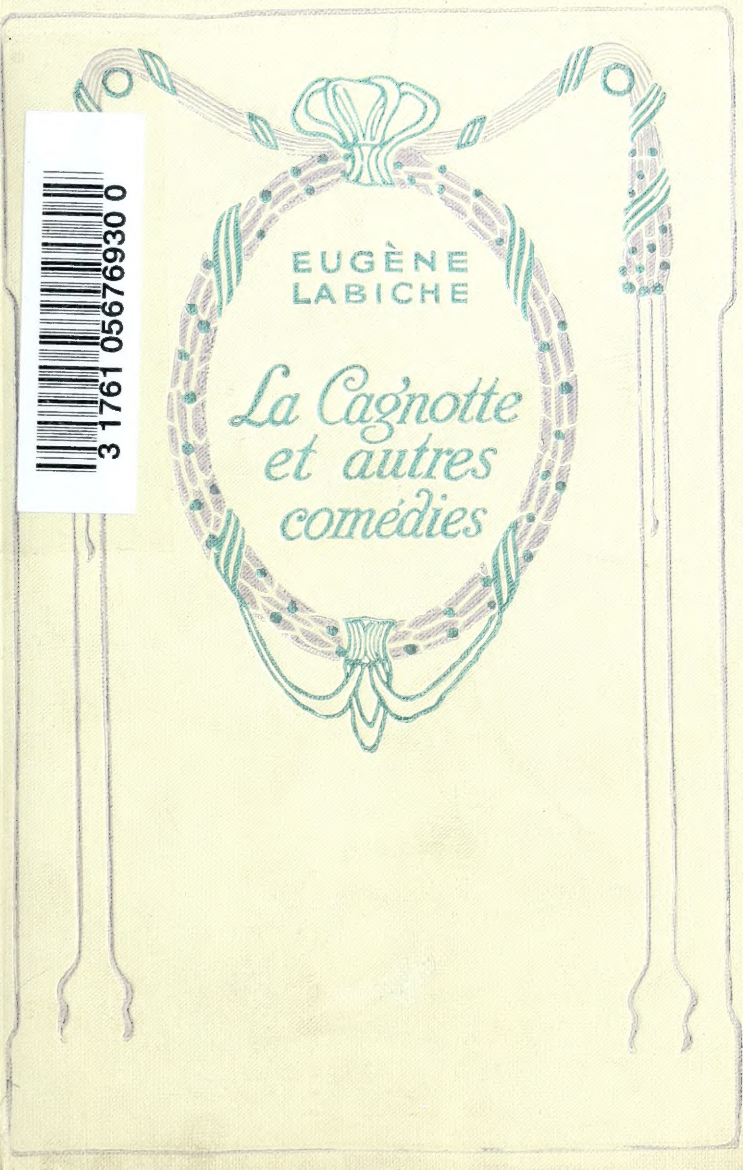
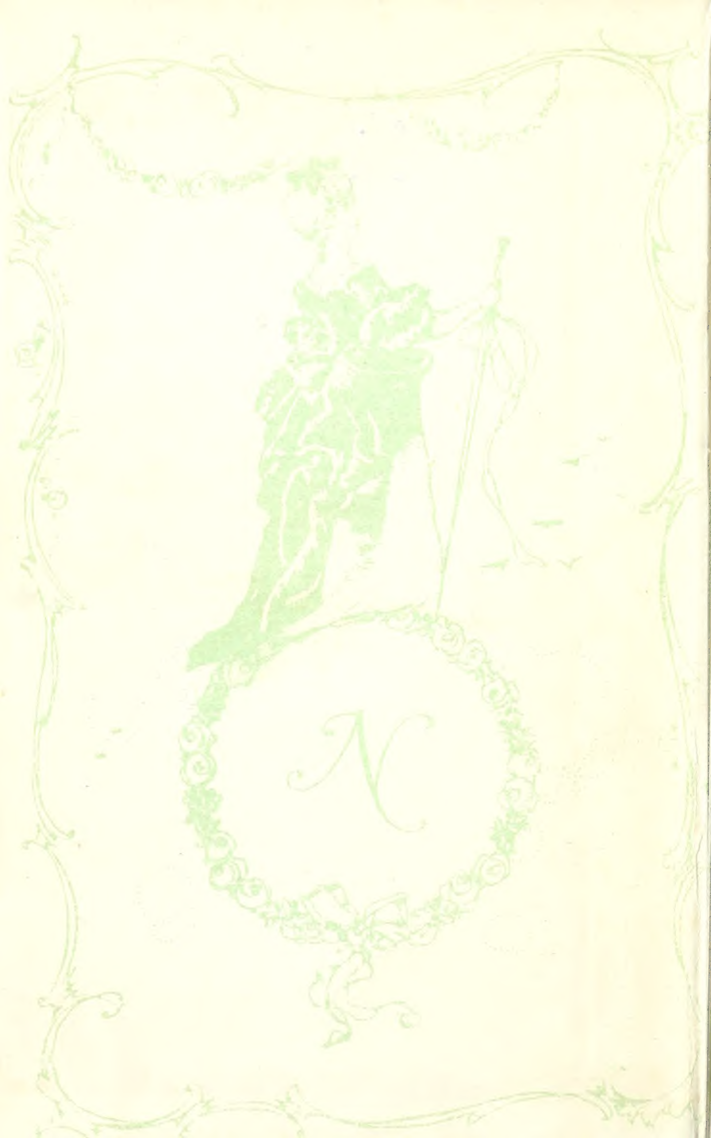


3 1761 05676930 0


N



La Cagnotte

et autres Comédies



La Cagnotte

et autres Comédies

Par

Eugène Labiche

de l'Académie française



Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris

LIBRARY
NOV 20 19
UNIVERSITY OF TORONTO
PQ
2321
A6
1914



TABLE

Pages

LA CAGNOTTE 7

LA GRAMMAIRE 181

LES PETITS OISEAUX 237

LE MISANTHROPE ET L'AUVERGNAT 353

L'AFFAIRE DE LA RUE DE LOURCINE 421

LA CAGNOTTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE
EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre du PALAIS-ROYAL, le 22 février 1864

COLLABORATEUR : M. A. DELACOUR

PERSONNAGES ET ACTEURS

CHAMPBOURCY, rentier	MM.	GEOFFROY.
COLLADAN, riche fermier		BRASSEUR.
CORDENBOIS, pharmacien		LHÉRITIER.
SYLVAIN, fils de Colladan		LASSOUCHE.
FÉLIX RENAUDIER, jeune notaire		GASTON.
BAUCANTIN, percepteur		KALEKAIRE.
COCAREL........................		RENÉ-LUGUET.
BÉCHUT		PELLERIN.
LÉONIDA, sœur de Champbourcy ..	Mmes	THIERRET.
BLANCHE, fille de Champbourcy ..		DAMAIN.
BENJAMIN, garçon de café........	MM.	FIZELIER.
JOSEPH, domestique de Cocarel....		CHAMBLY.
TRICOCHE, épicier................		FÉLICIEN.
MADAME CHALAMEL, fruitière ...	Mme	BLANCHE.
DEUXIÈME GARÇON DE CAFÉ..	MM.	PAUL.
TROISIÈME GARÇON DE CAFÉ..		MOSNY.
UN GARDIEN....................		FERDINAND.

De nos jours. Le premier acte, à La Ferté-sous-Jouarre.
Les actes suivants, à Paris.

ACTE PREMIER

A La Ferté-sous-Jouarre. — Un salon de province. — Portes au fond, à droite et à gauche. — Tables, chaises, lampes, etc.; cheminée au premier plan à droite, table de jeu à gauche, guéridon à droite, chaises couvertes de housses, secrétaire, table, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMPBOURCY, COLLADAN, CORDENBOIS, FÉLIX RENAUDIER, BAUCANTIN, LÉONIDA, BLANCHE.

Au lever du rideau, Champbourcy, Colladan, Cordenbois et Félix sont assis à gauche autour d'une table éclairée par une lampe et jouent à la bouillotte. Blanche et Léonida sont assises à droite, auprès d'un guéridon éclairé par une lampe; elles travaillent. Baucantin occupe le milieu de la scène et lit un journal.

BLANCHE, à Léonida.

Ma tante, vous ne faites donc pas votre partie de bouillotte ce soir ?

LÉONIDA.

J'attends que le quart d'heure soit fini...

FÉLIX, à Léonida.

C'est moi qui sors... Dans cinq minutes je vous cède la place.

BAUCANTIN, montrant le journal.

Parbleu ! voilà une singulière annonce.

TOUS.

Quoi donc ?

BAUCANTIN, lisant.

« Une demoiselle d'une beauté sévère, mais chez qui la majesté n'exclut pas la grâce, jouissant d'un revenu de cinq mille francs placés en obligations de chemin de fer, désire s'unir à un honnête homme, veuf ou garçon, doué d'une santé robuste, d'un caractère gai et peu avancé en âge. On ne tient pas à la fortune. On consentirait à habiter une petite ville bien située. S'adresser, pour les renseignements, à M. X..., rue Joubert, 55. — Affranchir. »

CHAMPBOURCY.

Ah ! je la connais, cette annonce-là. Voilà plus de trois ans que je la vois dans mon journal... (Aux joueurs.) Je passe ! (A part.) J'ai une dent qui me fait mal.

FÉLIX.

Je vois le jeu.

COLLADAN.

Moi aussi... Qu'est-ce que vous faites ?

FÉLIX.

Dix centimes.

COLLADAN.

Je file !

BAUCANTIN.

Comprend-on qu'une femme s'affiche de la sorte au mépris de toute pudeur...

LÉONIDA.

Mais je ne vois pas de mal à cela... Souvent une pauvre femme végète oubliée dans un coin de la province... Dans un autre coin respire peut-être, ignoré, l'être mélancolique qui doit faire son bonheur... La publicité les rapproche.

CORDENBOIS.

On dit qu'il s'est fait de très beaux mariages par le canal des *Petites Affiches*... quant à moi, qui suis garçon, ces sortes d'annonces me font toujours rêver...

COLLADAN.

Laissez-moi donc ! des bêtises !... quand on veut se marier... on se fréquente... oui, oui, on se fréquente... Lorsque j'ai voulu épouser madame Colladan, ma défunte... je l'ai fréquentée... et ferme !

CHAMPBOURCY.

Voyons ! au jeu ! au jeu ! au jeu ! Nous perdons notre temps !

LÉONIDA, se levant.

Neuf heures un quart... mon tour est arrivé.

CORDENBOIS, à Léonida.

Laissez au moins finir le coup.

FÉLIX, cédant sa place avec empressement.

Non, mademoiselle... je vous en prie...

Léonida s'assied. Blanche prend la place de Léonida et Félix celle de Blanche.

CORDENBOIS.

Vous voulez toujours être au jeu... c'est de la voracité !

LÉONIDA, avec aigreur.

M. Cordenbois !... Je ne prends pas votre place... soyez poli... si vous le pouvez...

CORDENBOIS, furieux.

Mademoiselle !

CHAMPBOURCY.

Voyons ! la paix ! vous êtes toujours à vous disputer... entre compère et commère...

LÉONIDA.

Ah ! ouiche !

CHAMPBOURCY.

Souvenez-vous que vous avez tenu sur les fonts le fils du sonneur de Saint-Paul... notre paroisse...

COLLADAN, à Léonida.

Même que, ce jour-là, M. Cordenbois vous a fait cadeau d'une paire de boucles d'oreilles.

CORDENBOIS, vivement.

Ne parlons pas de ça... c'est à moi de donner...

Il donne les cartes.

BLANCHE, à Félix.

Vous allez être un quart d'heure à vous ennuyer.

FÉLIX, bas.

Ah ! mademoiselle Blanche... les plus jolis quarts d'heure de mon existence sont ceux que je passe près de vous.

CHAMPBOURCY.

Je suis carré.

LÉONIDA.

Passe !

COLLADAN.

Passe !

CORDENBOIS.

Je tiens... parole au carré !

CHAMPBOURCY.

Mon tout ?

CORDENBOIS.

Qu'est-ce que vous avez ?

CHAMPBOURCY, vivement.

Un brelan !

CORDENBOIS.

Alors je passe.

CHAMPBOURCY.

Comment ?

CORDENBOIS.

Dame ! je vous demande ce que vous avez d'argent devant vous, vous me répondez : « J'ai un brelan... », alors je passe.

On rit.

CHAMPBOURCY.

Je ne trouve pas ça drôle !

LÉONIDA.

Blanche, apporte la cagnotte.

COLLADAN.

Vous avez parlé trop vite... moi, quand j'ai un brelan, je serre les lèvres et j'ouvre le nez... comme ça...

LÉONIDA.

Alors, on s'en doute !

CORDENBOIS.

Arrosons toujours le brelan !

BLANCHE, se levant et apportant une tirelire en terre, posée sur le guéridon, qu'elle présente à chacun des joueurs.

Un sou ?...

COLLADAN, mettant un sou dans la tirelire.

C'est ruineux, ce jeu-là.

BLANCHE, soupesant la tirelire et revenant à sa place.

Elle est joliment lourde.

FÉLIX.

Sans compter qu'il y en a trois autres toutes pleines...

COLLADAN.

Dame ! depuis un an que nous fourrons des sous là dedans !...

CHAMPBOURCY.

Ce n'est pas pour me vanter, mais je crois que j'ai eu là une heureuse idée...

CORDENBOIS.

C'est moi qui ai eu l'idée...

CHAMPBOURCY, se levant.

J'en demande pardon à M. Cordenbois, notre spirituel pharmacien... Vous nous avez proposé de fonder une cagnotte... c'est-à-dire de nous imposer d'un sou à chaque brelan.

CORDENBOIS.

Eh bien ?

CHAMPBOURCY.

Oui ; mais dans quel but ? Vous demandiez que la cagnotte fût dépouillée le samedi de chaque semaine et que le produit en fût consacré à des libations de vin chaud et de bichof.

COLLADAN.

J'ai appuyé ça, moi...

CHAMPBOURCY.

D'abord, c'était vulgaire : vous transformiez ma maison en cabaret de bas étage.

CORDENBOIS.

Permettez...

LÉONIDA.

Et puis c'était injuste... les dames ne boivent pas de liqueurs... Nous étions sacrifiées... comme toujours !

CHAMPBOURCY.

C'est alors que je me suis permis d'élargir, si je puis m'exprimer ainsi.. les bases de votre projet... j'ai proposé de laisser accumuler les fonds de la cagnotte pendant un an afin d'avoir une somme plus considérable à dépenser... car enfin, supposons que nous ayons deux cents francs...

TOUS, *incrédules.*

Oh !

CHAMPBOURCY.

C'est possible... nous allons le savoir tout à l'heure... à neuf heures et demie, nous procéderons

au dépouillement. Supposons, dis-je, que nous ayons deux cents francs...

COLLADAN.

Quelle noce !

CHAMPBOURCY.

Notre horizon s'agrandit... nous pouvons donner une fête digne de nous, et qui marque dans les fastes de La Ferté-sous-Jouarre.

LÉONIDA.

Voyons ! jouons ! J'ai vu...

CHAMPBOURCY, se levant.

Je n'ajouterai plus qu'un mot... et ce mot... sera un regret... nous regrettons que M. Baucantin, notre ingénieux receveur des contributions...

BAUCANTIN, quittant son journal.

Moi ?

CHAMPBOURCY.

N'ait pas jugé à propos de partager nos jeux et de subir avec nous les caprices de la déesse aveugle.

BAUCANTIN.

Le jeu est incompatible avec les fonctions publiques.

FÉLIX.

Oh ! par exemple !... Je suis notaire et cela ne m'empêche pas de faire ma partie.

BLANCHE.

Et papa est commandant des pompiers.

BAUCANTIN.

Ce n'est pas la même chose... Monsieur votre père n'est pas à proprement parler un fonctionnaire...

CHAMPBOURCY, se levant.

Comment ! mais qu'est-ce que je suis donc alors ? Il me semble que j'ai fait assez pour mon pays pour qu'on ne me chicane pas sur mon titre !

BAUCANTIN.

Messieurs, loin de moi cette pensée...

CHAMPBOURCY, lui coupant la parole.

On paraît oublier bien vite que, si la commune a une pompe... c'est moi qui l'en ai gratifiée !

COLLADAN.

C'est vrai ! mais on ne s'en sert pas... Elle se rouille, votre pompe !

CHAMPBOURCY.

Ce n'est pas ma faute s'il n'y a pas d'incendie ! Je ne peux pourtant pas mettre le feu aux quatre coins de la ville...

LÉONIDA, frappant sur la table avec colère.

Ah ça ! joue-t-on, oui ou non ?

CHAMPBOURCY, se rasseyant.

Moi, je vous attends.

LÉONIDA.

Je vois...

COLLADAN, à part.

Je parie qu'elle a beau jeu. (Haut.) Je passe.

CORDENBOIS, à Champbourcy.

Votre lampe baisse.

CHAMPBOURCY, se levant.

C'est la mèche qui charbonne... pardon... voulez-vous me tenir le globe ? (Il le donne à Cordenbois, qui se lève aussi. Il prend le verre et le donne à Colladan qui se lève également, il arrange la mèche.) Je disais bien... la mèche charbonne. (Il reprend le verre à Colladan, le pose sur la lampe, même jeu pour le globe.) Pardon... Merci !

Tous trois se rassoient.

LÉONIDA.

Y sommes-nous enfin ? Je vois...

COLLADAN.

Passe !

CORDENBOIS.

Passe !

CHAMPBOURCY.

Passe !

LÉONIDA, vivement.

Quatre sous ! je fais quatre sous !

CHAMPBOURCY.

Tout le monde a passé !

LÉONIDA.

C'est agréable ! J'ai quarante en main. (Regardant les jeux qu'on a jetés sur la table.) Comment, monsieur Colladan... vous passez avec vingt et un et as ?

COLLADAN.

Mademoiselle... Je ne respirais pas ce coup-là.

CHAMPBOURCY.

Avec vingt et un et as, on risque deux sous.

CORDENBOIS.

Un fermier ! un richard ! fi ! c'est de la carotte.

COLLADAN.

Quand on ne respire pas un coup...

LÉONIDA.

C'est à moi de faire.

Elle donne les cartes.

COLLADAN.

Je suis carré... Parlez !

CORDENBOIS, à Champbourcy.

Votre lampe file !

CHAMPBOURCY, se levant.

C'est la mèche... (A Cordenbois.) Prenez le globe... (A Colladan.) Vous, le verre...

Même jeu que la première fois.

COLLADAN, à part.

Il est embêtant avec sa lampe... J'aimerais mieux une chandelle.

CHAMPBOURCY, arrangeant sa lampe.

C'est la mèche qui charbonne... (Reprenant le verre.) Pardon... (Reprenant le globe.) Merci...

Tous trois se rassoient.

CORDENBOIS.

Voyons... jouons sérieusement.

Un domestique paraît au fond avec deux lettres.

BLANCHE, se levant.

Ah ! le courrier de Paris qui arrive. (Elle prend les deux lettres. Le domestique sort.) Une lettre pour ma tante, non affranchie.

Elle la lui remet.

LÉONIDA, étonnée et se levant.

Pour moi ?

BAUCANTIN, qui après ces derniers mots a gagné la cheminée.

Moi, les lettres non affranchies, je les refuse.

BLANCHE.

Et une pour M. Colladan.

Elle regagne sa place.

LÉONIDA, à part, après avoir jeté les yeux sur l'adresse.

Cette écriture... grand Dieu !...

Elle met vivement la lettre dans sa poche et vient se rasseoir.

CHAMPBOURCY.

Qui est-ce qui t'écrit, ma sœur ?

LÉONIDA, troublée.

Personne... c'est-à-dire si... ma marchande de modes... Voyons, à qui à parler ?

COLLADAN, qui a mis ses bésicles et regardé sa lettre.

Ah ! c'est de mon fils... de Sylvain... que j'ai mis à l'école de Grignon pour apprendre les malices

de l'agriculture... Il voulait être photographe... alors, je lui ai fichu une gifle et je lui ai dit : « Tu seras fermier... parce qu'un fermier... »

CHAMPBOURCY.

Oui... nous savons ça... Allons ! soyons au jeu !...

COLLADAN.

Attendez que je lise ma lettre...

CHAMPBOURCY.

Ah ! saprelotte !

CORDENBOIS.

C'est insupportable !

COLLADAN, lisant.

« Mon cher papa, je vous écris pour vous dire qu'on est très content de moi... j'ai eu de l'avancement... on m'a mis à l'étable... »

CHAMPBOURCY.

A l'étable... Ce sont des détails de famille... lisez tout bas...

COLLADAN.

Si je lis haut, c'est pas pour vous, c'est pour moi... Toutefois que je ne lis pas tout haut... je ne comprends pas ce que je lis... (Continuant sa lettre à haute voix.) « A l'étable... mais, par exemple, je n'ai pas de chance, j'ai une vache malade... »

CORDENBOIS, à part.

Je n'aime pas à jouer la bouillotte comme ça !

Il se lève et se promène dans le fond.

COLLADAN, lisant.

« Elle ne boit plus, elle ne mange plus, elle tousse, comme une pulmonie. » (Parle en s'attendrissant.) Pauvre bête ! elle s'aura enrhumée ! (Lisant.) « On croirait qu'elle va trépasser. » (Très ému, passant la lettre à Champbourcy.) Tenez !... continuez... ça me fait trop peine !

CHAMPBOURCY, prenant la lettre.

Voyons !... du courage, sacrebleu ! (Lisant.) « Quant à moi, je ne vas pas plus mal. » (Parlé pour le consoler.) Là... vous voyez... il ne va pas plus mal...

COLLADAN.

Oui, mais la vache !

CHAMPBOURCY, lisant.

« Nous labourons à mort pour faire les mars, il pleut... mais, comme dit le proverbe :

Pluie en février
C'est du fumier. »

COLLADAN.

Ah ! c'est bien vrai ! pluie en fumier, c'est du février. (Se reprenant.) C'est-à-dire...

CORDENBOIS.

Champbourcy ! dépêchons !... nous attendons...

CHAMPBOURCY.

C'est la fin. (Lisant.) « Je suis avec respect, votre fils respectueux qui vous prie de lui envoyer son mois tout de suite. »

TOUS.

Enfin !

LÉONIDA.

Voyons ! y sommes-nous maintenant ?

BLANCHE.

Papa, il est neuf heures et demie.

CORDENBOIS revient prendre sa place.

Le dernier tour !

CHAMPBOURCY.

Oui, le tour des décavés et vivement ! (A Colladan.) Parlez !

LÉONIDA.

Je passe !

COLLADAN.

Je passe !

CORDENBOIS.

Je vois... cinq sous...

CHAMPBOURCY.

Tenu. Six sous.

CORDENBOIS.

Sept !

COLLADAN.

Oh ! il va y avoir du massacre !

CHAMPBOURCY.

Huit !

CORDENBOIS.

Neuf !

CHAMPBOURCY.

Mon tout ! quinze sous !

CORDENBOIS.

Je tiens !

TOUS.

Oh !

Blanche, Félix et Baucantin s'approchent vivement de la table.

BAUCANTIN.

Je veux voir ce coup-là !

FÉLIX.

C'est le plus beau coup de l'année.

CHAMPBOURCY, abattant son jeu.

Brelan d'as !

CORDENBOIS, abattant le sien.

Brelan de huit... carré !

TOUS.

Oh !

CHAMPBOURCY.

Perdu ! (Se levant avec colère.) C'est fait pour moi. Je ne veux plus toucher aux cartes. Sans compter que j'ai une dent qui me fait mal !

BLANCHE, qui a été chercher la tirelire.

Arrosez !... deux brelans dont un carré. C'est trois sous !

Tout le monde s'est levé.

COLLADAN, à part, fouillant à sa poche.

Que d'argent, mon Dieu ! (Donnant de l'argent à Blanche.) Voilà !

BLANCHE, examinant.

Tiens ! un sou étranger... Non... c'est un bouton...

COLLADAN, la faisant taire.

Chut !... c'est une erreur... en voici un autre.

LÉONIDA, qui a posé les cartes et les jetons dans une boîte.

J'emporte la boîte.

CHAMPBOURCY.

Et surtout brûle les cartes ! Je ne veux plus jouer avec ces cartes-là.

COLLADAN.

Elles sont encore bonnes... elles ne poissent pas.

LÉONIDA, à part, tirant la lettre de sa poche.

Oh ! cette lettre... me brûle les mains... J'ai hâte de la lire !

Elle entre à droite.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LÉONIDA.

CHAMPBOURCY.

Maintenant, messieurs... nous allons procéder au dépouillement de la cagnotte.

CORDENBOIS.

J'attendais ce jour avec impatience.

CHAMPBOURCY.

Blanche, donne-moi ta corbeille à ouvrage.

BLANCHE, la vidant sur le guéridon et l'apportant en y mettant un petit marteau.

Voilà, papa...

CHAMPBOURCY.

Maintenant, va nous chercher les trois autres tirelires.

FÉLIX, à Blanche.

C'est trop lourd ! je vais vous aider.

Il entre à droite avec Blanche.

CHAMPBOURCY, prenant le marteau.

Je ne connais qu'un moyen d'ouvrir la tirelire... C'est de la casser.

CORDENBOIS.

Cassons !...

COLLADAN.

C'est bête ! mais je suis ému...

CHAMPBOURCY prend le marteau et s'arrête.

Pristi ! que ma dent me fait mal !

Il dépose la corbeille et le marteau sur la table de jeu.

COLLADAN.

Voulez-vous que je vous indique un remède ? Vous prenez une taupe vivante... une jeune taupe de quatre à cinq mois.

Tous trois ont quitté la table et prennent la scène.

CHAMPBOURCY.

Mais comment voulez-vous que je reconnaisse ça ?

COLLADAN.

Ah ! ça vous regarde !

CORDENBOIS.

Prenez donc tout simplement ce soir, en vous couchant... une gorgée de lait que vous garderez toute la nuit dans la bouche, sans l'avaler.

CHAMPBOURCY.

Mais si je m'endors ?

CORDENBOIS.

Ça ne fait rien... dormez... seulement n'avalez pas.

BAUCANTIN, debout, à la cheminée.

Pourquoi ne consultez-vous pas un médecin ?

CHAMPBOURCY.

Mais il n'y en a pas à La Ferté-sous-Jouarre... C'est le maréchal qui opère...

COLLADAN.

Il en est passé un il y a deux ans... avec un petit âne... Il vous nouait votre dent avec une ficelle qu'il attachait à la croupe de son âne... Il tirait un coup de pistolet... paf !... l'âne partait et vous étiez soulagé.

CORDENBOIS.

Un empirique !

COLLADAN.

Il paraît qu'il avait la pratique de plusieurs grands personnages.

Ils se rapprochent tous trois de la table de jeu. Baucantin se tient un peu à l'écart.

CHAMPBOURCY, reprenant la tirelire et le marteau.

Je casse... une ! deux ! trois !

Il brise la tirelire.

COLLADAN.

Oh ! que de sous !

CHAMPBOURCY.

Que tout le monde s'y mette... Baucantin !

BAUCANTIN, se rapprochant.

Voilà !

Ils entourent la table et se mettent à compter.

CHAMPBOURCY.

Rangeons-les par piles de vingt sous.

CORDENBOIS, comptant.

Quatre, cinq.

COLLADAN.

Six, sept, huit.

CHAMPBOURCY.

Neuf, dix... mais non ! trois, quatre... vous m'embrouillez, père Colladan.

COLLADAN.

Je ne vous parle pas.

CHAMPBOURCY.

Vous ne me parlez pas ; mais vous me dites : « Sept, huit », ça me fait dire : « Neuf, dix... » je ne sais plus où j'en suis.

BAUCANTIN.

Moi non plus !

CORDENBOIS.

Recommençons. (Comptant.) Quatre, cinq.

COLLADAN.

Six, sept, huit.

CHAMPBOURCY.

Neuf... dix... Nous nous embrouillerons toujours. Comptons chacun de notre côté... (Apercevant Blanche et Félix venant de droite avec les tirelires.) Tenez, père Colladan, voilà votre tirelire... entrez dans ma chambre.

CORDENBOIS, prenant une des tirelires et Baucantin l'autre.

M. Baucantin et moi, nous passons dans votre cabinet.

BAUCANTIN.

Et nous venons ensuite réunir nos comptes.

CHŒUR.

AIR de M. Robillard.

TOUS.

Puisque déjà l'heure s'avance
Ne perdons pas un seul moment !
Il faut aller dans le silence
Procéder au dépouillement.

Colladan entre à gauche, et Cordenbois et Baucantin sortent par la droite avec la tirelire.

SCÈNE III

CHAMPBOURCY, BLANCHE, FÉLIX.

CHAMPBOURCY, assis, et comptant sur la table à jeu.

Deux... quatre... six...

BLANCHE, à Félix.

Papa est seul... profitez-en pour faire votre demande.

FÉLIX.

Comment ! ce soir ?

BLANCHE.

Voilà trois jours que vous hésitez...

FÉLIX.

C'est que, depuis trois jours, il a ses élancements.

BLANCHE.

Aujourd'hui il va très bien.

CHAMPBOURCY, joyeux.

Déjà quatre francs !...

BLANCHE.

Tenez... il rit... il est bien disposé... Allons ! du courage !... Je vais retrouver ma tante.

Elle sort par le fond.

SCÈNE IV

CHAMPBOURCY, FÉLIX.

FÉLIX, à part.

Je tremble comme un enfant... Est-ce ridicule ! (Haut.) Monsieur Champbourcy...

CHAMPBOURCY, comptant sans l'écouter.

Douze, treize.

FÉLIX.

L'émotion de ma voix et le trouble que j'éprouve...

CHAMPBOURCY.

Allons ! bon !... vous me parlez... Je ne sais plus où j'en suis...

FÉLIX.

Douze, treize.

CHAMPBOURCY.

C'est ça... Quatorze, quinze.

FÉLIX.

Doivent vous dire assez...

CHAMPBOURCY.

Aidez-moi un peu... ça ira plus vite...

FÉLIX, *passant à la table, face à Champbourcy.*

Volontiers.

CHAMPBOURCY.

Par piles de vingt. (*Comptant.*) Dix-sept, dix-huit.

FÉLIX.

Monsieur Champbourcy... depuis quinze mois que j'ai le bonheur de connaître mademoiselle Blanche...

CHAMPBOURCY.

Comptez donc...

FÉLIX, *prenant des sous et comptant.*

Trois, quatre, cinq... Je n'ai pu rester insensible...

CHAMPBOURCY.

Un, deux...

FÉLIX.

Six, sept... Aux charmes de sa personne...

CHAMPBOURCY.

Trois, quatre.

FÉLIX.

C'est ce qui fait... huit, neuf... que, aujourd'hui... Dix, onze...

CHAMPBOURCY.

Sept, huit.

FÉLIX.

J'ai l'honneur de vous demander... douze, treize, quatorze... la main de mademoiselle votre fille.

CHAMPBOURCY.

Tiens, un bouton !... Déjà deux que je trouve.

FÉLIX, à part.

Il ne m'a pas entendu... (Haut.) J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille...

CHAMPBOURCY.

Attendez... Dix-huit, dix-neuf et vingt... une pile... Ça fait sept... sept francs ! (Recommençant à compter.) Mon cher monsieur Renaudier... trois, quatre... j'apprécie comme il le mérite, l'honneur que vous voulez bien me faire.

FÉLIX.

Ah ! monsieur !

CHAMPBOURCY.

Où en étais-je ?

FÉLIX.

Trois, quatre...

CHAMPBOURCY.

Cinq, six... votre demande m'honore... sept, huit, neuf... je m'engage à la prendre en sérieuse considération... Encore un bouton ! Qui diable a flanqué tout cela ?

FÉLIX.

Ce n'est pas moi, je vous prie de le croire.

CHAMPBOURCY.

Le mariage, jeune homme... c'est un bouton de paletot... s'il a ses douceurs et ses joies... il a aussi ses devoirs et ses charges...

FÉLIX.

Je le sais... et croyez que toute ma vie...

CHAMPBOURCY, désignant les piles de sous.

Voyons... qu'est-ce que nous avons ?

FÉLIX, s'asseyant.

J'ai d'abord mon étude...

CHAMPBOURCY.

Cinq ici et trois là, ça fait...

FÉLIX.

Quarante-cinq mille...

CHAMPBOURCY.

Comment... quarante-cinq mille ?

FÉLIX.

Je l'ai payée ça...

CHAMPBOURCY.

Mon ami, vous me troublez... Je vous parle sous... et vous me répondez dot... ça ne peut pas aller... (Remettant tous les sous dans la corbeille.) Je vais compter tout ça dans la salle à manger...

Il se lève.

FÉLIX.

Mais, du moins, puis-je espérer ?...

CHAMPBOURCY, emportant la corbeille et se dirigeant à droite.

Sans doute .. si ma fille vous aime... Mais qui est-ce qui a fourré tous ces boutons là dedans ?

Il entre à droite.

SCÈNE V

FÉLIX, LÉONIDA.

FÉLIX, ravi.

Oh ! oui, elle m'aime !... elle ne me l'a pas dit... mais je ne lui ai pas demandé... (Apercevant Léonida qui entre par le fond.) Oh ! la tante. (Saluant.) Mademoiselle...

LÉONIDA, se promenant avec agitation.

Je ne m'étais pas trompée... c'est lui qui m'écrit...

FÉLIX, la suivant.

Je viens de causer avec monsieur votre frère...

LÉONIDA, marchant toujours sans le voir.

A la première ligne... j'ai failli m'évanouir...

FÉLIX, à part.

Elle ne m'écoute pas... Allons tout raconter à mademoiselle Blanche... elle m'écoutera, elle !

Il sort par le fond.

LÉONIDA, seule.

Cet homme devient pressant... il m'invite à me trouver à Paris... demain soir à huit heures... Dois-je aller à ce rendez-vous ? il y va de mon bonheur, peut-être... D'un autre côté, une pareille démarche... Oh ! ma mère, inspire-moi ! (Changeant de ton.) Tant pis ! j'irai !... mais comment faire ? comment préparer ce départ sans exciter les soupçons ? et, d'ailleurs, je ne puis partir seule... Comment décider mon frère à m'accompagner ? Il faudrait lui avouer... (Avec force.) Oh ! jamais !... jamais !... (Voyant entrer Blanche.) Ma nièce !... soyons calme !...

SCÈNE VI

LÉONIDA, BLANCHE.

BLANCHE, entrant.

Ah ! ma tante ! si tu savais comme je suis contente !

LÉONIDA.

En effet...

BLANCHE.

M. Félix vient de demander ma main à papa... et papa lui a dit d'espérer...

LÉONIDA.

Comment ! tu aimes M. Félix ?

BLANCHE.

Je crois que oui !...

LÉONIDA.

Ah ! c'est singulier...

BLANCHE.

Pourquoi donc ?

LÉONIDA.

Blond et notaire ! c'est bien fadasse !

BLANCHE, *étonnée.*

Comment ?

LÉONIDA.

Après ça, tu es blonde aussi... vous mènerez tous les deux une vie calme et sans orages... comme deux moutons qui paissent dans la même prairie.

BLANCHE, *piquée.*

Deux moutons ! M. Félix est un jeune homme charmant ! très spirituel ! il vient d'avoir une idée délicieuse...

LÉONIDA.

Lui ?

BLANCHE.

C'est d'employer l'argent de la cagnotte à donner un bal.

LÉONIDA.

Un bal ? (*A part.*) Une idée blonde !

BLANCHE.

Demain... mardi gras.

LÉONIDA.

Demain ?... (*A part.*) C'est impossible !... mon rendez-vous !

BLANCHE.

Qu'est-ce que vous dites de cela ?

LÉONIDA.

Certainement... (A part.) Si je pouvais... (Haut.) Oui... l'idée d'un bal... c'est une idée gracieuse... J'en avais eu une autre... plus utile, peut-être... mais moins fraiche... moins sautillante...

BLANCHE.

Laquelle, ma tante ?

LÉONIDA.

C'était de faire un voyage à Paris... Au moment de se marier, cela peut servir...

BLANCHE.

Vraiment ?...

LÉONIDA.

On regarde les boutiques, on visite les magasins au bras de son prétendu... on dit : « Ah ! le beau cachemire !... ah ! le joli bracelet !... Dieu ! les belles dentelles ! » Et on choisit tout doucement sa corbeille, sans en avoir l'air.

BLANCHE.

Mais c'est que c'est vrai.

LÉONIDA.

Après ça, vous préférez un bal...

BLANCHE.

Pas du tout ! j'aime bien mieux un voyage à Paris... je veux aller à Paris...

LÉONIDA.

Tu veux... tu veux... cela dépend de ton père...

BLANCHE.

Oh ! je le déciderai bien à partir !...

LÉONIDA.

Demain.

BLANCHE.

Le voici !... laissez-moi faire !

SCÈNE VII

Les Mêmes, CHAMPBOURCY.

CHAMPBOURCY, entrant à droite avec sa corbeille de sous et un papier à la main.

Voilà qui est compté... ça m'a fait monter le sang à la tête...

BLANCHE.

Comme tu es rouge !

CHAMPBOURCY.

C'est mon mal de dent... ça m'élance. Dzing !

BLANCHE.

Oh ! pauvre petit père... ta joue est enflée...

LÉONIDA.

Je ne vois pas...

BLANCHE.

Oh ! si, très enflée... A ta place, je sais bien ce que je ferais...

CHAMPBOURCY.

Tu prendrais une jeune taupe vivante... mais c'est l'âge qui m'embarrasse...

BLANCHE.

Non... mais j'irais à Paris... consulter un dentiste...

LÉONIDA.

Oui... dès demain !... (A part.) Elle est très forte pour une blonde.

CHAMPBOURCY.

Allons donc ! quelle plaisanterie !... un pareil voyage pour un mal de dent !

BLANCHE.

Oh ! deux petites heures en chemin de fer.

CHAMPBOURCY.

Enfin !... c'est une dépense...

BLANCHE.

Il y aurait peut-être un moyen de faire ce voyage sans qu'il t'en coutât rien.

CHAMPBOURCY.

Lequel ?

BLANCHE.

Dame ! je ne sais pas moi... en cherchant... (Montrant la corbeille.) En voilà de l'argent.

CHAMPBOURCY, poussant un cri.

Ah ! mes enfants !... j'ai une idée !... si nous allions manger la cagnotte à Paris ?

Il pose la corbeille sur la table de jeu et reprend sa place.

LÉONIDA.

C'est un trait de génie !... mais où vas-tu chercher tout cela ?

CHAMPBOURCY, se frappant le front.

Là... Je suis organisé ! voilà tout !...

BLANCHE.

De cette façon, tu vois ton dentiste, nous parcourons les magasins...

LÉONIDA.

Je vais à mon rend...

CHAMPBOURCY.

Quoi ?

LÉONIDA, se reprenant.

Nous visitons les monuments...

CHAMPBOURCY.

Le Panthéon, la tour Saint-Jacques, Véfour, Véry...

BLANCHE.

Mais si les autres ne veulent pas ?...

CHAMPBOURCY.

Nous les y amènerons adroitement. (Bruit de voix au dehors.) Les voici... Je m'en charge...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, COLLADAN, CORDENBOIS, BAUCANTIN, puis FÉLIX.

Ils entrent portant chacun un papier à la main.

BAUCANTIN, gravement.

Voici, messieurs, en ce qui me concerne, le résultat du dépouillement de la tirelire qui m'avait été confiée... son contenu total était de deux mille six cent vingt et un sous qui, convertis en francs et centimes, donnent cent trente et un francs et cinq centimes... je dois ajouter, pour être complètement exact, que j'ai trouvé quelques boutons mêlés à la monnaie...

CORDENBOIS.

Tiens ! moi aussi !

CHAMPBOURCY.

Moi aussi !

BLANCHE, regardant Colladan.

Des boutons...

COLLADAN, vivement.

C'est quelqu'un qui s'aura trompé !

CORDENBOIS ; en annonçant leur résultat, ils remettent leurs papiers à Baucantin.

Moi, messieurs, j'ai eu pour résultat cent vingt-huit francs et quatre boutons !

CHAMPBOURCY.

Moi, cent cinq francs cinq centimes... et neuf boutons...

COLLADAN.

Moi, cent vingt-sept francs, trois sous... et cinq centimes...

CHAMPBOURCY.

Et pas de boutons ?

COLLADAN.

Pas de boutons...

Il remonte.

CHAMPBOURCY, à part, avec méfiance.

C'est bien drôle !

CORDENBOIS, regardant Colladan, à part.

Ça n'est pas clair.

BAUCANTIN, qui a pris les quatre papiers.

Ce qui, en additionnant les résultats des quatre dépouillements partiels, donne comme total général...

TOUS.

Combien ?

BAUCANTIN.

Quatre cent quatre-vingt onze francs... vingt centimes...

TOUS.

Ah !...

BAUCANTIN.

Plus dix-huit boutons...

CHAMPBOURCY.

C'est une jolie cagnotte !

CORDENBOIS.

Magnifique !

COLLADAN.

Je la croyais plus grasse.

CORDENBOIS.

Dame ! sans les boutons...

CHAMPBOURCY.

Maintenant, messieurs, le moment est arrivé où nous devons, après une mûre délibération, fixer l'emploi de la cagnotte.

TOUS.

Oui ! oui !

Champbourcy prend le guéridon et le met au milieu du théâtre. Baucantin a pris la lampe et l'a posée sur la cheminée.

FÉLIX, paraissant au fond.

Vous êtes en affaires ?

CHAMPBOURCY, s'asseyant.

Entrez ! vous avez voix au chapitre... Asseyons-nous... la séance est ouverte... (Tous s'assoient.) Je n'ai pas besoin de vous recommander le calme... la modération... souvenons-nous que la divergence des opinions n'exclut pas l'estime que l'on se doit entre gens... qui s'estiment. (S'asseyant, à part.) Ma dent me fait mal !

FÉLIX, à part.

Il est solennel, papa beau-père !

Il s'assoit.

CHAMPBOURCY.

Qui est-ce qui demande la parole ?

CORDENBOIS et COLLADAN, se levant ensemble.

Moi !

CHAMPBOURCY, bas, à Baucantin.

Je crois que nous allons avoir une jolie séance. (Haut.) Pardon... qui est-ce qui l'a demandée le premier ?

CORDENBOIS et COLLADAN.

Moi !

CHAMPBOURCY.

Diable ! voilà une difficulté qui se présente...

BAUCANTIN, à Champbourcy.

Ordinairement, dans les assemblées délibérantes, le plus jeune cède le pas au plus âgé...

CHAMPBOURCY.

Très bien... ! Monsieur Cordenbois, vous avez la parole...

CORDENBOIS.

Permettez... M. Colladan est plus âgé que moi.

COLLADAN.

Moi ? Ah ! ben ! je suis votre cadet... vous êtes mon ancien... et de pas mal de pains de quatre livres encore !

CORDENBOIS.

C'est faux ! je ne parlerai pas le premier.

Il s'assoit.

COLLADAN.

Moi non plus !

Il s'assoit.

CHAMPBOURCY.

Sapristi ! moi qui comptais sur une discussion brillante... Voyons, messieurs, pas d'entêtement !

CORDENBOIS, se levant.

Allons ! je veux bien parler... non parce que je suis le plus âgé... mais parce que je suis le plus raisonnable...

BAUCANTIN.

Très bien !

CORDENBOIS.

Messieurs, je serai court...

CHAMPBOURCY, avec grâce.

Nous le regretterons...

CORDENBOIS, saluant.

Ah !... messieurs, nous nous trouvons à la tête d'une somme considérable, inespérée !... On attend de nous quelque chose de grand, qui frappe les masses... Je propose d'écrire à M. Chevet et de lui demander de nous envoyer une dinde truffée.

TOUS, murmurant.

Ah ! ah !

CHAMPBOURCY, agitant une sonnette placée sur le guéridon.

Silence, messieurs... vous répondrez... toutes les opinions... même les plus saugrenues...

CORDENBOIS.

Hein ?

CHAMPBOURCY.

Ont le droit de se faire jour.

LÉONIDA.

Moi, je m'oppose aux truffes... je n'en mange pas.

BLANCHE.

Moi, non plus.

CHAMPBOURCY.

J'ajouterai qu'elles me font mal !

COLLADAN.

Je leur-z-y préfère les z'haricots...

CORDENBOIS.

Permettez... Je persiste dans mon conclusum

CHAMPBOURCY.

Monsieur Colladan, vous avez la parole.

COLLADAN, se levant.

Hum !... hum !... Messieurs et mesdames... il fait très beau... le pavé est bon pour les chevaux... je propose que nous allions tous demain à la foire de Crépy.

TOUS, murmurant.

Oh ! oh !

LÉONIDA.

Voilà autre chose !

CORDENBOIS.

C'est idiot !

CHAMPBOURCY, agitant sa sonnette.

Messieurs... messieurs... vous répondrez...

CORDENBOIS.

J'ai répondu.

COLLADAN.

Quoi !... on voit des baraques... des serpents... des magiciens... et la femme qui pèse trois cents... on peut toucher... c'est amusant, ça.

FÉLIX, se levant.

Pardon... j'ai une autre proposition à faire...

BLANCHE, bas et vivement, à Félix.

Ne parlez pas du bal... c'est changé...

FÉLIX.

Ah ! c'est...?

CHAMPBOURCY.

Monsieur Renaudier, vous avez la parole...

FÉLIX.

Moi ?... C'est que... j'y renonce...

Il se rassoit.

BAUCANTIN, se levant.

Quoique étranger à la cagnotte, permettez-moi de faire une proposition qui ralliera, je l'espère, toutes les opinions...

CHAMPBOURCY.

Parlez, monsieur Baucantin.

BAUCANTIN.

La vertu, messieurs, est la première qualité de la femme, il faut l'encourager... Je propose donc de doter la jeune fille la plus vertueuse de La Ferté-sous-Jouarre.

TOUS, murmurant.

Oh ! oh !

CORDENBOIS.

Une rosière... j'aime mieux une dinde.

COLLADAN.

Et moi la foire de Crépy.

CHAMPBOURCY, se levant.

Messieurs !

TOUS.

Silence !... Écoutez !

CHAMPBOURCY.

La réunion se tenant chez moi... j'ai dû parler le dernier... mon tour est venu... je réclame toute votre bienveillance...

TOUS.

Très bien ! très bien !

COLLADAN, à part.

Il a un fameux fil !

CHAMPBOURCY.

Messieurs, Paris est la capitale du monde... (A part, portant la main à sa joue.) Cristi ! ça m'élance ! (Haut.) C'est là qu'est le remède... (Se reprenant.) le rendez-vous des arts, de l'industrie et des plaisirs... Je propose donc hardiment d'aller passer une journée à Paris.

LÉONIDA et BLANCHE.

Bravo !

COLLADAN.

Permettez... je connais Paris... oui, oui... j'y suis passé il y a quarante et un ans en allant à Poissy...

CORDENBOIS.

Un voyage ! ça ne se mange pas ! On a dit qu'on mangerait la cagnotte... et il me semble qu'une dinde...

CHAMPBOURCY.

Mais vous ne pouvez pas m'obliger à manger des truffes qui m'incommodent !

CORDENBOIS, saluant.

Vous ne pouvez pas m'obliger à aller à Paris !

CHAMPBOURCY.

Cependant, si la majorité le décide ?

CORDENBOIS.

Ah ! si la majorité...

FÉLIX.

Eh bien !... allons aux voix !

TOUS.

Aux voix ! aux voix !

Tous se lèvent, excepté Blanche et Léonida.

BAUCANTIN, mettant le guéridon à sa place.

Je m'offre comme président du bureau.

CHAMPBOURCY.

Accepté !... Recueillez les votes.

Il lui donne un chapeau. Chacun fait son bulletin et le met dans le chapeau.

BLANCHE.

Moi, je ne vote pas.

LÉONIDA, à Félix.

Écrivez Paris.

FÉLIX, se mettant au bout de la table.

Très bien !

BAUCANTIN.

Personne ne réclame ? Le scrutin est clos.

CHAMPBOURCY.

Dépouillez...

FÉLIX.

Moi, j'écris...

BAUCANTIN, tirant les bulletins du chapeau et les lisant d'une voix solennelle.

Une dinde truffée...

CORDENBOIS.

Bravo !...

BAUCANTIN.

Silence ! (Lisant.) Paris... (A Félix.) Vous y êtes? (Prenant un autre bulletin.) Paris... Foire de Crépy.

COLLADAN.

Très bien !

BAUCANTIN.

Dernier bulletin... (Il secoue le chapeau, lisant.) Paris.

TOUS.

Ah !

BAUCANTIN.

Silence! (Lisant gravement le papier que lui présente Félix.) Résultat du dépouillement... Nombre des votants, cinq. Majorité absolue, trois.

COLLADAN, à part.

Comme il dépouille bien !

BAUCANTIN, lisant.

Trois Paris... une dinde et une foire... En conséquence, Paris ayant réuni la majorité des suffrages, il est décidé qu'on ira à Paris.

LÉONIDA, FÉLIX, CHAMPBOURCY et BLANCHE.

Bravo ! bravo !

CORDENBOIS.

Après ça, on n'y mange pas mal...

COLLADAN.

Nous irons voir la halle et les abattoirs... J'ons un cousin qu'abat !...

CHAMPBOURCY.

D'ailleurs, comme il est probable que nous ne dépenserons pas quatre cent quatre-vingt-onze francs vingt centimes en un jour, chacun aura le droit de faire une petite emplette avec l'argent de la cagnotte...

COLLADAN.

Tiens ! j'ai besoin d'une pioche !... Je me payerai une pioche !

CORDENBOIS.

Moi, je caresse un projet.

CHAMPBOURCY.

Quoi ?...

CORDENBOIS.

Rien... une idée folle... mais je veux en essayer... (A part.) Le bonheur est peut-être là !

LÉONIDA, à part.

Je serai demain à mon rendez-vous !

BLANCHE.

Papa... la lampe s'éteint.

CHAMPBOURCY.

C'est la mèche ! (A Cordenbois.) Prenez le globe !

CORDENBOIS.

Non ! je vais me coucher...

TOUS, remontant, excepté Blanche et Félix.

Allons nous coucher...

CHAMPBOURCY.

Nous partons demain par le premier train, à cinq heures vingt-cinq... il faudra vous lever de bonne heure, monsieur le notaire...

BLANCHE, riant, à Félix.

Qui est-ce qui vous réveillera ?

FÉLIX, bas.

L'amour ! (A part.) Et mon portier.

TOUS.

A demain ! à demain !

Sur l'ensemble, Champbourcy prend la lampe posée sur la table de jeu, Léonida celle qui est sur la cheminée, ils accompagnent Félix, Colladan, Cordenbois et Baucantin jusqu'à la porte du fond.

ENSEMBLE.

AIR de M. Robillard.

Quelle existence fortunée,
D'un prince, nous allons demain
Pouvoir, pendant une journée
A Paris, mener tous le train.

ACTE DEUXIÈME

Salle de restaurant, très brillamment meublée. Portes au fond, à droite et à gauche, et portes latérales, deuxième plan à droite et à gauche (le fond représente la montre bien garnie d'un restaurant). Tables, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

BENJAMIN, puis SYLVAIN.

BENJAMIN, rangeant.

Huit heures... je suis en avance... les déjeuners ne commencent pas avant onze heures.

SYLVAIN, entrant timidement par le fond de droite et regardant les peintures.

Oh ! non !... c'est trop beau ici.

BENJAMIN.

Que désire monsieur ?

SYLVAIN.

Un renseignement... Il faut vous dire qu'hier, au Casino, j'ai fait une connaissance... elle s'appelle Miranda... la Sensitive.

BENJAMIN.

Je connais !

SYLVAIN.

Ah !... elle m'a donné rendez-vous ici pour déjeuner...

BENJAMIN.

A huit heures du matin ?

SYLVAIN.

Non... à dix heures et demie... Mais je voudrais savoir auparavant si l'on peut déjeuner, à deux, dans un cabinet particulier, pour dix-sept francs... je n'ai que cela... si c'était plus... je la lâcherais.

BENJAMIN.

Dame ! ça dépend de ce que vous prendrez...

SYLVAIN.

Ah ! voilà !... vous avez l'air d'un bon garçon... indiquez-moi donc des petits plats pas cher...

BENJAMIN, à part.

Il est drôle, ce monsieur. (Haut.) Nous avons le bœuf en vinaigrette.

SYLVAIN.

Excellent !

BENJAMIN.

Le bifteck... les omelettes...

SYLVAIN.

Il me faudrait un petit plat sucré... quelque chose de doux... dans des prix doux.

BENJAMIN.

Voulez-vous des pruneaux ?...

SYLVAIN.

Oh !... farceur !

BENJAMIN.

Tenez... il reste d'hier une tarte aux fraises.

SYLVAIN.

Elle n'est pas entamée, votre tarte ?...

BENJAMIN.

Oh ! non !

SYLVAIN.

Très bien !... je la retiens ! (Tirant son porte-cigares.) Voulez-vous un cigare ?

BENJAMIN.

Volontiers ! (Il en prend un et l'examine.) Ah ! ce sont des cigares d'un sou... merci !

Il le remet.

SYLVAIN, s'asseyant à la table de gauche, premier plan, et voulant allumer son cigare.

Vous aimez mieux les bons, vous ?

BENJAMIN, allant ranger la table de droite.

Je ne fume que des londrès...

SYLVAIN.

J'en fumerais bien aussi... mais c'est papa...

BENJAMIN.

Ah ! vous avez un père ?

SYLVAIN.

Le meilleur des hommes !... mais une espèce de paysan borné, qui laboure à La Ferté-sous-Jouarre... n'a-t-il pas eu l'idée de faire de moi un fermier !

BENJAMIN.

C'est une noble profession.

SYLVAIN.

Noble, mais salissante !... moi, je voulais être photographe... on voit des femmes, papa n'a pas voulu... il m'a envoyé à l'école de Grignon.

BENJAMIN.

Pour apprendre l'agriculture ?

SYLVAIN.

Oui, dans l'agriculture, moi, je ne comprends que la carotte... (Il se lève.) Une fois arrivé là-bas, on m'a installé avec les vaches, on m'a fait charrier du fumier... un tas de choses malpropres... alors, au bout de trois jours... j'ai lâché... sans rien dire à papa.

BENJAMIN.

Mais s'il apprenait...

SYLVAIN.

Oh ! je ne suis pas bête ! je lui écris tous les mois... je vais à Grignon mettre ma lettre à la poste... et chercher les cent francs qu'il m'envoie pour ma pension...

BENJAMIN.

Cent francs !... c'est sec !

SYLVAIN.

Les premiers jours du mois, ça va encore... mais, à partir du 5... je suis gêné... Aussi, je voudrais faire quelque chose... si je trouvais un petit commerce... Tiens ! une idée ! qu'est-ce que vous gagnez, vous ?

BENJAMIN.

Ça dépend des pourboires... trois cents francs par mois environ...

SYLVAIN.

Mazette !... je ne rougirais pas d'être garçon de café, moi !

BENJAMIN, froissé.

Mais il n'y a pas de quoi rougir !

SYLVAIN.

D'abord, on est toujours frisé... et puis on voit des femmes !

BENJAMIN.

Oui, mais c'est bien excitant.

SYLVAIN.

Ça m'est égal... Dites donc, mon petit... comment vous appelez-vous ?

BENJAMIN.

Benjamin.

SYLVAIN.

Eh bien, si tu entendais parler qu'on ait besoin d'un jeune homme... pense à moi !...

BENJAMIN, à part.

Il me tutoie !... (Haut.) Sois tranquille !

SYLVAIN, remontant.

Comme ça, je peux marcher avec mes dix-sept francs !...

BENJAMIN.

Parfaitement.

SYLVAIN.

Alors retiens-moi un cabinet...

BENJAMIN, lui indiquant la gauche.

Le petit 4... sur le boulevard...

SYLVAIN.

Et si je n'étais pas arrivé quand Miranda viendra... tu la ferais monter par l'escalier réservé.

BENJAMIN.

Très bien... ne t'en occupe pas.

SYLVAIN.

Tu viendras prendre le café avec nous. (Lui donnant une poignée de main.) Adieu !

Il sort, par le fond, à droite.

BENJAMIN.

Adieu !

SCÈNE II

BENJAMIN, DEUXIÈME GARÇON.

BENJAMIN, seul.

A la bonne heure ! voilà un fils de famille qui n'est pas fier... et si je peux lui trouver une place... (Bruit confus au dehors, on entend crier : « Arrêtez, arrêtez ! ») Qu'est-ce qu'il y a donc sur le boulevard ?

DEUXIÈME GARÇON, entrant par le fond.

C'est un filou qui se sauve !

BENJAMIN.

Un filou ?

DEUXIÈME GARÇON.

Il paraît qu'il a fourré la main dans la poche d'un monsieur qui regardait les gravures... le monsieur a crié... et le voleur a pris ses jambes à son cou.

Il entre à gauche.

BENJAMIN.

Tiens ! une société.

SCÈNE III

BENJAMIN, CHAMPBOURCY, COLLADAN, CORDENBOIS, LÉONIDA, BLANCHE,

avec des sacs de nuit et des petits cartons.

COLLADAN.

Eh bien, je ne suis pas fâché d'avoir vu ça... je n'avais jamais vu de voleur... ça ressemble à tout le monde.

LÉONIDA.

Mais courait-il ! courait-il !

CHAMPBOURCY.

Il a passé tout près de moi... en étendant la main, j'aurais pu l'arrêter.

CORDENBOIS.

Il fallait le faire...

CHAMPBOURCY.

Moi ? ça ne me regarde pas !... nous ne sommes pas venus à Paris pour ça... sans compter qu'on peut recevoir un mauvais coup. (Apercevant Benjamin.) Ah ! garçon !...

BENJAMIN.

Monsieur !

CHAMPBOURCY.

Peut-on déjeuner ?

BENJAMIN.

Quand ça ?

COLLADAN.

Eh bien, tout de suite ! je meurs de faim...

BENJAMIN.

Certainement, monsieur... si vous désirez un cabinet.

TOUS, choqués et remontant.

Hein ?

LÉONIDA.

Pour qui nous prenez-vous ?... Gardez vos cabinets pour vos lorettes !

CHAMPBOURCY.

Très bien, ma sœur !

BENJAMIN.

Ne vous fâchez pas... je vais chercher la carte du jour... (A part.) Des gens qui ont faim avant midi... ça vient du Berry ou de la Champagne.

Il entre à droite. Champbourcy dépose son parapluie sur une table à gauche, tandis que les autres envahissent les autres tables avec leurs paquets ; celui de Colladan est enveloppé dans un mouchoir de couleur. Léonida pose ses paquets sur la première table, à droite.

CHAMPBOURCY.

C'est ça !... installons-nous...

COLLADAN, montrant son paquet.

Moi, j'ai emporté une paire de souliers.

CHAMPBOURCY.

Nous ferons de ce restaurant notre quartier général... si nous y sommes bien, nous y viendrons dîner.

Ils reviennent en scène.

CORDENBOIS.

Du tout ! du tout ! je propose Véfour..

CHAMPBOURCY.

C'est bien ! nous irons aux voix !

BLANCHE.

Comprend-on M. Félix qui manque le chemin de fer ?...

COLLADAN.

Je m'en doutais... parce que les notaires... ça n'est pas du matin.

LÉONIDA.

Je suis lasse. Asseyons-nous.

Elle s'assoit ainsi que Blanche.

CHAMPBOURCY.

Déjà ! nous n'avons encore rien vu...

CORDENBOIS.

A qui la faute ? nous partons pour voir les monuments, et vous nous menez chez votre dentiste... Monsieur fait ses courses !

CHAMPBOURCY.

M. Cordenbois, vous êtes amer... Je ne vous souhaite pas de mal... mais, si le hasard voulait que vous vous cassassiez un bras... je m'estimerais fort heureux, moi, de vous conduire chez un médecin... je ne regretterais pas la course.

COLLADAN, à part.

Bien tapé ! (Haut.) Au moins vous a-t-il soulagé, votre *arracheux ?*

CHAMPBOURCY.

Oh ! tout de suite ! il m'a brûlé un petit nerf de la gencive... ça ne m'a pas soulagé... alors il m'a extirpé ma dent... ça m'a coûté dix francs !... je les ai pris sur la cagnotte...

CORDENBOIS.

Dix francs !... C'est roide !

BENJAMIN, rentrant avec une carte encadrée.

Voici la carte du jour...

TOUS.

Ah !

CHAMPBOURCY, prenant la carte.

Donnez ! ça me regarde !

Benjamin remonte.

CORDENBOIS.

Ça vous regarde... ça nous regarde tous...

CHAMPBOURCY.

Oh ! si tout le monde veut gouverner... j'abdique...

BLANCHE.

Papa ?

LÉONIDA.

Messieurs...

CHAMPBOURCY.

Non !... c'est que M. Cordenbois a la prétention de nous régenter.

CORDENBOIS.

Moi ?... je n'ai rien dit !

COLLADAN, à part.

Ils sont toujours à s'asticoter. (Haut.) Voyons... chacun dira son petit mot... Voilà !... il faut d'abord expliquer à monsieur (Il indique Benjamin.) que nous sommes une société qui est venue à Paris pour se régaler.

CHAMPBOURCY.

Sans faire des folies.

COLLADAN, au garçon.

Monsieur, nous avons une cagnotte à manger... comme qui dirait de l'argent trouvé, vous comprenez.

BENJAMIN, à part et soupçonneux.

De l'argent trouvé !... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?...

CORDENBOIS.

Maintenant, vous voilà au fait...

CHAMPBOURCY.

Conseillez-nous...

BENJAMIN.

Si ces messieurs désirent des côtelettes à la royale...

CHAMPBOURCY.

Oh ! non ! pas de mouton !

CORDENBOIS.

Nous en mangeons tous les jours...

COLLADAN.

Moi, j'en vends...

BENJAMIN.

Alors nous avons des filets Chateaubriand.

CORDENBOIS.

Oh ! pas de bœuf !

CHAMPBOURCY.

Tenez, nous allons vous dire tout de suite notre affaire... nous ne voulons ni bœuf ni mouton, ni veau ni volaille.

COLLADAN.

Ni pommes de terre, ni haricots, ni choux.

BENJAMIN.

Diable !... ces dames désirent-elles une tranche de melon ?

BLANCHE, vivement.

Oh ! oui, du melon.

LÉONIDA.

J'en raffole...

BENJAMIN, mouvement de sortie.

Trois tranches ?

CHAMPBOURCY, vivement.

Attendez ! (A Colladan et à Cordenbois.) Voyons le prix... parce que, avec ces gaillards-là... (Regardant la carte.) une tranche de melon, un franc.

CORDENBOIS.

Au mois de février ! c'est pour rien.

COLLADAN.

C'est pour rien.

CHAMPBOURCY, au garçon.

Trois tranches de melon.

Il passe la carte à Cordenbois.

BENJAMIN.

Bien, monsieur... Après ?

CORDENBOIS, lisant sur la carte.

Terrine de Nérac.

COLLADAN.

Oui... oui... j'aime assez ça... je ne sais pas ce que c'est, mais j'aime assez ça !

CORDENBOIS.

Il y a des truffes là dedans...

BENJAMIN.

Oui... oui...

CHAMPBOURCY, à Cordenbois.

Combien ?

CORDENBOIS.

Deux francs...

CHAMPBOURCY.

Ça n'est pas cher.

COLLADAN.

Ça n'est pas cher...

CHAMPBOURCY, bas, aux autres.

J'ai eu bon nez de vous conduire ici... les prix sont très raisonnables. (Haut, au garçon.) Vous nous donnerez une terrine de Nérac.

BENJAMIN.

Bien, monsieur... et après ?

CHAMPBOURCY.

Après ?... il nous faudrait quelque chose d'extraordinaire... d'imprévu... de délicat...

COLLADAN.

Oui... oui... pas de charcuterie !

CORDENBOIS, qui consulte la carte.

Attendez !... je crois que j'ai trouvé. (Lisant.) Tourne-dos à la plénipotentiaire.

TOUS.

Ah !

CHAMPBOURCY.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LÉONIDA.

Qu'est-ce qu'il y a là dedans ?...

BENJAMIN.

C'est un plat nouveau... ce sont des déchirures de chevreuil saisies dans la purée de caille et mariées avec un coulis d'anchois, d'olives, d'huîtres marinées, de laitues, de truffes.

COLLADAN.

Mâtin ! que ça doit être bon !

CORDENBOIS.

Je vote pour ça !

TOUS.

Oui... oui...

CHAMPBOURCY, au garçon.

Tourne-dos à la plénipotentiaire... soigné !

BENJAMIN.

Bien, monsieur.

LÉONIDA.

Je demanderai une petite chatterie pour les dames.

BLANCHE.

Oh ! oui !

COLLADAN.

Et un roquefort !

CHAMPBOURCY.

Qu'avez-vous comme plat sucré ?

BENJAMIN.

Je puis vous offrir un coup-de-vent à la Radetzki ou bien un froufrou à la Pompadour !...

CHAMPBOURCY, à Blanche.

Qu'est-ce que tu préfères ?

BLANCHE.

Dame !... je ne sais pas, papa.

CORDENBOIS.

Le coup-de-vent doit être plus léger...

Tous se mettent à rire.

CHAMPBOURCY.

Allons, donnez-nous un coup-de-vent pour cinq... un fort coup-de-vent.

Tous rient plus fort.

CORDENBOIS.

Une tempête !...

Explosion de rires. Colladan donne des coups de poing à Benjamin.

BENJAMIN, à part, les regardant.

Ce sont des acrobates !

CHAMPBOURCY, à Benjamin.

En avez-vous pour longtemps ?

BENJAMIN.

Tout de suite... une petite demi-heure...

Il sort.

COLLADAN.

Une demi-heure !... Je propose, en attendant, de monter dans la colonne de la place Vendôme.

BLANCHE.

Oh ! oui, papa !... montons dans la colonne.

Tous remontent, excepté Champbourcy et Léonida.

CHAMPBOURCY.

Je veux bien... c'est à deux pas.

LÉONIDA, bas, à Champbourcy.

Reste !... j'ai une communication à te faire...

CHAMPBOURCY, étonné.

Une communication ?

LÉONIDA, bas.

Importante !

CORDENBOIS, un peu au fond.

Je vous retrouverai ici, j'ai une petite emplette à faire dans le quartier...

CHAMPBOURCY, à Blanche qui est redescendue.

Ta tante est un peu fatiguée, je reste avec elle... mais va avec M. Colladan.

BLANCHE.

Oui, papa.

COLLADAN.

Venez !... Je vous expliquerai la Colonne... elle a été rapportée d'Égypte... en un seul morceau.

ENSEMBLE.

AIR du finale des *Diables roses.*

Allons / Allez visiter la colonne !
Dans votre / notre ardeur à promener,
Faisons / Faites en sorte que personne
Ne retarde le déjeuner.

Colladan sort en donnant le bras à Blanche. Cordenbois les suit par le fond, à gauche.

SCÈNE IV

LÉONIDA, CHAMPBOURCY.

CHAMPBOURCY.

Nous voilà seuls... qu'est-ce qu'il y a ?

LÉONIDA, embarrassée.

C'est que... je ne sais comment te dire...

CHAMPBOURCY.

Tu as oublié quelque chose dans le wagon ? Que le bon Dieu te bénisse !

LÉONIDA.

Non... je n'ai rien oublié... (Avec émotion.) Théophile... tu es mon frère... mon seul ami... jure-moi que tu ne me donneras pas ta malédiction...

CHAMPBOURCY, étonné.

Moi ?...

LÉONIDA.

Jure-le-moi !

CHAMPBOURCY.

Est-ce que je sais donner ça ?

LÉONIDA, avec effort.

Théophile... j'ai commis une faute !

CHAMPBOURCY.

Toi ?... (Incrédule.) Allons donc !

LÉONIDA.

Je suis coupable... bien coupable... j'aurais dû te demander ton autorisation...

CHAMPBOURCY, révolté.

Mais je ne te l'aurais pas accordée !

LÉONIDA.

La jeune personne... dont tu lis depuis quatre ans... l'annonce dans les journaux...

CHAMPBOURCY.

Ah ! oui... qui consentirait à habiter une petite ville bien située... Eh bien ?...

LÉONIDA.

Théophile !... (Avec effort.) C'est moi !...

CHAMPBOURCY.

Comment ! c'est là ta faute ?... et c'est à cela que tu dépensais ton argent ?... C'est bien fait... mais ça n'a pas mordu !...

LÉONIDA.

Si... ça a mordu... (Se reprenant.) ça a réussi !

CHAMPBOURCY.

Comment ! tu as trouvé ?...

LÉONIDA.

Lis cette lettre... que j'ai reçue hier à La Ferté-sous-Jouarre.

CHAMPBOURCY, ouvrant la lettre.

Signé X... qu'est-ce que c'est que ça, X ?

LÉONIDA.

C'est M. Cocarel... un intermédiaire obligeant...

CHAMPBOURCY.

Ah !... le cornac !

LÉONIDA, blessée.

Cornac !

CHAMPBOURCY, lisant.

« Mademoiselle... venez vite !... j'ai votre affaire... un homme dans une haute position, brun, gai, bien portant ; l'entrevue aura lieu demain soir à huit heures... »

LÉONIDA.

C'est aujourd'hui !

CHAMPBOURCY, lisant.

« Dans mes salons, rue Joubert, 55... Soyez exacte, et faites-vous accompagner d'un peu de famille... » (Parlé.) Il faudrait lui écrire que nous sommes à Paris.

LÉONIDA.

C'est fait... Hier au soir, comme je ne pouvais dormir, je lui ai fait passer une dépêche...

CHAMPBOURCY.

Quarante sous !... tu vas bien, toi !

LÉONIDA.

Théophile... puis-je compter sur ton bras pour m'accompagner ?

CHAMPBOURCY.

Certainement... je ne suis pas fâché de voir ça... nous irons tous !

LÉONIDA.

Comment ! M. Cordenbois et M. Colladan ?

CHAMPBOURCY.

Nous ne leur dirons pas le motif... ça corsera la famille...

LÉONIDA, avec sentiment.

Avant peu... il faudra nous séparer... (Elle l'embrasse.) Oh ! dis-moi que tu ne m'en veux pas !

CHAMPBOURCY.

Moi ? (Lui prenant la main.) au contraire, chère enfant !... et, s'il faut te le dire, ça me fait plaisir...

LÉONIDA.

Comment ?

CHAMPBOURCY.

Oui... parce que, depuis quelque temps... sans t'en apercevoir... tu deviens aigre, quinteuse, rageuse, insupportable...

LÉONIDA.

Par exemple !...

CHAMPBOURCY.

Du monde !... nous reprendrons cette conversation...

SCÈNE V

LES MÊMES, SYLVAIN.

SYLVAIN, entrant par le fond, à lui-même.

Miranda doit être arrivée !... Tiens, M. Champbourcy !

CHAMPBOURCY et LÉONIDA.

Sylvain !

SYLVAIN, saluant.

Mademoiselle... monsieur...

CHAMPBOURCY.

Ton père est ici !

SYLVAIN.

Ah bah !

CHAMPBOURCY.

Il est dans la Colonne... mais il va venir déjeuner...

SYLVAIN.

Dans ce restaurant ?

LÉONIDA.

Attendez-le...

SYLVAIN, à part.

Et Miranda qui va arriver... (Haut.) Ah ! il est dans la Colonne, papa ?... alors je vais le retrouver.

Il veut sortir.

CHAMPBOURCY.

Justement, le voici !

SYLVAIN, à part.

Pincé !

SCÈNE VI

LES MÊMES, COLLADAN, BLANCHE, puis BENJAMIN.

COLLADAN, entrant avec Blanche.

Nous voilà... j'ai acheté une pioche. (Il la montre.) C'était mon rêve !

BLANCHE, le quittant.

Si vous croyez que c'est agréable de se promener sur le boulevard avec un monsieur qui porte une pioche !

SYLVAIN, se présentant.

Papa...

COLLADAN.

Mon fils !... (Il l'embrasse.) Eh bien, comment va-t-elle ?

SYLVAIN.

Qui ça ?

COLLADAN.

La vache ?...

SYLVAIN.

Vous êtes bien bon... très mal.

LÉONIDA, à Champbourcy.

Dis donc, si nous faisions la liste de nos commissions !

CHAMPBOURCY.

C'est une bonne idée... on nous en a fourré une botte...

COLLADAN.

Mais comment n'es-tu pas à ton école de Grignon ?

SYLVAIN, embarrassé.

Moi ? parce que... j'ai été chargé de conduire la bête à Alfort... pour une consultation qui a lieu à deux heures...

COLLADAN.

Des médecins de bêtes !

SYLVAIN.

Dites donc, papa, puisque je vous rencontre... si vous vouliez me donner mon mois, ça vous économiserait un port de lettre.

COLLADAN, fouillant à sa poche.

C'est juste... (Se ravisant.) Mais non !... tu es seul à Paris... tu pourrais faire des brioches !

SYLVAIN.

Mais, papa...

COLLADAN.

Je te donnerai ça ce soir... quand tu repartiras pour Grignon...

CHAMPBOURCY, assis à la table de droite.

A propos ! ce soir, nous avons une invitation...

COLLADAN.

Où ça ?

CHAMPBOURCY.

Une soirée délicieuse... de la musique... des gâteaux... du punch... chez un de mes bons amis... un vieux camarade. (Bas, à Léonida.) Comment l'appelles-tu ?

LÉONIDA, bas.

Cocarel...

CHAMPBOURCY, haut.

Cocarel... entrepreneur... de déménagements.

BLANCHE.

Oh ! papa !... est-ce qu'on dansera ?

CHAMPBOURCY.

Certainement !... c'est une grande soirée...

BLANCHE.

C'est que je n'ai pas de robe...

CHAMPBOURCY.

Oh ! c'est une grande soirée... sans cérémonie.

COLLADAN.

Je laisserai ma pioche au vestiaire. (Montrant Sylvain.) Le petit pourra-t-il en être ?

CHAMPBOURCY.

Parbleu ! (A part.) Ça corsera la famille.

SYLVAIN, à part.

Oh ! sapristi ! j'ai rendez-vous au bal de l'Opéra. (Haut.) Ce serait avec plaisir, mais...

COLLADAN.

Je veux que tu connaisses le monde et les belles manières... d'abord je ne te payerai que là-bas...

Il va déposer sa pioche à gauche.

SYLVAIN, vivement.

J'y serai ! (A part.) Je filerai après... (Haut.) Où demeure-t-il, M. Cocarel ?

LÉONIDA.

55, rue Joubert. Voici la liste de nos commissions...

BENJAMIN, entrant, à part.

Qu'est-ce qu'ils font là ?

CHAMPBOURCY, vidant le sac de nuit sur la table et y dispersant des bagues, des lunettes, des bracelets, un éventail.

Des bracelets, des tabatières ! mais tu as dévalisé le pays !...

BENJAMIN, à part.

Ah bah !

CHAMPBOURCY.

Il faudra nous partager tout ça.

BENJAMIN, à part.

Se partager tout ça ?... c'est bizarre. (On sonne.) Voilà ! voilà !

Il sort à gauche, tous se lèvent.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CORDENBOIS, puis BENJAMIN.

CORDENBOIS, entrant ; il est très rouge et a l'estomac très protubérant.

Ouf !... je ne vous ai pas fait trop attendre ?... Tiens ! Sylvain !... bonjour, mon garçon !...

SYLVAIN, à part.

L'apothicaire de là-bas. (Saluant.) M. Cordenbois...

LÉONIDA, à Cordenbois.

Comme vous êtes rouge !

CORDENBOIS.

J'ai couru...

COLLADAN.

Quoi que vous avez donc ?... on dirait que votre ventre vous a remonté dans l'estomac.

CORDENBOIS, à part.

Ça se voit !

CHAMPBOURCY.

Mais oui... vous avez l'air de Polichinelle.

CORDENBOIS.

Tenez ! j'aime autant vous l'avouer tout de suite... c'est une petite faiblesse... je me suis aperçu depuis quelque temps que mon abdomen avait une tendance à la baisse... alors je me suis dit : « Puisque me voilà à Paris... je vais acheter une ceinture... sur la cagnotte... »

Pendant cette scène, Benjamin et un autre garçon ont placé deux tables bout à bout, au milieu du théâtre ; ils ont pris celle de gauche, premier plan, et celle de droite, troisième plan ; ils achèvent de dresser le couvert et mettent les mets sur la table.

TOUS.

Bah !

CHAMPBOURCY.

Ah ! coquet !... vous l'avez remonté...

CORDENBOIS.

Oui... ils se sont mis à deux pour me sangler... ça me gêne... mais le marchand m'a dit que ça se ferait.

BENJAMIN.

Le déjeuner est servi !

TOUS.

Bravo ! bravo !

Ils s'assoient moins Sylvain.

COLLADAN, à Sylvain.

Approche... tu vas manger un morceau avec nous...

SYLVAIN.

Merci... j'ai déjeuné ! (A part.) Et Miranda qui va venir !... si je pouvais filer !

Il veut partir.

COLLADAN, l'arrêtant.

Allons, prends une chaise...

SYLVAIN.

Oui... une chaise...

Il va en chercher une.

BENJAMIN, bas, à Sylvain.

Je crois que je t'ai trouvé une place, au *Bœuf à la Mode.*

SYLVAIN, le faisant taire.

Chut !... plus tard !

Il s'assied près de son père ; Benjamin se tient derrière les consommateurs pour servir.

CHAMPBOURCY.

Il embaume, ce melon ! la journée commence bien !

CORDENBOIS, à part.

Ma ceinture me gêne...

COLLADAN, à Sylvain.

Voyons... piochez-vous là-bas ? conte-moi ça !

SYLVAIN, embarrassé.

A Grignon ? mais oui... nous faisons les mars...

COLLADAN.

Tapez-vous sur la betterave ?

SYLVAIN.

Mais nous y tapons... comme ci, comme ça...

COLLADAN.

Bonne chose, la betterave! mais faut de l'engrais... oui, oui... faut de l'engrais!

CORDENBOIS.

Je vous demanderai des truffes.

COLLADAN, à Sylvain.

Et des naviaux! faites-vous des naviaux?

CHAMPBOURCY, aux autres.

Ah çà! est-ce qu'il ne va pas nous laisser tranquilles?

SYLVAIN.

Des naviaux? mais oui... nous en faisons par-ci, par-là!... (A part.) Qu'est-ce que ça peut être?

COLLADAN.

Bonne chose les naviaux!... mais faut de l'engrais... oui, oui... faut de l'engrais!

CORDENBOIS.

Je vous demanderai des truffes.

CHAMPBOURCY, le servant.

Vous allez bien, vous!

CORDENBOIS.

Ah! si je n'avais pas ma ceinture!

COLLADAN, à Sylvain.

Et des carottes! faites-vous des carottes?

SYLVAIN.

Ah ! je vous en réponds... c'est mon fort !

COLLADAN.

Bonne chose, la carotte !

SYLVAIN.

Oui... quand ça prend !

COLLADAN.

Mais faut de l'engrais... oui, oui... faut de l'engrais.

CHAMPBOURCY.

Ah çà ! fichez-nous la paix avec votre engrais ! c'est ennuyeux de parler de ça en mangeant.

COLLADAN.

Quoi ! ça n'est pas sale ! pas vrai, petit ?

SYLVAIN.

Non, papa...

LÉONIDA.

C'est possible !.. mais à table !...

COLLADAN.

Faut pas faire la petite bouche ! tout ce que vous mangez, le pain, la viande, les radis... ça en vient ! pas vrai, petit ?

SYLVAIN.

Oui, papa...

LÉONIDA.

Ah ! taisez-vous ! vous me coupez l'appétit.

BLANCHE.

Je n'ai plus faim...

CORDENBOIS.

Moi, ça m'est égal !... je vous demanderai des truffes...

COLLADAN.

Voyons, petit, toi qui es malin... sais-tu tuer un porc ?

CHAMPBOURCY.

Allons ! voilà autre chose !

COLLADAN.

Dis voir... comment que tu tues un porc.

SYLVAIN.

Dame !... je lui donne la mort...

COLLADAN.

Pas ça ! tu retrousses tes manches... tu prends ta bête...

TOUS.

Oh ! assez ! assez !

SYLVAIN, se levant.

Allons, bonjour, papa.

COLLADAN.

Où que tu vas donc ?

SYLVAIN, voulant partir.

A Alfort... pour ma consultation...

COLLADAN, le retenant.

Allons ! prends un verre de vin.

SYLVAIN, même jeu.

Merci, je...

COLLADAN, même jeu.

Je te dis de prendre un verre de vin !

SYLVAIN trinque avec tout le monde.

Voilà.

Il boit.

COLLADAN.

Ça retape un jeune homme, ça !...

SYLVAIN, à part.

Ils en sont au dessert !... je guette leur sortie et je reviens. (Saluant.) Mesdames, messieurs...

Il veut partir.

COLLADAN, le retenant.

Eh bien, tu ne m'embrasses pas !... (Il l'embrasse.) A ce soir !... fais-toi friser.

SYLVAIN.

Soyez tranquille ! (A part.) C'est Miranda qui va m'attendre !

Il sort à gauche par le fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins SYLVAIN.

COLLADAN, toujours à table.

Bon petit garçon ! ça ne se dérange pas... ça aime la terre.

CHAMPBOURCY.

Onze heures !... ne perdons pas de temps ! Garçon, la carte !

BENJAMIN.

Tout de suite, monsieur.

Il sort.

LÉONIDA.

Nous allons d'abord nous débarrasser de nos commissions.

CORDENBOIS.

Ensuite, je propose l'Arc de triomphe.

BENJAMIN, rentrant.

L'addition demandée.

CHAMPBOURCY, prenant la carte.

Voyons... total... Comment ! cent trente-sept francs vingt-cinq centimes ?

TOUS, bondissant et se levant.

Cent trente-sept francs !

CHAMPBOURCY, à Benjamin, qui apporte des bols et se tient debout derrière la table.

Qu'est-ce que c'est que ce plat-là ? Nous n'avons pas demandé ça !

BENJAMIN.

Ce sont des bols... de l'eau de menthe !

COLLADAN, énergiquement.

Nous n'en voulons pas !

CORDENBOIS.

Remportez ça !

BENJAMIN.

Mais ça ne se paye pas !

TOUS, exaspérés.

Remportez ça !

CHAMPBOURCY.

Cent trente-sept francs ! Vous vous êtes dit : « Ce sont des provinciaux, il faut les plumer ! »

BENJAMIN.

Mais, monsieur...

COLLADAN.

Nous sommes aussi malins que toi, mon petit.

CORDENBOIS.

D'ailleurs, les prix sont sur la carte.

CHAMPBOURCY.

Donnez-moi la carte !

BENJAMIN, la prenant sur une table et la remettant à Champbourcy.

Voilà, monsieur.

CHAMPBOURCY, regardant.

J'en étais sûr... Melon, un franc la tranche.

COLLADAN.

Pourquoi que vous portez dix francs ? Vous êtes un malfaiteur !

BENJAMIN.

Il y a dix francs, monsieur... C'est le cadre qui cache le zéro.

TOUS, regardant.

Oh !

CORDENBOIS.

Mais la terrine de Nérac... deux francs.

BENJAMIN.

Vingt francs, monsieur... C'est le cadre qui cache le zéro !

TOUS, regardant.

Oh !

LÉONIDA.

Nous sommes volés !

COLLADAN, prenant la carte.

Tous les zéros sont cachés !

CHAMPBOURCY.

Mais nous ne payerons pas... Où est le patron ?

BENJAMIN.

Dans le salon à côté... Si ces messieurs veulent venir s'expliquer...

CHAMPBOURCY.

Allons-y !

TOUS.

Allons-y !

ENSEMBLE.

Ne croyez pas qu'on rie
Chez vous à nos dépens.
C'est une perfidie,
Un affreux guet-apens !

Ils entrent tous à gauche, excepté Cordenbois.

SCÈNE IX

CORDENBOIS, BENJAMIN.

Benjamin remet les tables en place.

CORDENBOIS.

Moi, je n'aime pas à me disputer après mes repas... Mon ventre est remonté par-dessus mon estomac... Ça me gêne pour digérer... si j'allais prendre un peu l'air... j'ai bien envie d'aller faire cette visite... M. X..., rue Joubert, 55. C'est une idée folle... mais qui sait ?... le bonheur est peut-être là... (Appelant.) Garçon ?

BENJAMIN.

Monsieur...

CORDENBOIS.

La rue Joubert est-elle loin ?

BENJAMIN.

Non, monsieur, vous tournez à droite... c'est la seconde à gauche...

CORDENBOIS.

Merci... vous direz à ces messieurs que je les retrouverai à l'Arc de triomphe, dans une heure...

BENJAMIN.

Bien, monsieur.

CORDENBOIS, à part.

Le bonheur est peut-être là.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE X

BENJAMIN, CHAMPBOURCY, COLLADAN, LÉONIDA, BLANCHE, LE DEUXIÈME GARÇON, puis UN GARDIEN.

On entend le bruit d'une discussion violente dans le salon à gauche.

BENJAMIN.

Ils se disputent comme des enragés... Ces gens-là ne m'inspirent aucune confiance.

Il remonte.

CHAMPBOURCY, entrant furieux, suivi de Colladan, de Blanche et de Léonida ; à la cantonade.

Envoyez chercher qui vous voudrez, je ne payerai pas !

COLLADAN.

Nous plaiderons plutôt... C'est moi qui vous le dis.

LE DEUXIÈME GARÇON, sortant de la gauche.

Un officier de paix... bien, patron !

Il sort par le fond.

CHAMPBOURCY.

Un officier de paix ?... Allez chercher le diable !... Je m'en moque !

BLANCHE, effrayée.

Oh ! papa !

LÉONIDA.

Ils ne nous ont rabattu que le citron... cinquante centimes.

COLLADAN.

C'est se ficher de nous !

BENJAMIN, descendant, à Champbourcy.

Monsieur, votre ami m'a dit...

CHAMPBOURCY.

Tu m'ennuies, toi !... (Changeant de ton, à Benjamin.) Voyons, pour en finir, veux-tu cent francs ?

BENJAMIN.

Ça ne me regarde pas.

Il remonte.

CHAMPBOURCY.

Très bien ! comme tu voudras. (Bas, aux autres.) Ayons l'air de nous en aller... il va céder...

Tous prennent leurs chapeaux, sacs de nuit et paquets. Champbourcy prend son parapluie et Colladan sa pioche.

LE DEUXIÈME GARÇON, entrant par le fond, suivi d'un gardien de Paris.

Les voilà... ils ne veulent pas payer...

CHAMPBOURCY.

C'est-à-dire que nous ne voulons pas qu'on nous écorche...

LÉONIDA.

Du melon à dix francs la tranche...

COLLADAN.

Il y en a douze... ça met le melon à cent vingt francs.

LE GARDIEN.

Voyons, la carte ?

Benjamin la lui remet.

CHAMPBOURCY.

Mais c'est une forêt de Bondy, que leur carte... ils cachent les zéros ! ils ont l'infamie... (En gesticulant, il agite son parapluie, une montre s'en échappe et tombe à terre.) Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça !

TOUS.

Une montre !

LE GARDIEN, la ramassant.

A qui appartient cette montre ?

CHAMPBOURCY.

Ce n'est pas à moi...

TOUS.

Ni à moi.

LE GARDIEN, l'examinant, à lui-même.

La chaîne est brisée... cette montre a été volée. (Haut.) Comment cette montre se trouve-t-elle dans votre parapluie ?

CHAMPBOURCY.

Je n'en sais rien...

BENJAMIN, bas, au gardien.

Fouillez-les... ils ont bien d'autres choses dans leurs poches.

Il remonte.

LE GARDIEN.

Hein ? (A part.) Cette montre... ce refus de payer... (Haut.) Allons, suivez-moi, vous vous expliquerez au bureau.

COLLADAN.

Quel bureau ?

LE GARDIEN.

Au bureau de police...

TOUS, avec effroi.

Au bureau de police ?

LE GARDIEN, au garçon.

Venez aussi avec votre carte : on vous payera là-bas.

BLANCHE, passant effrayée.

Oh ! papa, qu'est-ce qu'on va nous faire ?

CHAMPBOURCY.

Ne crains rien, ma fille, l'homme intègre ne craint pas de se présenter devant la justice de son pays... Marchons !

TOUS.

Marchons !

ENSEMBLE.

LÉONIDA, CHAMPBOURCY, BLANCHE et COLLADAN.

Rendons-nous tous au bureau de police,
Et dans ce lieu, par d'autres redouté,
Nous allons, grâce à la justice,
Reconquérir bientôt la liberté !

BENJAMIN et LE DEUXIÈME GARÇON.

Emmenez-les au bureau de police,
Dans cet endroit justement redouté
Nous allons, grâce à la justice,
Les voir enfin perdre leur liberté !

LE GARDIEN.

Rendons-nous tous au bureau de police,
Et dans ce lieu justement redouté,
Vous allez, devant la justice,
Vous expliquer en toute liberté !

Ils sortent tous, excepté le deuxième garçon.

SCÈNE XI

LE DEUXIÈME GARÇON, puis FÉLIX, puis SYLVAIN.

LE DEUXIÈME GARÇON, seul.

Coffrés ! je parie que c'est une bande !

FÉLIX, entrant vivement du fond à droite.

Garçon ! un bifteck ! vite ! vite ! je suis très pressé !

Il va à la table, première place à droite.

LE DEUXIÈME GARÇON.

Tout de suite, monsieur.

Il entre à droite.

FÉLIX, seul.

J'ai été obligé de prendre le second train... mais où sont-ils ? où les retrouver ?... J'ai déjà visité le Panthéon et la tour Saint-Jacques... Après déjeuner, je ferai les colonnes.

Il s'assoit.

SYLVAIN, entrant du fond de gauche.

Je viens de les voir partir... sachons si Miranda...

FÉLIX.

Sylvain !

SYLVAIN.

M. Félix !

FÉLIX.

Vous n'avez pas vu M. Champbourcy avec sa fille ?

SYLVAIN.

Ils ont déjeuné ici...

FÉLIX.

Ah bah !... et où sont-ils ?

SYLVAIN.

Je n'en sais rien.

LE DEUXIÈME GARÇON, servant Félix.

Le bifteck demandé.

Il le pose sur la table.

SYLVAIN.

Garçon... Tiens ! ce n'est pas le même... j'attends une dame...

LE DEUXIÈME GARÇON.

Au numéro 4... elle est arrivée...

SYLVAIN.

Ah ! enfin !

LE DEUXIÈME GARÇON.

Elle a déjà fait pour trente francs de consommation.

SYLVAIN.

Trente francs !

On entend sonner à gauche.

LE DEUXIÈME GARÇON, passant.

C'est elle... elle sonne pour son melon...

SYLVAIN, à part.

Du melon... je lâche ! (Haut.) Vous lui direz que je suis tombé du jury... pour quinze jours.

Il se sauve vivement par le fond, à droite ; sur le baisser du rideau en entend sonner et appeler.

FÉLIX.

Garçon ! du pain !

On sonne vivement.

LE DEUXIÈME GARÇON, ahuri.

Du pain au 5... le melon du 4... voilà ! voilà !

Il sort par la gauche. Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME

Une salle d'attente du bureau de police. Deux portes à gauche, fenêtre au fond. Une table à gauche, une chaise. Un banc de bois à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LES GARDIENS, CHAMPBOURCY, BLANCHE, LÉONIDA, COLLADAN.

Champbourcy entre le premier, puis Léonida et Blanche, Colladan et le gardien.

LE GARDIEN, les introduisant par la deuxième porte de gauche.

Par ici... entrez tous...

CHAMPBOURCY, COLLADAN, BLANCHE, LÉONIDA.

ENSEMBLE.

Affreuse destinée,
Et qui vient obscurcir
L'éclat d'une journée
Consacrée au plaisir.

LE GARDIEN.

Attendez... je vais prévenir M. Béchut.

CHAMPBOURCY.

M. Béchut ?...

LE GARDIEN.

Le secrétaire de M. le commissaire... Il va venir vous interroger...

Il sort. Tous posent leurs paquets sur la table.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE GARDIEN.

COLLADAN.

On va vous interroger... mais puisque nous n'avons rien à répondre...

CHAMPBOURCY.

Posez donc votre pioche... vous gesticulez.

Colladan va poser sa pioche dans un coin.

BLANCHE.

Papa, je voudrais m'en aller...

CHAMPBOURCY.

Ne crains rien... ce n'est qu'un malentendu...

LÉONIDA.

En attendant, nous voilà en prison...

CHAMPBOURCY.

D'abord, nous ne sommes pas en prison... nous sommes au bureau de police... Tous les jours on va au bureau de police.

COLLADAN.

Si vous m'aviez écouté, nous serions en ce moment à la foire de Crépy... C'est votre faute...

CHAMPBOURCY.

Ma faute ?... est-ce que je pouvais deviner qu'à Puis il poussait des montres dans les parapluies...

LÉONIDA.

Aussi pourquoi as-tu pris ton parapluie ?...

CHAMPBOURCY.

Pourquoi ?... pourquoi ? parce que Cordenbois m'a dit de le prendre. Tiens !... où est-il donc, Cordenbois ?

TOUS.

C'est vrai !

COLLADAN.

Je ne l'ai point vu...

CHAMPBOURCY.

Il s'est éclipsé au moment du danger.

COLLADAN.

Il se sera fourré sous une table.

BLANCHE.

Au moins il est libre.

CHAMPBOURCY.

Ma fille, je n'échangerais pas mes fers contre sa liberté !...

BLANCHE.

Alors, tu crois qu'on va nous laisser sortir ?

CHAMPBOURCY, avec un sourire important.

Je l'espère... Je verrai M. le secrétaire... je lui parlerai... je me ferai connaître...

COLLADAN.

Je lui raconterai l'histoire de la cagnotte...

LÉONIDA.

Nous lui dirons que nous sommes venus à Paris pour visiter les monuments.

BLANCHE.

Et les boutiques...

CHAMPBOURCY.

Oh ! mes enfants, si nous parlons tous à la fois, nous sommes perdus... il faut qu'un seul prenne la parole.

COLLADAN.

Comme qui dirait l'avocat de la chose.

CHAMPBOURCY.

Faites choix d'un homme calme, éloquent, logique... si je vous parais réunir ces qualités...

BLANCHE.

Ah ! oui, laissons parler papa.

COLLADAN, à Champbourcy.

Ne craignez rien !... je vous donnerai un coup d'épaule.

CHAMPBOURCY, voyant entrer Béchut.

Silence ! M. le secrétaire !

SCÈNE III

Les Mêmes, BÉCHUT.

BÉCHUT, entrant, première porte à gauche, avec des papiers à la main, les examinant.

Ah ! vous êtes quatre...

COLLADAN.

Pour le moment.

BÉCHUT.

Asseyez-vous.

Il prend place sur la chaise devant le bureau et consulte ses papiers.

CHAMPBOURCY, s'asseyant avec la société sur le banc en face.

Monsieur le secrétaire est mille fois trop gracieux... (Bas, aux autres.) Ayez l'air calme... la bouche souriante... comme des gens qui n'ont rien à se reprocher. (Tous se mettent à sourire.) Très bien ! restez comme ça !

BÉCHUT, quittant ses papiers.

Il s'agit d'une montre trouvée dans le parapluie de l'un de vous. (Les voyant sourire.) Pourquoi me regardez-vous en souriant ?

CHAMPBOURCY.

Le sourire est l'indice d'une conscience tranquille.

BÉCHUT.

Voyons... qu'avez-vous à répondre ?...

CHAMPBOURCY, se levant.

Monsieur le secrétaire... il y a dans la vie des hommes, comme dans la vie des peuples, des moments de crise...

BÉCHUT.

Il ne s'agit pas de cela !... bornez-vous à répondre à ma question... et surtout soyez bref... Comment cette montre s'est-elle trouvée dans votre parapluie ?...

CHAMPBOURCY.

Avant d'entrer dans les détails de cette ténébreuse affaire, qui ne tend à rien de moins qu'à broyer sous son étreinte le repos et l'honneur d'une famille entière... je crois de mon devoir, comme

homme, comme père, comme citoyen, de protester hautement de mon respect pour la loi... pour la loi que je n'hésite pas à proclamer...

BÉCHUT, l'interrompant.

Mais vous ne me répondez pas...

COLLADAN, se levant.

Monsieur le président, voilà la vérité.

BÉCHUT, à Colladan.

Voyons, parlez, vous ! Ôtez votre chapeau.

COLLADAN.

Merci, il ne me gêne pas.

BÉCHUT, à Champbourcy.

Asseyez-vous.

COLLADAN.

Bien sûr que sans la cagnotte nous ne serions pas ici, vu que nous sommes partis ce matin par le train de cinq heures vingt-cinq.

BLANCHE.

Et M. Félix a manqué le convoi...

BÉCHUT.

Mais la montre...

CHAMPBOURCY, se levant.

Si M. le secrétaire veut me permettre...

BÉCHUT, à Champbourcy.

Non... asseyez-vous... (Champbourcy et Colladan se rasseient. — A Colladan.) Continuez... Levez-vous donc !...

COLLADAN, se levant.

Moi, j'avais voté pour la foire de Crépy... mais la majorité n'a pas voulu...

BÉCHUT, à part.

Celui-là est idiot... (Haut.) Il résulte de tout ceci que vous n'êtes pas de Paris...

CHAMPBOURCY, se levant.

Enfants de La Ferté-sous-Jouarre !...

BÉCHUT, vivement, à Champbourcy.

Asseyez-vous !... (Colladan s'assoit.) Vous êtes venus à Paris en visiteurs ?...

COLLADAN, se levant.

C'est la cagnotte.

CHAMPBOURCY, se levant.

En admirateurs de la grande cité.

BÉCHUT, à Champbourcy.

Voyons ! puisque vous voulez parler... parlez encore une fois. (A Colladan.) Asseyez-vous ! (Ils se rassoient tous les deux ; à Champbourcy.) Voyons, levez-vous !... (Ils se lèvent tous les deux ; à Colladan.) Pas vous... asseyez-vous... (A Champbourcy.) Levez-vous...

CHAMPBOURCY.

Moi ?...

BÉCHUT.

Oui, vous. (Champbourcy reste debout, Colladan s'assoit.) Comment cette montre volée s'est-elle trouvée dans votre parapluie ?

CHAMPBOURCY.

Commandant des pompiers de La Ferté-sous-Jouarre, investi de fonctions qui m'honorent...

COLLADAN, l'interrompant.

Il a donné une pompe à la commune.

CHAMPBOURCY.

J'ai fait assez pour mon pays...

COLLADAN, l'interrompant.

Monsieur le président, fils de fermier, *ex-fermier* moi-même... j'en ignore complètement au sujet de la montre...

BÉCHUT.

C'est bien.

BLANCHE, se levant.

Nous n'avons fait de mal à personne.

LÉONIDA, se levant.

Si une existence pure et sans tache...

BÉCHUT.

Assez !...

CHAMPBOURCY, se levant.

Qu'on fouille dans ma vie... mon passé répondra de mon avenir...

BÉCHUT, se levant.

C'est bien... asseyez-vous tous !... (A part.) Ils sont trop bêtes pour être dangereux !... (Haut.) Écoutez... je veux bien vous croire... Il n'y a pas de plainte contre vous... Je vais voir à vous faire remettre en liberté.

TOUS, avec joie.

Oh !

Champbourcy, Léonida et Blanche se lèvent vivement, et Colladan, qui est à l'extrémité du banc, le fait basculer et tombe.

BÉCHUT.

Mais prenez-y garde... l'autorité a l'œil sur vous...

Il sonne et se rassoit.

CHAMPBOURCY, bas, aux autres.

Je vous disais bien qu'on nous relâcherait... Mais Colladan a trop parlé.

LE GARDIEN paraît.

Monsieur... le garçon est là...

BÉCHUT.

C'est vrai... il y a un témoin... faites-le entrer... Restez là, vous autres.

LE GARDIEN, à la cantonade.

Venez !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GARDIEN, BENJAMIN.

Béchut à la table, le gardien au fond.

BÉCHUT, à Benjamin.

Qu'avez-vous à dire ?

BENJAMIN.

Moi ? rien... Je demande le payement de ma note.

BÉCHUT.

Quelle note ?

BENJAMIN.

La note du déjeuner... que ces messieurs n'ont pas voulu payer... la voici...

Il la remet à Béchut.

CHAMPBOURCY.

Cent trente-sept francs ?... jamais !...

COLLADAN.

Jamais !... nous ne payons pas les zéros !...

BÉCHUT, à part, examinant la note.

« Melon... tourne-dos à la plénipotentiaire... » Oh ! oh ! ce n'est pas là un déjeuner de bourgeois. (A Champbourcy.) Pourquoi avez-vous refusé de payer ?

CHAMPBOURCY.

Parce que...

COLLADAN.

Parce que monsieur est un voleur.

BENJAMIN.

Dites donc, vous !... s'il y a des voleurs ici, ce n'est pas moi... Si on voulait parler...

TOUS.

Hein ?

BÉCHUT, à Benjamin.

Qu'entendez-vous par ces mots ?... je vous somme de vous expliquer...

CHAMPBOURCY.

Moi aussi, je vous somme de vous expliquer !

BENJAMIN.

Ce n'est pas malin... on n'a qu'à vous fouiller, vous et vos sacs... on verra bien vite ce que vous êtes...

CHAMPBOURCY, étonné.

Nous et nos sacs ?

COLLADAN.

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

BÉCHUT, qui a ouvert les sacs placés sur la table.

Une lorgnette... des bracelets... un éventail.

LÉONIDA.

Des commissions dont on nous a chargés...

COLLADAN.

Ce qui prouve que nous sommes d'honnêtes gens et qu'on ne craint pas de nous confier de la marchandise.

BENJAMIN, ironiquement.

Oui... confier !...

COLLADAN.

Qu'est-ce que tu dis, gringalet ?...

Il fait un mouvement vers Benjamin et laisse tomber de son paletot un ciseau de menuisier.

LE GARDIEN, le ramassant et le remettant à Béchut.

Un ciseau de menuisier...

COLLADAN.

C'est à moi !...

BÉCHUT.

Un instrument d'effraction !...

CHAMPBOURCY, bas, à Colladan

Pourquoi avez-vous acheté ça ?

BÉCHUT, après avoir parlé bas au gardien.

Dans votre intérêt même, je vous engage à faire des aveux...

CHAMPBOURCY.

Moi ? jamais !... j'ai assez fait pour mon pays !... s'il n'y a pas eu d'incendie... ce n'est pas ma faute !

COLLADAN.

Nous sommes tous d'honnêtes gens...

TOUS.

Nous n'avons pas fait de mal !...

BÉCHUT.

Assez !... Suivez monsieur... (Il désigne le gardien.)

dans la salle à côté... je vous rappellerai tout à l'heure... ces dames aussi !...

Béchut à la table, Benjamin près de lui.

LE GARDIEN.

Allons ! marchez !

Ils recommencent à protester de leur innocence en parlant tous à la fois.

COLLADAN.

Ne poussez pas !

Le gardien les fait tous entrer à gauche, deuxième plan. Le gardien sort le dernier et emporte tout ce qui est sur la table.

SCÈNE V

BÉCHUT, assis ; BENJAMIN.

BÉCHUT, à la table.

Rédigeons notre procès-verbal. (A Benjamin.) Voyons !... dites-moi tout ce que vous savez... A quelle heure sont-ils entrés chez vous ?

BENJAMIN.

Il était à peine huit heures... J'achevais de balayer le salon, quand j'ai entendu crier au voleur, sur le boulevard.

BÉCHUT.

Ah ! on criait au voleur ?... (Il prend une note.) Continuez...

BENJAMIN.

Ils se sont précipités dans le café... l'air effaré... ils ont commandé à déjeuner... tout ce qu'il y avait de mieux... en disant qu'ils avaient de l'argent... comme qui dirait de l'argent trouvé...

BÉCHUT.

Oh ! cet aveu est grave... (Il prend une note.) Continuez.

BENJAMIN.

Il y en a qui sont sortis pendant qu'on préparait le déjeuner... la grosse femme est restée avec le chef de la bande... Elle lui a dit qu'elle était coupable... J'ai entendu derrière la porte... Quand les autres sont rentrés, ils ont étalé des bijoux sur une table... des bracelets, des lorgnettes, des tabatières... ils se sont partagé tout ça... et le chef a dit : « La journée commence bien... »

BÉCHUT.

C'est clair... (Il prend une note.) Continuez.

BENJAMIN.

En se mettant à table... Ah ! j'oubliais !... il y en a un qui est entré après les autres... un gros qu'on n'a pas pincé... il cachait quelque chose dans son gilet... ça lui remontait dans l'estomac... il disait : « Ça me gêne... mais ça se fera. »

BÉCHUT.

Un contumax. (Il prend une note.) Continuez.

BENJAMIN.

Enfin, après avoir bien bu et bien mangé... ils ont refusé de payer... voilà !...

BÉCHUT.

C'est bien... vous serez appelé comme témoin... vous pouvez vous retirer.

BENJAMIN.

Et ma note ?...

BÉCHUT.

On vous la payera au greffe; sortez par là. (Benjamin sort, premier plan à gauche; Béchut sonne; au gardien qui paraît.) Faites rentrer ces gens.

LE GARDIEN, à la cantonade.

Rentrez tous !...

SCÈNE VI

BÉCHUT, CHAMPBOURCY, COLLADAN, LÉONIDA, BLANCHE, LE GARDIEN.

TOUS, rentrant exaspérés.

C'est une indignité ! une horreur !

CHAMPBOURCY.

Je proteste au nom de la civilisation.

BÉCHUT.

Qu'y a-t-il ?

CHAMPBOURCY.

On nous a fait vider nos poches !

LÉONIDA.

Et on nous a tout confisqué !

CHAMPBOURCY.

Notre argent, nos montres, nos portefeuilles ! on ne nous a laissé que nos mouchoirs !

COLLADAN.

Une chose inutile.

CHAMPBOURCY.

C'est une atteinte aux droits de la propriété.

BÉCHUT, se levant.

Allons ! assez de phrases !... Je vous connais maintenant... vous êtes une de ces bandes qui s'abattent sur Paris, les jours de fête, et s'en retournent le soir, après avoir fait leur coup !...

TOUS.

Nous ?...

COLLADAN.

Monsieur le président... fils de fermier... fermier moi-même...

BÉCHUT.

Ne faites donc plus le paysan, c'est inutile ; nous la connaissons, celle-là !...

COLLADAN.

Quoi ?

BÉCHUT.

Je vais envoyer chercher une voiture pour vous conduire au Dépôt.

TOUS.

Au Dépôt ?

BÉCHUT.

Vous êtes tous des pick-pockets.

Il sort, suivi du gardien.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins BÉCHUT et LE GARDIEN.

TOUS.

Pick-pockets !

CHAMPBOURCY.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BLANCHE.

C'est un mot anglais... qui veut dire... fouilleurs de poches.

TOUS.

Nous !...

COLLADAN.

Et l'on va nous mettre en dépôt !... Quel dépôt ?...

CHAMPBOURCY.

Nous arrêter, parbleu !...

On entend fermer à double tour la porte de l'extérieur.

COLLADAN.

Cric ! crac !

CHAMPBOURCY.

On nous enferme !

LÉONIDA.

Et M. Cocarel qui m'attend ce soir ! mon avenir est brisé !

BLANCHE.

M. Félix ne voudra plus m'épouser !...

COLLADAN.

Et Sylvain, tout frisé, qui m'attend dans le monde !

CHAMPBOURCY.

Mes amis, vous sentez-vous capables d'une grande résolution ?

TOUS.

Oui !

CHAMPBOURCY.

Parlons bas !... Je vais vous proposer une de ces choses... qui font époque dans la vie d'un peuple...

TOUS.

Ah ! mon Dieu !...

CHAMPBOURCY.

Autrefois, il y eut un homme appelé Monte-Cristo... c'est de l'histoire... la haine de la favorite le fit enfermer à la Bastille... il y resta trente-cinq ans.

COLLADAN et BLANCHE.

Trente-cinq ans !

LÉONIDA.

Comme Latude !

CHAMPBOURCY.

Comme Latude !... Au fait... je crois que c'est Latude... ce n'est pas Monte-Cristo... Bref, ce que je veux vous proposer, c'est une évasion... Y consentez-vous ?

COLLADAN.

Parbleu !... nous ne demandons que cela !... mais par où ? la porte est fermée !...

CHAMPBOURCY, allant à la fenêtre ; tous remontent un peu.

Parlons bas !... la fenêtre nous reste...

LÉONIDA.

Mais les dames ?...

CHAMPBOURCY, courant à la fenêtre.

Un premier étage... au-dessous... une cour... avec un tas de fumier.

COLLADAN.

De l'engrais... je connais ça... un vrai lit de plumes !...

LÉONIDA.

Mais nous allons en soirée !...

CHAMPBOURCY, poussant un cri.

Oh ! une corde !

Il la montre.

TOUS, remontés près de la fenêtre.

Une corde !...

CHAMPBOURCY.

Je m'y accroche !... une fois en bas... je me procure une échelle... Attendez-moi... (Il saisit la corde ; on entend un bruit de cloche effroyable.) Ah ! sapristi ! il y a une cloche au bout.

On entend grincer la serrure.

COLLADAN.

On vient !...

Il s'assoit à la place de Béchut.

CHAMPBOURCY, s'éloignant de la fenêtre.

Du sang-froid !... Asseyez-vous tous !... souriez !...

Tous les quatre s'assoient sur le banc.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LE GARDIEN.

LE GARDIEN, entrant.

Quel est ce bruit ?

COLLADAN.

Je n'ai rien entendu !

CHAMPBOURCY.

C'est quelqu'un qui sonne dans la cour.

LE GARDIEN.

Ne vous impatientez pas, la voiture ne va pas tarder à arriver.

Il ferme la fenêtre avec une barre de fer et un cadenas.

COLLADAN, bas, aux autres.

Il met les cadenas !

CHAMPBOURCY, à part, fouillant à sa poche.

Et rien !... rien pour corrompre ce geôlier ! (Se levant ; au gardien.) Monsieur, on m'a tout pris... mais j'habite La Ferté-sous-Jouarre. Si jamais vous passez par là... ma maison... ma table...

LE GARDIEN.

Plaît-il ?...

COLLADAN.

Venez dîner chez nous... je vous ferai boire un petit reginguet.

LE GARDIEN.

Une tentative de corruption ! je vais la faire consigner au procès-verbal !

Il sort.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins LE GARDIEN.

CHAMPBOURCY.

Flambés !

COLLADAN, poussant un cri.

Ah !

TOUS.

Quoi donc ?

COLLADAN.

Ma pioche ! ils ont oublié ma pioche !

TOUS.

Eh bien ?

COLLADAN.

Je fais un trou dans la muraille et nous filons par la maison voisine.

CHAMPBOURCY.

Sublime !

Colladan remonte vivement.

LÉONIDA.

J'aime mieux ça que la fenêtre.

CHAMPBOURCY.

Allez ! dépêchez-vous !

COLLADAN lève la pioche et s'arrête.

Oui, mais ils vont m'entendre cogner par là !

Indiquant la droite.

CHAMPBOURCY.

C'est vrai !

LÉONIDA.

Comment faire ?

COLLADAN.

Chantez tant que vous pourrez... ça couvrira le bruit.

CHAMPBOURCY.

Comme dans *Fualdès*. (Aux femmes.) Allons !

BLANCHE.

Mais quoi chanter ?

LÉONIDA.

Mon grand air de *Guillaume Tell !...*

CHAMPBOURCY.

Non ! ça ne fait pas assez de bruit... La chanson que j'ai composée pour le banquet des pompiers... vous y êtes ? (A Colladan.) Tapez, vous !

Colladan se met à frapper contre la muraille de droite pendant que les trois autres chantent, groupés à gauche.

CHAMPBOURCY, BLANCHE, LÉONIDA.

AIR de Sologne.

Chez nous est arrivé
Un Champenois crotté,
Il était si crotté
Qu'il en faisait pitié.

TOUS.

Il secouait, secouait
Sa blouse, sa blouse,
Il secouait, secouait
Sa blouse, tant qu'il pouvait.

A la fin du couplet, plusieurs plâtras se détachent et tombent à terre.

COLLADAN.

Ah ! saprelotte ! qu'est-ce que nous allons faire de tout ça ?

CHAMPBOURCY.

Dans nos poches... il y a de la place...

Ils ramassent les débris et les mettent dans leurs poches.

COLLADAN.

Là !... maintenant continuons.

Ils chantent.

Et où le mettrons-nous ?
Dedans notre cellier.

BLANCHE, près de la porte, au fond, à gauche.

Chut ! on ouvre la porte !

CHAMPBOURCY.

Ah ! sapristi ! et le trou, comment le cacher ?

COLLADAN.

Nom d'un nom !

CHAMPBOURCY.

Ah ! Léonida ! plaque-toi là !

Il la pousse contre le mur, devant le trou.

COLLADAN.

Juste la mesure !

CHAMPBOURCY.

Ne bouge pas.

SCÈNE X

Les Mêmes, BÉCHUT.

BÉCHUT, entrant avec un papier et un crayon à la main.

Vous avez oublié de me donner vos noms et prénoms... J'en ai besoin pour rédiger mon procès-verbal.

CHAMPBOURCY.

Théophile-Athanase Champbourcy, de La Ferté-sous-Jouarre; commandant...

BÉCHUT, écrivant.

C'est inutile. (Désignant Blanche.) Mademoiselle ?...

BLANCHE.

Blanche-Rosalie Champbourcy...

COLLADAN, cachant sa pioche derrière son dos.

Jean-Cadet Colladan.

BÉCHUT, à Champbourcy, désignant Léonida.

Madame est votre femme ?

LÉONIDA, faisant un mouvement.

Sa sœur... Je suis demoiselle.

CHAMPBOURCY.

Ne bouge pas.

Léonida se recolle contre le mur.

BÉCHUT.

Ne craignez rien... approchez... (Elle ne bouge pas.) Je vous dis d'approcher... Approchez donc !... (Léonida quitte la place. Colladan la prend vivement et bouche le trou. — A Léonida.) Vous vous appelez ?...

LÉONIDA.

Zémire-Léonida Champbourcy.

BÉCHUT.

C'est tout... Un jour de mardi gras, on trouve difficilement des voitures... mais il va en arriver une.

Il sort.

SCÈNE XI

LES MÊMES, puis LE GARDIEN.

TOUS.

Il est parti !

COLLADAN, frappant la muraille.

A la pioche ! chantez !

TOUS, chantant.

Et où le mettrons-nous ?
Dedans notre cellier.

COLLADAN, les interrompant.

Chut ! le trou traverse !

TOUS.

Sauvés !

CHAMPBOURCY.

J'entends parler !

COLLADAN.

Voyons chez qui nous allons entrer... (Il aspire.) Ça sent le tabac. (Il regarde par le trou et recule épouvanté.) Une caserne de municipaux !

TOUS.

Ah !

CHAMPBOURCY.

Sapristi !

LE GARDIEN, entrant.

La voiture est en bas... Allons, en route ! Un trou dans la muraille !... Qui est-ce qui a fait cela ?

COLLADAN.

Ce sont les souris.

LE GARDIEN.

Une pioche ! une tentative d'évasion !... votre affaire est bonne !... En route !

D'autres gardiens sont entrés et les entrainent pendant le chœur.

CHŒUR.

LES GARDIENS.

En prison
Qu'à l'instant on les mène,
Leur résistance est vaine,
Pas de raison !

LES AUTRES.

En prison
Se peut-il qu'on nous mène,
La résistance est vaine,
Pas de raison !

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME

À Paris, chez Cocarel.

Le théâtre représente un salon brillamment éclairé. Trois portes au fond ouvrant sur un second salon. Porte à droite et à gauche. Secrétaire, cheminée à gauche. Deuxième plan, à droite, grand pupitre, sur lequel est un grand livre fermé par un énorme cadenas, candélabres, etc. Une table-bureau à gauche; premier plan, chaises, fauteuils, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

COCAREL, JOSEPH.

Au lever du rideau, Joseph achève d'allumer les bougies des candélabres.

COCAREL, entrant du pan coupé gauche.

Dépêche-toi, Joseph.

JOSEPH.

C'est fini, monsieur... Faut-il allumer aussi dans les autres salons ?

COCAREL.

Mais certainement !... aujourd'hui grande soirée... entrevue de première classe. Une jeune personne de La Ferté-sous-Jouarre... cent mille francs de dot !... Tu as commandé des glaces, des petits fours ?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

COCAREL.

Très bien ; tu as prévenu aussi notre personnel de danseurs, de danseuses ?

JOSEPH.

Oui, monsieur. Ils viendront tous... sauf M. Anatole.

COCAREL.

Comment ! Anatole ne viendra pas ?... et pourquoi ?

JOSEPH.

Il demande de l'augmentation... c'est mardi gras, il voulait dix francs.

COCAREL.

C'est insensé ! il me semble que cinq francs et une paire de gants paille... c'est très raisonnable !

JOSEPH.

C'est ce que je lui ai dit...

COCAREL.

Je reconnais qu'il est très bien... sa tenue est parfaite !... Ce n'est qu'un premier clerc de coiffeur... eh bien, l'autre jour, on l'a pris pour un attaché d'ambassade.

JOSEPH.

Et puis il sent si bon !

COCAREL.

C'est vrai !... il a toujours l'air de sortir d'un pot de pommade... ça fait bien dans un salon.

JOSEPH.

Il a promis d'envoyer un de ses amis pour le remplacer.

COCAREL.

C'est égal, je le regrette... c'était mon étoile... Enfin ! allume dans le grand salon... et baisse les lampes... jusqu'à ce qu'on arrive.

Joseph sort par le fond à droite.

SCÈNE II

COCAREL, seul, regardant à la pendule.

Sept heures trois quarts... Si j'en crois sa dépêche, la belle Léonida ne tardera à arriver. (Tirant un papier de sa poche et lisant.) « Moi, venir à huit heures... moi, bien émue... moi, pas dormir... » Elle parle nègre, elle est peut-être créole... voyons son dossier. (Il va à son pupitre et prend sur la tablette de dessous des papiers.) Remettons-nous en mémoire les détails de sa personne. (Prenant une lettre et lisant.) « Je suis brune... » (Parlé.) Sapristi ! pourvu que ce ne soit pas une négresse !... c'est très difficile à écouler !... Cependant l'année dernière j'en ai réussi une... mais c'est un autre prix !... je prends 10 pour 100 sur la dot au lieu de 5. (Lisant.) « Mon front est pâle... » Ah ! elle est blanche. (Lisant.) « Une tendre mélancolie, tempérée par une douce gaieté, brille dans mes yeux ; je suis distinguée de manières sans afféterie, expansive, douce... » (Parlé.) Elle entend le prospectus... (Lisant.) « Il ne m'appartient pas de parler de mon cœur ; mais, depuis mon enfance, je me suis dévouée à soigner un frère beaucoup plus âgé que moi ; c'est un vieillard goutteux, morose, désagréable... et cependant jamais une plainte ou un reproche ne s'est échappé de mes lèvres de roses. Enfin, si la personne me plaisait, je consentirais à habiter une petite ville bien située... »

SCÈNE III

COCAREL, SYLVAIN, puis JOSEPH.

SYLVAIN, paraissant au fond, à gauche.

Monsieur Cocarel ?

COCAREL.

Hein ! que voulez-vous ?

SYLVAIN.

C'est moi ; je viens pour la soirée.

COCAREL.

Ah ! très bien ! (A part.) L'ami d'Anatole... son remplaçant. (Haut.) Attendez, il faut que je vous examine...

Il va au pupitre déposer ses papiers.

SYLVAIN, à part, étonné.

Il va m'examiner !

COCAREL, revenant.

Voyons ! tournez-vous !... pas mal !... pas mal ! votre gilet est bien... mais le pantalon n'est pas de la première fraîcheur...

SYLVAIN.

Dame !... on met ce qu'on a.

COCAREL.

Oh ! mon ami ! il manque un bouton à votre habit... Ah ! je n'aime pas ça !

SYLVAIN, à part.

En voilà un qui épluche ses invités !

COCAREL.

Vous passerez au vestiaire... on vous en remettra un.

SYLVAIN, à part.

Tiens ! on est raccommodé !

COCAREL.

Je n'ai pas besoin de vous recommander de la tenue, de la réserve... un langage châtié, pas de mots équivoques, d'allusions grossières...

SYLVAIN.

Oui... faut pas dire de bêtises aux dames.

COCAREL.

Autre chose ! on passera des glaces... des bonbons assortis... vous n'y toucherez pas.

SYLVAIN, étonné.

Ah !

COCAREL.

Vous n'avez droit qu'à une brioche et à une tasse de thé.

SYLVAIN.

Je n'aime pas le thé... c'est fadasse !

COCAREL.

Fadasse ! voilà un mot que je n'aime pas... dites : « Le docteur me le défend... » Soyez homme du monde, palsembleu ! attendez !

Il va à la table et prend une paire de gants dans le tiroir.

SYLVAIN, à part, et passant.

Ah bien, voilà un drôle de bonhomme ! il fait passer des glaces et il défend à ses invités d'en prendre !

COCAREL, revenant avec une paire de gants blancs.

Tenez... voici vos gants...

SYLVAIN, surpris.

Des gants !

COCAREL.

Ayez-en soin... il faut que ça fasse deux fois... n'en mettez qu'un... vous tiendrez l'autre à la main... (Lui donnant de l'argent.) Plus vos cinq francs.

SYLVAIN.

Comment ! cinq francs ?

COCAREL.

Ne discutons pas, je vous prie !... cinq francs les cavaliers et trois francs les dames... c'est ce que je donne... c'est l'usage !

SYLVAIN, mettant l'argent dans sa poche.

Si c'est l'usage... (A part.) Cinq et dix-sept que j'ai... ça fait vingt-deux... Après le bal de l'Opéra, je m'offrirai à souper.

COCAREL, refermant le tiroir de la table.

Vous direz à Anatole que je ne suis pas content de lui... il augmente ses prix.

SYLVAIN.

Qui ça, Anatole ?

COCAREL.

Eh bien, votre ami...

SYLVAIN.

Je ne connais pas d'Anatole.

COCAREL.

Comment ! mais, alors, qui est-ce qui vous envoie?

SYLVAIN.

C'est papa... il m'a dit de venir chez vous... je suis venu.

COCAREL.

Ah ! je comprends !... Monsieur votre père désire vous marier...

SYLVAIN.

Je ne sais pas...

COCAREL.

C'est évident !... je vous demande mille pardons. Je vous ai pris pour un de mes... Vous êtes un client... un fils de famille...

SYLVAIN.

Je suis le fils à papa.

COCAREL, lui reprenant le gant que Sylvain est en train de mettre.

Rendez-moi les gants et les cinq francs !

SYLVAIN.

Ah ! il faut rendre... (Rendant les gants et les cinq francs. A part.) Quelle drôle de soirée !

COCAREL, le faisant passer.

Asseyez-vous... Je vais vous inscrire sur mon grand-livre... là se trouvent les plus beaux partis de France.

Cocarel ouvre le cadenas de son grand-livre qui fait un cric crac très bruyant.

SYLVAIN.

Faudra graisser ça !

COCAREL.

Veuillez avoir l'obligeance de me donner vos noms et prénoms.

SYLVAIN, à part.

Qu'est-ce que je risque ? (Haut.) Sylvain-Jérôme Colladan...

COCAREL, se ravisant.

Ah ! pardon ! déposez-vous les cinq louis ?

SYLVAIN.

Ah non, par exemple !

COCAREL.

C'est pour les premières démarches.

SYLVAIN.

Papa va venir ; il m'a donné rendez-vous...

COCAREL.

Ici ? Très bien ! nous traiterons ensemble cette question.

JOSEPH, entrant de gauche.

Monsieur, voici vos invités qui arrivent !...

COCAREL ; il referme son livre.

Ces dames sont là... je vais les grouper.

SYLVAIN.

Dites donc !... groupez-moi avec !...

COCAREL, à Sylvain.

Venez !... venez !...

Ils sortent par le fond.

SCÈNE IV

JOSEPH, puis CORDENBOIS.

JOSEPH, seul.

Le patron va être occupé ce soir... je me payerai quelques glaces... et pas mal de tasses de thé...

CORDENBOIS, à la cantonade.

C'est bien ! c'est bien !

Cordenbois paraît à la porte du fond ; il est en grande tenue : pantalon collant, gilet de satin blanc, jabot et claque.

JOSEPH.

Ah ! le monsieur de ce matin... Allons prévenir M. Cocarel.

Il sort à droite.

CORDENBOIS, entrant du fond.

Voilà ! j'ai loué tout ça chez Babin. C'est tout neuf... et sauf deux taches de graisse qu'on a fait disparaître... seulement, je sens la benzine... je me suis arrosé d'eau de Cologne... (Se flairant.) Mais la benzine domine !... C'est peut-être une bêtise que je fais en venant ici... Après cela, elle ne peut pas m'entraîner bien loin !... De deux choses l'une : ou cette jeune fille... celle qui se fait annoncer dans le journal... est jolie ou elle est laide ; si elle est laide, j'en serai pour les cinq louis que Cocarel m'a fait déposer ce matin... mais, si elle est jolie... je fais une magnifique affaire... je ne parle pas du bonheur qu'on a à épouser une jolie femme... Dame ! on n'est pas de marbre ! je me suis dit : Elle a cinq mille francs de rente... ma pharmacie en rapporte quatre : ça fait neuf. Je compte y joindre un petit commerce de mercerie, de parfumerie et d'épicerie...

pour occuper ma femme... mettons mille francs seulement... ça me fera dix... autant que Champbourcy. Je donnerai une pompe à la commune... il sera furieux ! Il y a une chose qui m'inquiète... Cocarel m'a annoncé que j'avais un concurrent, c'est même pour lui que l'entrevue a été arrangée... mais, comme m'a fort bien dit l'entrepreneur : c'est une lutte... au plus aimable ! (Se flairant.) Je crois que j'ai quelques chances... Mon Dieu, que je sens la benzine !... Ah çà ! je voudrais bien savoir ce que sont devenus les Champbourcy... je les ai attendus deux heures en haut de l'Arc de triomphe... je n'en suis descendu que lorsque le gardien m'a dit qu'on allait fermer le monument. Je n'ai vu personne ; ce n'est pas gentil !... quand on convient de manger une cagnotte, on ne doit pas la manger les uns sans les autres... je m'en expliquerai avec Champbourcy, ce soir, au chemin de fer... nous devons prendre le dernier train.

SCÈNE V

CORDENBOIS, COCAREL, puis JOSEPH.

COCAREL, entrant du fond, très préoccupé.

A part.

Neuf heures ! et Léonida n'arrive pas ! (Apercevant Cordenbois.) Ah ! vous voilà !

CORDENBOIS.

Je suis en retard ?...

COCAREL.

Non !... c'est la demoiselle... (L'examinant.) Ah ! très bien... le gilet a du style.

CORDENBOIS.

N'est-ce pas ?

COCAREL.

Ne bombez pas autant la poitrine... vous bombez trop.

CORDENBOIS.

Je ne bombe pas exprès... c'est la ceinture.. (Se reprenant.) c'est la nature.

COCAREL, respirant l'air.

Quelle drôle d'odeur ! vous ne sentez pas ?

CORDENBOIS.

Non... je ne sens rien... (A part.) La benzine ! (Haut.) Dites-moi... ce monsieur... mon rival... est-il arrivé ?

COCAREL.

Oui... il se promène dans les salons...

CORDENBOIS.

Ah ! faites-le-moi voir.

COCAREL.

Oh ! impossible !

CORDENBOIS.

Dites-moi seulement s'il est beau.

COCAREL.

Pas mal !

CORDENBOIS.

Plus beau que moi, hein ?

COCAREL.

Il a moins d'ampleur...

CORDENBOIS.

Qu'est-ce qu'il fait ?

COCAREL.

Oh ! c'est un homme !... je ne peux pas le dire.

CORDENBOIS.

Est-il décoré ?

COCAREL.

Non.

CORDENBOIS.

Ah ! tant mieux ! Vous savez... vous m'avez promis de me faire passer le premier.

COCAREL.

Soyez tranquille. (A part, tirant sa montre.) Neuf heures un quart... pourvu qu'elle arrive.

JOSEPH, entrant vivement de droite avec un plateau chargé de glaces et de brioches.

Monsieur !

COCAREL, vivement.

C'est elle ?

JOSEPH, bas.

Non, c'est mademoiselle Amanda qui s'est jetée sur une glace et la mange... elle dit que c'est mardi gras.

COCAREL, à part.

L'effrontée ! je vais lui parler. (A Cordenbois.) Vous permettez... on m'annonce l'arrivée d'un très grand personnage.

Il sort vivement par le fond à droite.

SCÈNE VI

CORDENBOIS, JOSEPH, puis CHAMPBOURCY, BLANCHE, LÉONIDA.

CORDENBOIS, à part.

Il reçoit du très beau monde.

JOSEPH, lui présentant son plateau.

Monsieur désire-t-il une glace ?

CORDENBOIS.

Oui.. à la vanille ! (A part.) J'ai mes raisons... (Prenant une glace.) Ça neutralisera ! Diable d'odeur ! je n'ose pas entrer dans le salon... mais si je pouvais de la porte découvrir mon rival.

Il remonte avec sa glace à la porte du fond et disparait un moment.

JOSEPH, à part.

Personne !... j'ai envie de m'offrir une glace.

Il gagne la droite.

CHAMPBOURCY, entrant par la porte de gauche et parlant à la cantonade.

Entrez, entrez vite ! et fermez la porte.

COLLADAN entre vivement, suivi de Léonida et de Blanche.

Nous voilà !

JOSEPH, à part.

Qu'est-ce que c'est que ceux-là ?

CHAMPBOURCY.

Vous êtes sûr qu'on ne nous a pas suivis ?

COLLADAN.

Nous sommes venus toujours en courant...

LÉONIDA.

Jolie manière d'aller en soirée !

CHAMPBOURCY.

Tu grognes toujours !... heureusement qu'il gèle... nous ne sommes pas crottés.

BLANCHE, apercevant la cheminée.

Ah ! du feu !

Elle s'approche de la cheminée avec Léonida.

CHAMPBOURCY.

Enfin nous sommes libres !

COLLADAN.

Oui... il faudrait voir maintenant à manger un morceau... nous n'avons pas dîné.

Il remonte vers la cheminée.

CHAMPBOURCY.

Et avec quoi ? ils ne nous ont laissé absolument que nos mouchoirs.

JOSEPH, s'approchant.

Que demandent ces messieurs ?

CHAMPBOURCY, apercevant le plateau.

Tiens ! des brioches !

COLLADAN.

Des brioches !

Les femmes se lèvent ; pendant ce qui suit, Champbourcy prend des brioches sur le plateau, en passe derrière son dos à Colladan, qui en passe à Léonida, qui en passe à Blanche. Colladan en met dans ses poches ; tous mangent.

CHAMPBOURCY, à Joseph.

Mon ami... veuillez dire à M. Cocarel... que M. Champbourcy de La Ferté-sous-Jouarre est arrivé...

LÉONIDA.

Avec sa sœur, mademoiselle Léonida...

COLLADAN.

Et M. Colladan, également de La Ferté-sous-Jouarre.

JOSEPH, à part.

Ils ont de bonnes têtes ! (Haut.) Je vais prévenir monsieur...

Il veut sortir.

COLLADAN, s'accrochant vivement au plateau.

Le plateau ! laissez le plateau !

JOSEPH.

Mais non, monsieur ! il faut que je le fasse circuler...

Il se dégage avec son plateau et sort par le fond.

COLLADAN.

Puisqu'il circule nous le retrouverons.

Ils se groupent tous près de la cheminée.

CORDENBOIS, entrant de droite. A part.

Diable d'odeur !... dans le salon, je me suis approché d'un monsieur, il a reniflé et il a dit : « C'est drôle ! on dirait qu'il y a une fuite de gaz... » C'est ma benzine.

CHAMPBOURCY, l'apercevant.

Cordenbois !

CORDENBOIS.

Champbourcy !

TOUS.

Lui !

CHAMPBOURCY.

Vous, ici... Vous connaissez donc Cocarel ?

CORDENBOIS, embarrassé.

Oui !... un ami... un vieil ami de vingt ans.

CHAMPBOURCY.

C'est aussi le mien...

CORDENBOIS.

Eh bien, vous êtes gentils !... Nous convenons de manger une cagnotte ensemble et puis vous me perdez !...

CHAMPBOURCY.

Des reproches ? Je vous avoue, monsieur, que je ne m'y attendais pas.

LÉONIDA.

C'est de l'impudence !

CORDENBOIS.

Hein !

CHAMPBOURCY.

Il y a des gens, monsieur, qui ont le talent de disparaître au moment du danger.

COLLADAN.

Ils plongent sous les tables.

CORDENBOIS.

Quoi ?

CHAMPBOURCY.

Je n'apprécie pas... je constate. Je crois que Duguesclin n'eût pas fait cela !

CORDENBOIS.

De quoi parlez-vous ?

CHAMPBOURCY.

De votre inqualifiable défection, monsieur !

CORDENBOIS, se fâchant.

Ah ! mais, commandant...

CHAMPBOURCY.

Je suis à vos ordres, monsieur.

LÉONIDA, s'interposant.

Messieurs !

BLANCHE.

Papa !

COLLADAN, à part.

Ils sont toujours à s'asticoter !

CORDENBOIS.

Je ne sais pas ce que vous avez !... je vous ai attendu pendant deux heures sur l'Arc de triomphe...

CHAMPBOURCY.

Alors, il est fâcheux, monsieur, que l'aspect de ce monument, consacré à la gloire et au courage, n'ait pas éveillé en vous des sentiments...

CORDENBOIS, avec force.

Commandant !...

CHAMPBOURCY, de même.

A vos ordres !

COLLADAN, intervenant et passant entre eux.

Mais vous êtes fous ! des amis !... des enfants de La Ferté-sous-Jouarre ! Voyons, qu'on se donne la main !...

BLANCHE.

Papa !...

LÉONIDA.

Monsieur Cordenbois !...

CHAMPBOURCY, tendant sa main à Cordenbois.

Soit !... je cède aux instances de ma famille.

CORDENBOIS, lui serrant la main.

A la bonne heure ! Maintenant, dites-moi ce que vous êtes devenu !

Léonida et Blanche vont s'asseoir à la cheminée.

CHAMPBOURCY.

Nous avons été battus par la tempête... pendant que certaines personnes rampaient sous les tables...

COLLADAN.

C'est la montre et le ciseau qui sont cause de tout.

CORDENBOIS.

De quoi ?

COLLADAN.

Qu'on voulait nous conduire au Dépôt.

CORDENBOIS.

Quel dépôt ?

CHAMPBOURCY.

Nous voilà donc tous les quatre dans le fiacre...

COLLADAN.

Et le gardien sur le siège, à côté du cocher...

CORDENBOIS, *cherchant à comprendre.*

Oui...

CHAMPBOURCY.

Comment nous évader ?

CORDENBOIS.

Vous évader... d'où ?...

COLLADAN.

Ah ! il ne comprend pas !... il faut vous dire que la pioche n'avait pas réussi... vu que c'était une caserne de municipaux... la corde non plus... vu que c'était une cloche.

CORDENBOIS.

Oui.

COLLADAN, à Champbourcy.

Maintenant, le voilà au courant, continuez...

CHAMPBOURCY.

Arrivé sur le boulevard... le fiacre prend la file, à cause du bœuf gras qui allait passer... On entend des sons de trompe, tout le monde crie : « Le voilà ! le voilà ! » Le gardien, qui était toujours sur son siège, regarde à droite... je mets le nez à la portière de gauche et j'aperçois quatre pierrots qui faisaient des signes au cocher pour lui demander s'il était libre... Je leur fais oui de la tête... le fiacre allait au pas... j'ouvre doucement la portière... nous descendons... les quatre pierrots montent à notre place... et nous nous perdons dans la foule.

COLLADAN.

Pendant que le fiacre conduit les quatre pierrots au Dépôt...

Tous se mettent à rire aux éclats.

CHAMPBOURCY.

C'est superbe, ces quatre pierrots !

COLLADAN.

Et le gardien ! voyez-vous le nez du gardien ! (A Cordenbois.) Vous comprenez maintenant ?

CORDENBOIS.

Pas un mot !

COLLADAN.

C'est votre ceinture qui vous obscurcit !... mais quand on vous explique pendant une heure... (S'arrêtant.) Pristi ! que vous sentez mauvais !

CHAMPBOURCY, à part.

C'est donc lui ?...

Colladan et Champbourcy vont à la cheminée.

CORDENBOIS.

Encore ! Je sais ce que c'est ! (A part.) Il faut absolument que je me procure un flacon d'essence de musc... je me le verserai dans le dos.

Il sort par le fond de droite.

BLANCHE, à la cheminée.

Papa, j'ai soif...

COLLADAN.

Moi aussi... c'est la brioche... Venez avec moi ! nous allons donner la chasse au plateau !

Il lui donne le bras. Colladan et Blanche sortent par le fond.

SCÈNE VII

CHAMPBOURCY, LÉONIDA, puis COCAREL.

LÉONIDA.

M. Cocarel va venir.

CHAMPBOURCY.

Je suis curieux de voir ce bonhomme-là !

LÉONIDA.

Je ne suis pas trop décoiffée ?

CHAMPBOURCY.

Non... mais tes souliers sont pleins de poussière... Attends !

Il tire son mouchoir et fait tomber un plâtras de sa poche.

LÉONIDA.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHAMPBOURCY.

Une pierre de notre cachot. (Il repousse la pierre du

pied et se met à épousseter les souliers de Léonida. A part.) Je suis convaincu que ça ne servira à rien... elle est trop mûre.

COCAREL, paraissant à la porte du milieu au fond.

Enfin vous voilà !

CHAMPBOURCY.

Oh !

Il s'essuie vivement la figure avec son mouchoir pour se donner une contenance

COCAREL.

On m'annonce à l'instant votre arrivée...

CHAMPBOURCY, se présentant.

Théophile Champbourcy...

COCAREL, saluant.

Enchanté ! (A part, regardant Léonida.) La maman ! (Haut.) Où est la jeune personne ?

CHAMPBOURCY.

Qui ça ?

COCAREL.

La belle Léonida.

LÉONIDA, baissant les yeux.

C'est moi !

COCAREL, vivement.

Ah bah !

LÉONIDA.

Quoi donc ?

COCAREL.

Rien... rien...

CHAMPBOURCY, à part.

Elle a produit son effet... Je crois que nous pouvons filer !

COCAREL, à part.

C'est un beau grenadier... il faut s'y habituer.

CHAMPBOURCY.

Voyons ! franchement... ça ne se peut pas, n'est-ce pas ?

LÉONIDA.

Comment ?

COCAREL, très gracieux.

Mais je ne dis pas cela... Mademoiselle est fort bien... et très capable d'inspirer une passion...

CHAMPBOURCY.

Elle ! mais regardez-la donc !

LÉONIDA, furieuse.

Théophile !

CHAMPBOURCY.

Non... c'est pour répondre à monsieur... L'épouseriez-vous, vous ?

COCAREL.

Mais certainement... si les circonstances...

CHAMPBOURCY.

Laissez-moi donc tranquille !

LÉONIDA.

Théophile !... vous n'êtes qu'un sot... un impertinent comme toujours !

CHAMPBOURCY.

Du reste, allez !... moi, je ne demande pas mieux... parce que, si vous connaissiez son caractère... il n'y a pas au monde d'être plus désagréable... plus acariâtre...

COCAREL remonte et passe.

Chut donc !...

LÉONIDA.

C'est faux... Monsieur, ne le croyez pas !...

CHAMPBOURCY.

Et difficile sur la nourriture ! Mademoiselle ne mange pas de bœuf !... il faut jeter le bœuf !...

COCAREL.

Mais pas si haut ! on peut vous entendre !

CHAMPBOURCY.

C'est juste !... il est par là, le malheureux !

COCAREL.

J'en ai deux !...

LÉONIDA, joyeuse.

Deux ! Ah ! allons les voir !

Elle remonte.

COCAREL, l'arrêtant.

Mais un instant, vous n'êtes pas habillée...

LÉONIDA.

Comment ?

COCAREL.

Une robe montante pour un bal...

LÉONIDA.

Ah ! mon Dieu !... mais je n'ai pas de robe décolletée...

CHAMPBOURCY, frappant sur son gousset.

Et je vous avoue que, s'il fallait en acheter une dans ce moment...

COCAREL.

Soyez donc tranquille !... ici, tout est prévu... veuillez conduire mademoiselle au magasin... (In-

diquant la porte de gauche.) par là... Vous demanderez Louise... c'est mon habilleuse... Quand vous sortirez de ses mains... personne ne vous résistera !

CHAMPBOURCY, qui est remonté, revient en scène.

Tenez, Cocarel... si vous pouvez me la caser... je suis disposé à faire un sacrifice. J'ajoute vingt mille francs à la dot.

LÉONIDA, avec sentiment.

Ah ! mon frère, ceci rachète bien des choses !

CHAMPBOURCY.

Si on te case.

COCAREL.

Cent vingt mille francs ! mais j'ai marié une négresse de cinquante-six mille francs !... Soyez tranquille !... Allez vous habiller.

CHAMPBOURCY.

Oui... nous demanderons Louise... l'habilleuse... et je me donnerai un coup de brosse.

Il entre à gauche avec Léonida.

SCÈNE VIII

COCAREL, puis SYLVAIN et COLLADAN, puis CORDENBOIS.

COCAREL, seul, les regardant sortir.

Cinq pieds six pouces... de la maturité ; mais cent vingt mille francs ! (Trouvant la pierre tombée de la poche de Champbourcy.) Tiens !... un plâtras. (Il le ramasse et regarde le plafond avec inquiétude.) On construit si mal aujourd'hui ! (Il met la pierre dans sa poche.) C'est de la corniche, probablement.

SYLVAIN, entrant du fond et tenant son père par la main.

Entrez !... il désire vous voir...

COCAREL, à la table de gauche et se retournant.

Qu'est-ce que c'est ?

SYLVAIN.

Voilà papa...

COCAREL.

Ah ! monsieur, permettez-moi de vous remercier de la confiance que vous avez bien voulu m'accorder !

COLLADAN.

On m'a dit que je pouvais venir sans cérémonie...

COCAREL.

Comment donc ! ma maison est ouverte à tous les pères de famille... (Montrant Sylvain.) J'ai causé avec le jeune homme... il me plaît beaucoup.

COLLADAN.

C'est pas encore malin... mais c'est bon enfant.

COCAREL.

Soyez tranquille... nous lui trouverons une femme, et une bonne...

COLLADAN.

Comment ! vous auriez la bonté de vous occuper de lui ?

COCAREL.

N'est-ce pas mon devoir ?

COLLADAN.

Remercie donc monsieur !...

SYLVAIN, passant.

Merci, monsieur Cocarel... J'ai vu une petite bou-

lotte dans le salon... tâchez de me trouver quelque chose dans ce genre-là.

COCAREL.

Nous chercherons... Mais prenez donc la peine de vous asseoir !

COLLADAN, passant.

C'est pas de refus.

Il s'assoit ainsi que Sylvain.

COCAREL.

Vous tombez bien !... dans ce moment, j'ai de très belles occasions... Attendez ! je vais consulter mon livre.

Il ouvre son cadenas qui fait son cric crac habituel.

COLLADAN, à Sylvain.

Pourquoi qu'il ouvre cette manivelle-là ?

SYLVAIN.

J'en sais rien...

COLLADAN, à part.

J'ai rencontré le plateau... j'ai refait ma provision de brioches.

Il en sort une de sa poche et la mange.

COCAREL, consultant son registre.

Voyons !... je ne lis pas les noms... vous comprenez... la discrétion est le nerf de ma profession... (Lisant.) N° 2,403... Cela fera peut-être votre affaire...

COLLADAN.

Comment ! c'est des mariées que vous avez dans ce gros livre ?...

COCAREL.

Certainement !... (Lisant.) « 2,403... Cinquante mille francs de dot... »

COLLADAN.

Je voudrais mieux que cela.

SYLVAIN.

Moi aussi !

COCAREL.

Attendez !...

Il feuillette son livre.

COLLADAN, croyant tirer une autre brioche de sa poche, amène une pierre et mord dedans.

Ah ! saperlotte ! un caillou ! je m'ai ébréché !

Il le pose à terre.

COCAREL.

« N° 9,827... quatre-vingt mille francs !... »

COLLADAN.

Je préfère celle-là...

COCAREL, lisant.

« Santé parfaite... caractère enjoué... musicienne si on le désire... »

COLLADAN.

Oh ! nous ne tenons pas à ces bêtises-là.

COCAREL, venant à eux.

Seulement il faut tout dire... elle a un œil...

SYLVAIN.

Elle louche ?

COCAREL.

Oh non !... elle est borgne... vous finiriez toujours par vous en apercevoir... j'aime mieux vous prévenir.

COLLADAN.

Mon Dieu, nous ne tenons pas aux yeux...

SYLVAIN, se levant.

Cependant, papa...

COLLADAN, se levant.

On voit aussi bien avec un œil qu'avec deux.

COCAREL, frappé d'une idée.

Mais j'y pense !... j'ai mieux que ça à vous offrir... une femme superbe.

SYLVAIN.

Boulotte ?

COCAREL.

Et un cœur !... Elle a consacré les plus belles années de sa vie à soigner un vieillard goutteux, repoussant...

COLLADAN.

Ça, ça nous est égal !

SYLVAIN.

Je n'ai pas de rhumatismes.

COCAREL.

Cent vingt mille francs de dot !

COLLADAN.

Mazette !

SYLVAIN.

J'en veux bien.

COCAREL, à part.

Ça m'en fera trois à offrir à la belle Léonida.

COLLADAN.

Tenez... je vais vous proposer une affaire...

COCAREL.

Voyons !...

COLLADAN.

L'enfant épousera la demoiselle de quatre-vingt mille...

SYLVAIN.

La borgne ?

COLLADAN.

Oui, la borgne !... Et, moi, je m'arrangerai de celle de cent vingt mille.

COCAREL.

Vous ?

SYLVAIN.

Une marâtre !... à votre âge ?

COLLADAN.

Il y a des dimanches où on est encore très gaillard !

Il indique un mouvement de danse, et manque de tomber.

COCAREL, à part.

Au fait, ça me fera deux mariages !... le père et le fils. (Haut.) Je vais vous inscrire.

Il va à son pupitre.

COLLADAN.

C'est ça, inscrivez-nous.

COCAREL, revenant.

C'est dix louis...

COLLADAN.

Hein ! pourquoi dix louis ?

COCAREL.

Cinq pour vous et cinq pour monsieur votre fils.

COLLADAN.

Je veux bien vous faire un petit cadeau... mais auparavant, je demande à voir les demoiselles...

COCAREL.

Déposez d'abord.

COLLADAN.

Non, faites voir auparavant.

COCAREL.

Ce n'est pas l'usage.

COLLADAN.

Alors je ne me marie pas... l'enfant non plus.

COCAREL.

Comme vous voudrez !

Il ferme son cadenas.

SYLVAIN, bas.

Papa, offrez-lui huit louis...

COLLADAN, bas.

Mais puisque je n'ai pas le sou !... on nous a pris la cagnotte...

SYLVAIN, à part.

Pas le sou ! et je pose depuis deux heures... je file au bal de l'Opéra.

Il sort par le fond.

CORDENBOIS, entrant de droite, pan coupé.

Je vous dérange ?

COCAREL ; il passe.

Non... entrez donc.

COLLADAN, à part.

J'ai encore soif... C'est la brioche... Je vais à la découverte du plateau.

COCAREL, bas, à Colladan.

Réfléchissez... cent vingt mille francs de dot !

COLLADAN, remontant pour sortir.

Faites voir auparavant !... je ne sors pas de là... (Cocarel le suit. Apercevant le plateau, qui passe dans le grand salon.) Ah ! voilà le plateau ! (Il sort vivement.) Jeune homme !...

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

COCAREL, CORDENBOIS.

CORDENBOIS.

Eh bien, est-elle arrivée ?

COCAREL.

Oui.

CORDENBOIS.

Vous l'avez vue ? Est-elle blonde ? moi, d'abord, je n'aime que les blondes.

COCAREL.

Ce n'est plus cent mille francs, c'est cent vingt mille francs qu'elle a !

CORDENBOIS.

Est-il possible ?

COCAREL.

Par exemple, elle est brune.

CORDENBOIS.

Oh ! ça ne fait rien. Je n'aime que les brunes !

COCAREL, trouvant à terre le caillou laissé par Colladan et le ramassant.

Tiens !

Il regarde de nouveau le plafond avec inquiétude.

CORDENBOIS, passant.

Qu'avez-vous ?

COCAREL.

Ça fait deux !

Il met la pierre dans sa poche.

CORDENBOIS.

Oh ! je suis d'une impatience !... présentez-moi !

COCAREL.

Restez ici... elle va venir seule dans ce petit salon.

CORDENBOIS.

Quand ça ?

COCAREL.

Tout de suite. Je ferai en sorte que personne ne vous dérange... et surtout... (S'interrompant.) C'est drôle comme ça sent le musc !

CORDENBOIS.

Ne vous inquiétez pas de ça... vous me disiez : « Et surtout ? »

COCAREL.

Surtout ne bombez pas comme ça ! (Près de la porte.) Vous bombez trop !

Il entre à droite.

SCÈNE X

CORDENBOIS, puis LÉONIDA, puis COCAREL.

CORDENBOIS, seul.

C'est ma ceinture... si je l'ôtais ?... Oh ! non !... elle pourrait me surprendre... C'est drôle ! je suis

ému... comme un enfant... si j'allais ne pas lui plaire... Relevons mes boucles...

LÉONIDA, entrant de gauche ; elle est en robe de bal.

A part.

M. Cocarel m'a dit que je trouverais ce jeune homme dans ce petit salon... voilà que j'ai peur ! (Apercevant Cordenbois.) Oh ! M. Cordenbois !... quel ennui !...

CORDENBOIS, l'apercevant, à part.

Mademoiselle Léonida ! elle va me gêner !...

LÉONIDA, à part.

Il faut l'éloigner !

CORDENBOIS, à part.

Débarrassons-nous-en !... (Haut.) Votre frère vous cherchait tout à l'heure... de l'autre côté...

LÉONIDA, à part.

Une idée ! (Haut.) C'est que je n'ose entrer dans ce salon... une femme seule... voulez-vous avoir l'obligeance de m'offrir votre bras ?

CORDENBOIS.

Avec plaisir.

LÉONIDA, à part.

Je le perds dans la foule et je reviens.

CORDENBOIS, à part.

Une fois entrés... je la lâche !... (Haut.) Mademoiselle...

Il lui offre son bras avec galanterie et tous deux sortent par le fond. A peine sont-ils sortis que Cocarel entre par la porte de droite.

COCAREL.

Eh bien, qu'est-ce que nous disons ?... Tiens ! personne ! où sont-ils donc ?

Il sort vivement par la porte du milieu. Au même instant, Cordenbois et Léonida rentrent par le fond, l'un par la porte de gauche, l'autre par la porte de droite.

LÉONIDA, de gauche.

Perdu !

CORDENBOIS.

Lâchée !

LÉONIDA, l'apercevant.

Vous ?

CORDENBOIS, de même.

Encore ?

COCAREL, reparaissant par la porte du milieu.

Ah ! les voilà !

SCÈNE XI

CORDENBOIS, COCAREL, LÉONIDA.

COCAREL, se plaçant entre eux, très souriant.

Eh bien, qu'est-ce que nous disons ?

LÉONIDA.

Quoi ?

CORDENBOIS.

Plaît-il ?

COCAREL, à Léonida.

C'est lui ! (A Cordenbois.) C'est elle !

CORDENBOIS.

Léonida ?

LÉONIDA, exaspérée.

Le pharmacien ? je n'en veux pas !

CORDENBOIS.

Moi, non plus !

LÉONIDA.

Mais nous nous connaissons !...

COCAREL.

Ah bah !

CORDENBOIS.

Nous jouons la bouillotte depuis vingt ans !...

LÉONIDA.

Si c'est pour ça que vous m'avez fait venir à Paris...

CORDENBOIS.

Rendez-moi mes cinq louis !

COCAREL, les calmant.

Mais non !... mais non !... j'en ai d'autres... les plus beaux partis de France !

CORDENBOIS.

Allez au diable !

Il sort avec mauvaise humeur.

LÉONIDA.

Je repars à l'instant... rendez-moi ma robe !

COCAREL.

Attendez donc !... celui-là ne compte pas !... l'autre, celui pour lequel je vous ai écrit... dans une haute position... il est là...

LÉONIDA.

Ah !

COCAREL.

Un jeune homme charmant ; je vais le chercher.

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

LÉONIDA, puis COCAREL et BÉCHUT.

LÉONIDA, seule.

Un jeune homme charmant... il va venir... tachons d'être belle.

Elle se place devant la glace, à la cheminée, et arrange sa toilette.

COCAREL, introduisant Béchut par le fond.

Allons, du courage !... la voici !

BÉCHUT, apercevant Léonida de dos.

C'est une belle femme !

COCAREL.

Je vous laisse... soyez éloquent.

Il sort par le pan coupé à droite.

SCÈNE XIII

LÉONIDA, BÉCHUT.

BÉCHUT, galamment.

Mademoiselle...

LÉONIDA, à part, mettant la main sur son cœur.

Il est là !

BÉCHUT.

Permettez-moi de bénir le hasard qui me fait vous rencontrer seule dans ce salon isolé...

LÉONIDA, minaudant.

C'est bien le hasard, en effet... (Le reconnaissant, et à part.) Ciel ! le monsieur qui nous a interrogés chez le commissaire !

Elle se détourne.

BÉCHUT.

Qu'avez-vous donc ?

LÉONIDA.

Moi ?... rien.

BÉCHUT, à part.

L'émotion... Elle est très belle... mais il me semble l'avoir déjà vue quelque part... (Haut.) Pardon, n'étiez-vous pas aux Italiens, mardi dernier ?...

LÉONIDA, se détournant.

Non... ce n'est pas moi. (A part.) Il ne me reconnaît pas !

BÉCHUT.

Mademoiselle, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... mais je vous connais, moi...

LÉONIDA, effrayée.

Non, monsieur... vous vous trompez !

BÉCHUT.

Je sais que vous avez donné vos plus belles années à un vieillard chagrin... (A part.) Mais où diable l'ai-je vue ?

LÉONIDA.

En vérité... je ne mérite pas !... je n'ai fait que mon devoir... (A part.) Comment m'en aller ?

BÉCHUT.

Pardon ! n'étiez-vous pas samedi au jardin d'Acclimatation ?

LÉONIDA.

Non, monsieur... excusez-moi... mais je suis engagée pour la valse.

Elle passe près de la cheminée en cherchant à gagner le fond.

BÉCHUT, à part.

Bien sûr, je l'ai vue quelque part... et il n'y a pas longtemps.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CHAMPBOURCY, COLLADAN.

CHAMPBOURCY, entrant du fond à gauche, bas à Léonida.

Eh bien, ça marche-t-il ?

BÉCHUT, se tournant vers Léonida.

Mademoiselle ! (Apercevant Champbourcy.) Ah !

CHAMPBOURCY, le reconnaissant.

Ah ! le commissaire !

Léonida sort en courant par le fond, suivie de Champbourcy.

COLLADAN, entrant du fond à gauche.

J'ai encore soif.

BÉCHUT, le reconnaissant.

L'autre !

COLLADAN, le reconnaissant.

Le président !

Il se sauve par le fond.

SCÈNE XV

BÉCHUT, puis COCAREL.

BÉCHUT.

Ce sont eux... toute la bande ! Allons chercher la garde... (Criant.) À la garde !... à la garde !...

ACTE CINQUIÈME

Une rue. Au fond, à droite, un bâtiment en construction fermé par des planches. A gauche, une boutique d'épicier, et une autre de fruitière, à droite ; un banc sous la fenêtre, deuxième plan ; premier plan, un grand panier d'œufs.

SCÈNE PREMIÈRE

TRICOCHE, MADAME CHALAMEL.

Au lever du rideau, le jour commence à paraître ; l'épicier achève d'ouvrir sa boutique. On entend au dehors des sons de trompe.

TRICOCHE.

Sont-ils embêtants avec leurs trompes !... Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.

MADAME CHALAMEL, ouvrant sa porte et arrangeant ses œufs dans le panier.

Bonjour, voisin...

TRICOCHE.

Ah ! madame Chalamel... je suis le vôtre. ((Indiquant le panier d'œufs.) On voit que le carême commence aujourd'hui... l'œuf frais va donner.

MADAME CHALAMEL.

Je réserve ceux-là depuis quinze jours...

TRICOCHE.

Quinze jours !... des œufs frais !... après ça, vous ne pouvez pas les perdre.

Il va à sa boutique.

MADAME CHALAMEL.

Comme vous dites...

TRICOCHE ; nouveau bruit de trompe.

Cristi ! qu'ils sont embêtants... (Entrant.) Au revoir, voisine.

MADAME CHALAMEL.

Bonjour, voisin !

Tous deux rentrent.

SCÈNE II

CHAMPBOURCY, puis COLLADAN et CORDENBOIS.

La scène reste un moment vide, puis une planche du bâtiment en construction s'écarte, et l'on voit passer la tête de Champbourcy.

CHAMPBOURCY, regardant de tous côtés.

Personne !... je puis me hasarder. (Il enlève une planche et entre en scène par la brèche.) Nous avons passé la nuit là dedans... A peine avions-nous fait vingt-cinq pas, en nous sauvant de chez Cocarel, que nous avons aperçu M. Béchut... avec quatre hommes et un caporal... Léonida s'est évanouie. Impossible d'aller plus loin, nous étions en face de ce bâtiment en construction. Alors j'ai eu l'idée... car c'est moi qui ai toutes les idées... mes compagnons de voyage sont d'une nullité !... Cordenbois gémit et Colladan rage... j'ai donc eu l'idée d'introduire

ma sœur dans ces planches... Nous l'avons couchée sur un lit de copeaux et sur des habits de maçon que nous avons trouvés... elle dort... et nous avons bivouaqué là... sur des brouettes !

CORDENBOIS, passant sa tête par l'ouverture.

Pst ! pst !

CHAMPBOURCY.

Hein ?... ah ! vous m'avez fait peur !

CORDENBOIS.

Il n'y a personne ?

CHAMPBOURCY.

Non !

CORDENBOIS, entrant en scène dans son costume du quatrième acte.

Ah ! quel voyage, mon Dieu !... quel voyage !

CHAMPBOURCY, à part.

Voilà !... c'est son refrain depuis hier soir !

COLLADAN, passant la tête au-dessus des planches et faisant un signal.

Prrrrrit ! prrrrrit !

CHAMPBOURCY.

A l'autre, maintenant...

COLLADAN.

Peut-on entrer ?

CHAMPBOURCY.

Oui.

COLLADAN, entrant en scène et éclatant tout à coup.
Ils sont tous les trois couverts de plâtre.

C'est une infamie ! c'est une horreur ! ça ne peut pas durer comme ça ! Je proteste !

CHAMPBOURCY.

Qu'avez-vous ?

COLLADAN.

Je suis las de dormir dans les démolitions, de dîner avec des brioches et de ne pas déjeuner du tout !

CORDENBOIS, plaintif.

Quel voyage, mon Dieu ! quel voyage !

CHAMPBOURCY.

Mais soyez donc tranquilles... dès que ma sœur sera réveillée, nous partirons pour La Ferté-sous-Jouarre...

COLLADAN.

Mais avec quoi ? puisqu'on ne nous a rien laissé... pas un rouge liard ! C'est une infamie ! c'est une horreur ! Je proteste !

CHAMPBOURCY.

Nous n'avons pas d'argent... c'est vrai ; mais Cordenbois en a, lui !

CORDENBOIS.

Moi ?

CHAMPBOURCY.

Dame ! vous n'étiez pas avec nous chez le commissaire ?

COLLADAN.

C'est vrai !

CORDENBOIS.

Permettez... je suis parti avec cent quatorze francs pour mes dépenses personnelles.

CHAMPBOURCY.

C'est plus qu'il n'en faut.

COLLADAN, tendant la main.

Donnez !

CORDENBOIS.

Mais je n'ai plus rien !

CHAMPBOURCY et COLLADAN.

Comment ?

CORDENBOIS.

Ce filou de Cocarel m'a fait déposer cinq louis pour me montrer votre sœur, que je vois pour rien depuis vingt ans.

COLLADAN.

Mais les quatorze francs ?

CORDENBOIS.

J'ai acheté une ceinture.

CHAMPBOURCY.

Mais vous avez votre montre...

CORDENBOIS.

Je l'ai mise en gage pour me procurer ce costume... Je redois même dix francs à M. Babin... J'avais compté sur la cagnotte pour aller reprendre mes habits...

CHAMPBOURCY.

Nous voilà bien !

COLLADAN, trépignant.

C'est une horreur ! c'est une infamie !

CORDENBOIS.

Quel voyage, mon Dieu ! quel voyage !

CHAMPBOURCY.

Voyons, quand vous passerez votre temps à geindre ou à rager ! nous en avons vu bien d'autres ! la Providence est là !

CORDENBOIS, poussant un cri, mouvement de frayeur des autres.

Ah !... dix sous !... dans la poche de mon gilet.

CHAMPBOURCY.

Qu'est-ce que je vous disais ? La Providence !

COLLADAN.

Mais, nom d'un nom ! qu'est-ce que vous voulez faire de dix sous... pour cinq ? (Tendant la main.) Donnez-les-moi toujours !

CHAMPBOURCY, les prenant.

Du tout !... ils sont à la communauté !... elle va décider ce qu'il faut en faire... Qui est-ce qui demande la parole ?

CORDENBOIS et COLLADAN, ensemble.

Moi.

CHAMPBOURCY.

Ah ! nous allons recommencer ! Cordenbois, parlez ! vous êtes le plus vieux.

CORDENBOIS.

Messieurs... quel voyage... mon Dieu ! quel voyage !

CHAMPBOURCY.

Après ?...

CORDENBOIS.

Je n'ai pas autre chose à dire.

CHAMPBOURCY, à Colladan.

A vous...

COLLADAN.

Avec les dix sous, je propose d'acheter du pain et des saucisses... voilà !

CHAMPBOURCY.

Eh bien, après ? quand vous les aurez mangés ?

COLLADAN.

Ah, dame !

CHAMPBOURCY.

Remarquez-vous comme vous avez l'intelligence ratatinée ?...

CORDENBOIS.

Que voulez-vous ! l'adversité me flanque par terre !

CHAMPBOURCY.

Moi, c'est le contraire... je grandis avec les difficultés !... le péril m'exalte !... j'étais né pour les grandes choses... Je vais d'abord acheter un timbre à vingt centimes.

COLLADAN.

Mais ça ne se mange pas !

CORDENBOIS.

Il ne nous restera plus que six sous... Quel voyage !

CHAMPBOURCY.

Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

COLLADAN.

Allez !

CHAMPBOURCY.

J'écris à Baucantin, notre ingénieux receveur

des contributions ; je le prie de nous envoyer cinq cents francs.

CORDENBOIS.

Cinq cents francs !

COLLADAN.

Nous sommes sauvés !

CORDENBOIS.

Mais si on ne lui affranchissait pas la lettre ?

CHAMPBOURCY.

Je le connais... il la refuserait.

CORDENBOIS.

C'est juste.

COLLADAN.

Je demande à placer une observation... Où nous ferons-nous adresser la réponse ?... nous n'avons pas de domicile, nous sommes traqués, poursuivis !...

CORDENBOIS.

Et comment vivrons-nous d'ici là ?

CHAMPBOURCY.

Enfants de La Ferté-sous-Jouarre ! croyez en moi !... Autrefois, quand je venais à Paris, je descendais rue de l'Echelle, hôtel du Gaillardbois... je payais grassement la bonne... elle doit se souvenir de moi...

CORDENBOIS.

Eh bien ?

COLLADAN.

Après ?

CHAMPBOURCY.

Je me fais adresser la réponse de Baucantin à l'hôtel du Gaillardbois ; nous nous y installons,

nous y vivons confortablement, mais sans luxe... et, quand les cinq cents francs arriveront...

CORDENBOIS.

J'irai reprendre mes habits chez M. Babin.

CHAMPBOURCY.

Qu'est-ce que vous dites de ça ?

CORDENBOIS.

C'est du génie !

COLLADAN.

Vous êtes un ange !...

CHAMPBOURCY, enthousiasmé.

Je ne suis pas un ange... Je suis doué... voilà tout. Je vais acheter un timbre... de là, j'entre dans un café, je demande une plume, de l'encre...

COLLADAN.

Allons à l'économie.

CHAMPBOURCY.

Ça ne se paye pas !... Vous, tâchez de réveiller Léonida.

Il sort par le fond, à gauche.

SCÈNE III

COLLADAN, CORDENBOIS, puis BLANCHE et LÉONIDA, puis TRICOCHE.

CORDENBOIS.

Comment la réveiller ?... Elle ronfle comme un canon.

COLLADAN.

J'ai envie de lui verser de l'eau froide dans le cou.

BLANCHE, sortant par la brèche et introduisant Léonida.

Prenez garde, ma tante..

CORDENBOIS et COLLADAN.

La voici !

LÉONIDA, dans son costume de bal du quatrième acte, descend en scène.

Où sommes-nous ?... D'où sors-je ?... (Regardant.) Pourquoi ces vêtements de fête... cette robe de gaze qui...?

Elle bâille.

COLLADAN, à part.

C'est un reste.. (Haut.) Secouez-vous un peu.

TRICOCHE, qui est entré et a placé plusieurs objets à sa devanture ; à part, regardant Léonida et Cordenbois.

Tiens ! des masques !

Il rentre en haussant les épaules.

BLANCHE.

Ah ! il pleut !

CORDENBOIS.

Et pas de parapluie ! Quel voyage !

COLLADAN.

Rentrez dans vos planches..., ça ne sera rien...

LÉONIDA.

Oh ! jamais ! les ouvriers peuvent venir... et, s'ils me trouvaient dans un pareil costume..., pour qui me prendraient-ils ?

CORDENBOIS, à part.

J'ai les mollets à la glace ! (Haut.) Mesdames, j'ai aperçu hier un magasin... Aux *Villes de France*... il y a écrit sur la porte : Entrée publique... et on est chauffé.

BLANCHE.

Oh ! allons-y !... nous regarderons les étoffes.

COLLADAN.

Surtout n'achetez rien !

CORDENBOIS.

Mesdames, je vous offre mon bras... c'est près d'ici.

ENSEMBLE.

AIR des *Mousquetaires de la Reine.*

Tous les trois, au plus vite,
Allons / Allez non loin d'ici,
Dans ces lieux qu'on visite,
Demander un abri.

Cordenbois, Blanche et Léocadie sortent par la droite, entre la boutique de fruiterie et les planches servant de clôture à la construction.

SCÈNE IV

COLLADAN, puis CHAMPBOURCY, UN GARÇON DE CAFÉ, puis TRICOCHE.

COLLADAN, seul.

Je ne l'ai pas dit aux autres... il me reste une brioche.

Il la tire de sa poche et la mange.

CHAMPBOURCY, entrant du fond gauche et se querellant avec un garçon de café qui le suit.

A La Ferté-sous-Jouarre, c'est cinq sous !

LE GARÇON.

A Paris, c'est huit sous !

COLLADAN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

CHAMPBOURCY.

Pour écrire, ils m'ont forcé à prendre quelque chose... j'ai demandé un verre d'eau sucrée... c'est cinq sous...

LE GARÇON.

Huit sous !

COLLADAN, bas, à Champbourcy.

Allons, payez-le...

CHAMPBOURCY, bas.

Impossible ! j'ai acheté un timbre !

COLLADAN.

Ah, bigre !

CHAMPBOURCY, au garçon.

Voulez-vous six sous ?

COLLADAN, à part.

Notre tout !

LE GARÇON.

Quand on n'a pas d'argent, on ne consomme pas !

CHAMPBOURCY.

Soyez poli !... je vous ferai voir qui je suis ! (Bas, à Colladan.) Appelez-moi « Commandant ! »

LE GARÇON.

Soyez le Grand Turc si vous voulez... mais payez-moi.

CHAMPBOURCY.

Soit... suivez-moi jusqu'à mon hôtel...

COLLADAN, à part.

Il est pétri d'idées...

LE GARÇON.

Est-ce loin ?...

CHAMPBOURCY.

Rue de l'Échelle... hôtel du Gaillardbois.

LE GARÇON.

Ah ! vous demeurez hôtel du Gaillardbois, vous ?

CHAMPBOURCY.

Inévitablement !

LE GARÇON.

Laissez-moi donc tranquille !... il est démoli depuis douze ans !

CHAMPBOURCY, à Colladan.

Sapristi ! j'ai mis ma lettre à la poste !

COLLADAN.

Cinq cents francs de perdus !...

LE GARÇON.

Tenez, vous n'êtes que des faiseurs de dupes !

CHAMPBOURCY, furieux.

Polisson !...

COLLADAN.

Attendez... je vais l'arranger...

(Champbourcy veut se jeter sur le garçon ; mais Colladan, son compère, le fait pirouetter et prend sa place ; le mouvement brusque qu'il imprime à Champbourcy le fait tomber sur la devanture de l'épicier, dont il casse un carreau.

TOUS.

Ah !

TRICOCHE, sortant vivement de sa boutique.

Un carreau cassé... c'est trois francs cinquante !

Le garçon rejoint Tricoche, ils restent un plan au-dessus.

CHAMPBOURCY, atterré.

Bien ! deux créanciers !

SCÈNE V

Les Mêmes, SYLVAIN, puis MADAME CHALAMEL.

SYLVAIN, entrant par le fond à gauche. Sa mise est débraillée. Il est très gris et chante à tue-tête.

Tiens, voilà mon cœur,
Ah !
Tiens, voilà mon cœur !

COLLADAN, le reconnaissant.

Mon fils !... nous sommes sauvés...

CHAMPBOURCY, au garçon et à Tricoche.

Vous allez être payés...

SYLVAIN.

Tiens ! papa !

Il veut l'embrasser.

COLLADAN.

Donne-moi ton porte-monnaie... (Fouillant dans une de ses poches d'habit.) Un faux nez !

CHAMPBOURCY, qui a fouillé dans une autre poche de gilet.

Voilà le porte-monnaie !... (L'ouvrant.) Deux sous !

COLLADAN.

Pas plus !

CHAMPBOURCY, payant le garçon.

Deux et six font huit... Tenez, maroufle ! (Le garçon sort.) Voilà toujours une dette éteinte !

TRICOCHE.

Eh bien, et moi ?

CHAMPBOURCY.

Attendez, que diable !... si vous croyez que c'est facile !

Il feint de chercher dans ses poches.

COLLADAN, à Sylvain.

Ah çà !... comment n'es-tu pas à Grignon ?...

SYLVAIN, très gris.

Grignon ? J'y ai dit bonsoir !... Je veux être garçon de café... j'ai une place au *Bœuf à la Mode*...

COLLADAN.

Il est gris !... Je vais lui flanquer une danse !

SYLVAIN.

J'ai encore soif... (Appelant.) Garçon ! une chope !...

Colladan le prend, le fait pirouetter et l'envoie tomber sur le panier d'œufs, qu'il casse.

TOUS.

Ah !

MADAME CHALAMEL, sortant vivement de sa boutique.

Mes œufs !... des œufs tout frais !

COLLADAN.

Je vous en enverrai d'autres...

MADAME CHALAMEL.

Du tout... c'est vingt-cinq francs !

CHAMPBOURCY.

Bien ! deux créanciers !

SYLVAIN, à la fruitière.

Ne pleurez pas, la vieille !... venez chez moi, je n'ai pas le sou, mais je vous donnerai un fauteuil...

La fruitière va rejoindre l'épicier.

COLLADAN.

Chez lui !

CHAMPBOURCY.

Il a un domicile !

COLLADAN.

Nous sommes sauvés... nous vendrons ses meubles... (A Sylvain.) Où demeures-tu ?

SYLVAIN, gris.

Dans une maison... (Cherchant à se rappeler.) Attendez... il faut passer un pont...

CHAMPBOURCY.

Le pont des Arts ?...

SYLVAIN.

Non.

COLLADAN.

Le pont Neuf ?...

SYLVAIN.

Non... c'est le n° 118... mais je ne me rappelle pas la rue...

COLLADAN, le bousculant et le faisant passer.

Butor !

CHAMPBOURCY.

Animal !

SYLVAIN.

Je ne suis pas à mon aise !

Il va s'asseoir sur le banc qui est devant la fruitière et s'y endort. — On entend des cris dans la rue.

SCÈNE VI

Les Mêmes, CORDENBOIS, LÉONIDA et BLANCHE.

Ils entrent en courant, du même plan que pour leur sortie.

CHAMPBOURCY et COLLADAN.

Qu'y a-t-il ?...

CORDENBOIS.

Ce sont des gamins... ils me poursuivent en criant : « Voilà le marquis ! à la chie-en-lit ! »

Il remonte.

LÉONIDA.

Et *Aux Villes de France*, le commis m'a dit : « Madame, le carnaval est passé, rentrez chez vous ! »

CORDENBOIS.

Quel voyage, mon Dieu ! quel voyage !

TRICOCHE, à Champbourcy.

Ah çà ! est-ce pour aujourd'hui, oui ou non ?...

PLANCHU.

Que demandent ces gens ?

TRICOCHE, à Champbourcy.

Mon carreau !

MADAME CHALAMEL, de même.

Mes œufs !

CHAMPBOURCY.

C'est vrai ! je les avais oubliés. (Il recommence à fouiller dans toutes ses poches. Colladan l'imite.) Comment sortir de là ? (Tout à coup, en regardant Léonida.) Ah ! nous sommes sauvés !

COLLADAN.

Encore !

CHAMPBOURCY, montrant Léonida.

Elle a ses boucles d'oreilles ! on lui a laissé ses boucles d'oreilles !

COLLADAN.

Faut les vendre !

CORDENBOIS.

Hein ?

Il remonte.

CHAMPBOURCY.

Je sais ce que tu vas me dire... C'est un souvenir de Cordenbois... ton compère...

LÉONIDA.

Ce n'est pas cela... mais...

CHAMPBOURCY, à Léonida.

Donne toujours... je cours chez le premier bijoutier.

CORDENBOIS.

Arrêtez ! c'est inutile !

TOUS.

Pourquoi ?

CORDENBOIS, très gêné.

Mon Dieu ! je ne sais pas comment vous dire ça... c'est du faux !

TOUS.

Du faux ! ! !

LÉONIDA.

Ah ! le pleutre !

COLLADAN.

Le rat !

CHAMPBOURCY.

Le cuistre !

CORDENBOIS.

Ce n'est pas ma faute... dans ce moment-là j'étais gêné... je venais de perdre une forte partie de sangsues...

CHAMPBOURCY.

Ah ! monsieur ! donner de faux diamants à une femme !... je crois que le duc de Buckingham n'eût pas fait cela...

CORDENBOIS.

Dame !... il n'avait pas perdu de sangsues... (A part.) Je m'en suis bien tiré !

TRICOCHE, s'approchant.

Ah çà ! nous ne pouvons pas perdre notre journée à vous attendre !

MADAME CHALAMEL.

Payez-nous !

CHAMPBOURCY et COLLADAN.

Attendez...

Ils recommencent à fouiller dans toutes leurs poches.

TRICOCHE.

Oh ! nous en avons assez... je vais chercher M. Béchut.

Il se dirige, avec madame Chalamel, vers le fond ; tous le suivent.

TOUS, effrayés.

Béchut !

COLLADAN.

Le président !

CHAMPBOURCY.

Mais non, ma brave femme !...

SCÈNE VII

Les Mêmes, FÉLIX.

FÉLIX, entrant par la droite et les apercevant.

Ah ! je vous trouve enfin !

TOUS.

M. Félix !

COLLADAN.

Nous sommes sauvés !

CHAMPBOURCY, vivement à Félix.

Mon ami, ma fille est à vous !... Avez-vous de l'argent ?

FÉLIX, remerciant.

Ah ! monsieur...

CHAMPBOURCY, énergiquement.

Avez-vous de l'argent ?

FÉLIX.

Oui !

TOUS.

Il en a !

CHAMPBOURCY.

Payez ces drôles... Vingt-cinq francs à cette femme... Trois francs cinquante à cet homme.

FÉLIX.

Je ne comprends pas... mais je paye...

Il paye Trichoche et madame Chalamel, qui rentrent dans leurs boutiques.

CORDENBOIS.

Quelle chance de vous avoir rencontré !

FÉLIX.

Je vous cherche depuis hier... dans tous les monuments... Cette nuit, je suis allé au bal de l'Opéra, espérant vous y trouver...

BLANCHE, à Félix.

Et vous en sortez à neuf heures ?

FÉLIX.

Oh non !... je sors de chez le commissaire.

TOUS.

Comment ?

CHAMPBOURCY.

Lui aussi !

FÉLIX.

Il faut vous dire que cette nuit, dans un couloir, je me suis trouvé face à face avec mon voleur...

TOUS.

Quel voleur ?

FÉLIX.

Celui qui m'avait pris ma montre... hier, sur le boulevard...

CHAMPBOURCY, étonné.

Tiens !

FÉLIX.

Je l'ai fait arrêter... mais il n'a pas pu me la rendre, vu qu'il l'avait jetée dans le parapluie d'un imbécile qui regardait les gravures.

CHAMPBOURCY.

Dans le mien ! c'était moi !...

TOUS.

C'était lui !...

COLLADAN.

Ah ! cette fois, nous sommes sauvés !

CHAMPBOURCY.

Notre innocence sera reconnue !

CORDENBOIS.

On nous rendra la cagnotte.

CHAMPBOURCY.

Mon ami, je vous donne ma fille...

FÉLIX, remerciant.

Ah ! monsieur !...

CHAMPBOURCY.

Avez-vous de l'argent ?

FÉLIX.

Toujours !

CHAMPBOURCY.

Très bien... nous allons commencer par déjeuner.

SYLVAIN, se réveillant.

Moi... je veux être garçon de café !

COLLADAN, allant à lui.

Puisque tu veux servir... tu serviras les vaches ! Je te remmène à La Ferté-sous-Jouarre.

CHAMPBOURCY.

Après déjeuner, nous nous présenterons le front calme devant M. le commissaire.

COLLADAN.

Je lui redemanderai ma pioche.

CHAMPBOURCY.

Il nous rendra la cagnotte, et, cette fois, nous la mangerons à La Ferté-sous-Jouarre...

CORDENBOIS.

Oui... une bonne dinde truffée !

FÉLIX et BLANCHE.

Non... un bal !

COLLADAN.

Non... la foire de Crépy !

LÉONIDA.

Une visite au camp de Châlons !

CHAMPBOURCY.

Voyons, du calme !... Nous irons aux voix... Qu'est-ce qui demande la parole ?...

TOUS.

Moi !... moi !...

CHAMPBOURCY.

Nous déciderons ça à La Ferté-sous-Jouarre. Allons toujours déjeuner, et la main aux dames.

TOUS.

Allons déjeuner !

CHŒUR.

Les tracas, les soucis,
Sont terminés, j'espère...
Sans regrets on peut faire
Ses adieux à Paris.

LA GRAMMAIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 28 juillet 1867.

Collaborateur : M. A. JOLLY

PERSONNAGES ET ACTEURS

FRANÇOIS CABOUSSAT, ancien négociant	MM.	GEOFFROY.
POITRINAS, président de l'Académie d'Étampes		LHÉRITIER.
MACHUT, vétérinaire		PELLERIN.
JEAN, domestique de Caboussat		FIZELIER.
BLANCHE, fille de Caboussat	Mlle	WORMS.

La scène se passe à Arpajon, chez Caboussat.

LA GRAMMAIRE

Un salon de campagne, avec trois baies ouvertes sur un jardin. Portes latérales au premier plan. A gauche, près de la porte, un buffet. A droite, sur le devant de la scène, une table. Au fond, une autre table, sur laquelle se trouvent des tasses.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, puis MACHUT, puis BLANCHE.

Au lever du rideau, Jean range de la vaisselle devant un buffet qui se trouve à gauche, au premier plan.

JEAN.

L'ennui de la vaisselle quand on l'a rangée, c'est qu'il faut la déranger.

Un saladier lui échappe des mains et se casse.

MACHUT, entrant.

Paf !

JEAN.

Sacrebleu ! le saladier doré !

MACHUT.

Tu travailles bien, toi !

JEAN.

Ah ! ce n'est que le vétérinaire !... Vous m'avez fait peur.

MACHUT.

Qu'est-ce que va dire M. Caboussat, ton maître, en voyant cette fabrique de castagnettes ?

JEAN, ramassant les morceaux.

Il ne la verra pas... j'enterre les morceaux au fond du jardin... j'ai là une petite fosse... près de l'abricotier... c'est propre et gazonné.

BLANCHE, entrant par la droite, premier plan.

Jean ! (Apercevant Machut.) Ah ! bonjour, monsieur Machut.

MACHUT, saluant.

Mademoiselle...

BLANCHE, à Jean.

Tu n'as pas vu le saladier doré ?

JEAN, cachant les morceaux dans son tablier.

Non, mademoiselle.

BLANCHE.

Je le cherche pour y mettre des fraises.

JEAN.

Il doit être resté dans le buffet de la salle à manger.

BLANCHE.

Je vais voir... C'est étonnant la quantité de vaisselle qui disparaît...

JEAN.

On ne casse pourtant rien...

Blanche sort par la gauche, premier plan.

SCÈNE II

JEAN, MACHUT, puis CABOUSSAT.

MACHUT.

Ah bien, tu as de l'aplomb, toi !

JEAN.

Dame, si elle savait que son saladier est cassé... ça lui ferait de la peine, à cette demoiselle.

MACHUT.

Ah çà ! je viens pour la vache...

JEAN.

Oh ! c'est inutile.

MACHUT.

Pourquoi ?

JEAN.

Elle est morte... Il paraît qu'elle avait avalé un petit morceau de carafe... mal enterré.

MACHUT.

Ah ! voilà ! tu ne creuses pas assez.

JEAN.

C'est vrai... mais il fait si chaud depuis un mois !

MACHUT.

Ah çà ! c'est aujourd'hui le grand jour ! ton maître doit être dans tous ses états.

JEAN.

Pourquoi ?

MACHUT.

C'est dans deux heures qu'on va élire le président du comice agricole d'Arpajon.

JEAN.

Croyez-vous que M. Caboussat soit renommé ?

MACHUT.

Je n'en doute pas. J'ai déjà bu treize verres de vin à son intention.

JEAN.

Vrai ? Eh bien, ça ne paraît pas.

MACHUT.

Je cabale pour ton maître. C'est juste, j'ai la pratique de la maison.

JEAN.

Il a un concurrent qui est un malin, M. Chatfinet, un ancien avoué... Depuis un mois il ne fait que causer avec les paysans...

MACHUT.

Il fait mieux que ça. Dimanche dernier, il a été à Paris, et il en est revenu avec une cinquantaine de petits ballons rouges qui s'enlèvent tout seuls... et il les a distribués gratis aux enfants de la classe agricole.

JEAN.

Ah ! c'est très fort !

MACHUT.

Oui, mais j'ai paré le coup... j'ai répandu le bruit que les ballons attiraient la grêle... et on les a tous crevés.

JEAN.

Quel diplomate que ce père Machut !

MACHUT.

Nous ne voulons pas de Chatfinet... A bas Chatfinet ! un intrigant... qui fait venir d'Étampes son vétérinaire !

JEAN.

Ah ! voilà !

MACHUT.

Ce qu'il nous faut, c'est M. Caboussat... un homme sobre... et instruit !... car on peut dire que c'est un savant, celui-là !

JEAN.

Quant à ça... Il reste des heures entières dans son cabinet avec un livre à la main... l'œil fixe... la tête immobile... comme s'il ne comprenait pas.

MACHUT.

Il réfléchit.

JEAN.

Il creuse... (Apercevant Caboussat.) Le voici... (Montrant les morceaux du saladier.) Je vais faire comme lui, je vais creuser.

Il sort par le pan coupé de gauche.

SCÈNE III

MACHUT, CABOUSSAT.

Caboussat entre par la droite, premier plan, un livre à la main et plongé dans sa lecture.

MACHUT, à part.

Il ne me voit pas... il creuse.

CABOUSSAT, lisant et à lui-même.

« *Nota*. — On reconnaît mécaniquement que le

participe suivi d'un infinitif est variable quand on peut tourner l'infinitif par le participe présent. » (Parlé.) Il faut tourner l'infinitif par le participe... Ah ! j'en ai mal à la tête !

MACHUT, à part.

Je parie que c'est du latin... ou du grec. (Il tousse.) Hum ! hum !

CABOUSSAT, cachant vivement son livre dans sa poche.

Ah ! c'est toi, Machut ?

MACHUT.

Je vous dérange, monsieur Caboussat ?

CABOUSSAT.

Non... je lisais... Tu viens pour la vache ?

MACHUT.

Oui... et j'ai appris l'événement.

CABOUSSAT.

Un morceau de verre... est-ce drôle ? Une vache de quatre ans.

MACHUT.

Ah ! monsieur, les vaches... ça avale du verre à tout âge... J'en ai connu une qui a mangé une éponge à laver les cabriolets... à sept ans ! Elle en est morte.

CABOUSSAT.

Ce que c'est que notre pauvre humanité !

MACHUT.

Ah çà ! j'ai à vous parler de votre élection... ça marche.

CABOUSSAT.

Ah ! vraiment ? Ma circulaire a été goûtée ?

MACHUT.

Je vous en réponds !... On peut dire qu'elle était joliment troussée, votre circulaire ! Je compte sur une forte majorité.

CABOUSSAT.

Tant mieux ! quand cela ne serait que pour faire enrager Chatfinet, mon concurrent.

MACHUT.

Et puis, savez-vous que nommé, pour la seconde fois, président du comice agricole d'Arpajon, vous pouvez aller loin... très loin.

CABOUSSAT.

Où ça ? .

MACHUT.

Qui sait ?... Vous êtes déjà du conseil municipal... Vous deviendrez peut-être notre maire un jour !

CABOUSSAT.

Moi ? Oh ! quelle idée !... D'abord, je ne suis pas ambitieux... et puis la place est occupée par M. Rognat, depuis trente-cinq ans.

MACHUT.

Raison de plus ! chacun son tour... il y a assez longtemps qu'il est là !... Entre nous, ce n'est pas un homme fort ni instruit...

CABOUSSAT.

Mais cependant...

MACHUT.

D'abord... il ne sait pas le grec...

CABOUSSAT.

Mais il n'est pas bien nécessaire de savoir le grec pour être maire d'Arpajon.

MACHUT.

Ça ne peut pas nuire... Voyez-vous, moi, je cause avec l'un et avec l'autre... j'entends bien des choses... et je vous prédis qu'avant peu vous ceindrez l'écharpe municipale.

CABOUSSAT.

Je ne le désire pas... je ne suis pas ambitieux... mais cependant je reconnais que, comme maire, je pourrais rendre quelques services à mon pays.

MACHUT.

Parbleu ! et vous ne vous arrêterez pas là.

CABOUSSAT.

Certainement, une fois maire...

MACHUT.

Vous deviendrez conseiller d'arrondissement.

CABOUSSAT.

Franchement, je ne m'en crois pas indigne... et après ?

MACHUT.

Conseiller général.

CABOUSSAT.

Oh ! non, c'est trop !... et après ?

MACHUT.

Qui sait ?... député, peut-être.

CABOUSSAT.

J'aborderais la tribune !... et après ?

MACHUT.

Ah ! dame !... après... je ne sais pas !

CABOUSSAT, à lui-même.

Conseiller général... député ! (Se ravisant, et avec tristesse.) Mais non, ça ne se peut pas ! j'oublie que ça ne se peut pas.

MACHUT.

Mais il faut commencer par le commencement... être d'abord président du comice... J'ai vu les principaux électeurs... ça bouillonne.

CABOUSSAT.

Ah !... ça bouillonne... pour moi ?

MACHUT.

Tout à fait... Par exemple, il y a le père Madou qui vous en veut...

CABOUSSAT.

A moi ?... Qu'est-ce que je lui ai fait ?

MACHUT.

Il vous trouve fier.

CABOUSSAT.

S'il est possible ! Je ne le rencontre pas sans lui demander des nouvelles de sa femme... à laquelle je ne m'intéresse pas du tout.

MACHUT.

Oui... vous êtes gentil pour sa femme... mais pas pour ses choux...

CABOUSSAT.

Comment ?

MACHUT.

Il en a fait un arpent pour ses vaches... Il prétend

que vous êtes passé devant dix fois, et que vous ne lui avez jamais dit : « Ah ! voilà de beaux choux ! » Comme président du comice, il soutient que c'était votre devoir.

CABOUSSAT.

Ma foi ! à te parler franchement, je ne les ai pas regardés, ses choux.

MACHUT.

Faute !... faute !... Chatfinet, votre concurrent, a été plus malin, il lui a dit ce matin : « Mon Dieu ! les beaux choux ! »

CABOUSSAT.

Il a dit cela, l'intrigant ?

MACHUT.

Vous feriez bien d'aller voir le père Madou, en voisin... et de lui toucher un mot de ses choux... sans bassesse ! Je ne vous conseillerai jamais une bassesse !

CABOUSSAT.

Tout de suite ! j'y vais tout de suite ! (Appelant.) Jean !

JEAN, entrant par le pan coupé de droite.

Monsieur !

CABOUSSAT va à Jean.

Mon chapeau neuf... dépêche-toi !...

Jean sort par la porte latérale, à droite.

MACHUT.

Je vais avec vous... je vous donnerai la réplique.

JEAN, apportant le chapeau.

Voilà, monsieur.

CABOUSSAT.

Une idée... Je vais lui en demander de la graine, de ses choux.

MACHUT.

Superbe !

CHŒUR.

CABOUSSAT, JEAN, MACHUT.

AIR *d'une Femme qui bat son gendre.*

L'électeur est fragile,
Et pour qu'il vote bien,
Il nous faut être habile
Et ne négliger rien.

Caboussat et Machut sortent par le fond.

SCÈNE IV

JEAN, puis POITRINAS, puis BLANCHE.

JEAN, seul.

Monsieur met son chapeau neuf pour aller chercher de la graine de choux... Quelle drôle d'idée !

POITRINAS paraît au fond, une valise à la main, par le pan coupé gauche.

M. Caboussat, s'il vous plaît ?

JEAN, à part.

Un étranger !

POITRINAS.

Annoncez-lui M. Poitrinas, premier président de l'Académie d'Étampes.

JEAN.

Il vient de sortir, mais il ne tardera pas à rentrer.

POITRINAS.

Alors, je vais l'attendre... (Lui donnant sa valise.) Débarrasse-moi de ma valise.

JEAN.

Ah ! comme ça, monsieur va rester ici ?

Il va mettre la valise sur une chaise au fond.

POITRINAS.

Probablement.

JEAN, à part.

Bien ! une chambre à faire !

POITRINAS.

J'apporte à mon ami Caboussat une nouvelle... considérable.

JEAN, curieux.

Ah ! laquelle ?

POITRINAS.

Ça ne te regarde pas... Comment se porte mademoiselle Blanche, sa fille ?

JEAN.

Très bien, je vous remercie...

POITRINAS.

Je ne l'ai pas beaucoup regardée quand elle est venue cet été à Étampes, cette chère enfant... Je venais de recevoir un envoi des plus précieux... une caisse de poteries, de vieux clous et autres antiquités gallo-romaines.

JEAN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POITRINAS.

Mais elle m'a paru jolie et bien élevée.

JEAN.

Oh ! je vous en réponds... Un peu regardante sur la vaisselle...

POITRINAS.

Je vois que je pourrai donner suite à mes projets...

JEAN.

Quels projets ?

POITRINAS.

Ça ne te regarde pas... Dis-moi, quand on laboure dans ce pays-ci, qu'est-ce qu'on trouve ?

JEAN.

Où ça ?

POITRINAS.

Derrière la charrue.

JEAN.

Dame, on trouve des vers blancs.

POITRINAS.

Je te parle d'antiquités... de fragments gallo-romains.

JEAN.

Ah ! monsieur, nous ne connaissons pas ça.

POITRINAS.

Je profiterai de mon séjour pour faire faire quelques fouilles. J'ai constaté, sur ma carte des Gaules, la présence d'une voie romaine à Arpajon.

JEAN, étonné.

Oui !...

POITRINAS.

Vois-tu, moi, je suis doué... j'ai du flair... je n'ai qu'à regarder un terrain, et je dis tout de suite : « Il y a du romain là-dessous ! »

JEAN, abruti.

Oui... (A part.) Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

BLANCHE, entrant par le premier plan à droite ; à part.

Impossible de retrouver ce saladier.

JEAN.

Ah ! voilà mademoiselle.

Il remonte au fond, près du buffet.

BLANCHE.

Monsieur Poitrinas !

POITRINAS, saluant.

Mademoiselle...

BLANCHE.

Quelle bonne surprise !... et que mon père sera heureux de vous voir !

POITRINAS.

Oui... je lui apporte une nouvelle... considérable !...

BLANCHE.

M. Edmond, votre fils, n'est pas venu avec vous ?

POITRINAS.

Non, dans ce moment-ci, il est affligé d'une entorse.

BLANCHE.

Ah ! quel dommage !

POITRINAS.

C'est un peu ma faute. J'avais pratiqué des fouilles au bout du parc, sans prévenir personne... et, le soir, il est tombé dedans. (Consolé.) Mais j'ai trouvé un manche de couteau du troisième siècle.

BLANCHE.

Et c'est pour cela que vous m'avez abîmé mon danseur ?

POITRINAS.

Votre danseur ?

BLANCHE.

Mais oui ; cet été, à Étampes, M. Edmond m'invitait tous les soirs... plusieurs fois... Croyez-vous qu'il guérisse ?

POITRINAS.

C'est l'affaire de quelques jours.

BLANCHE.

Il ne boitera pas ?

POITRINAS.

Nullement... Ce serait bien dommage, car le voilà bientôt d'âge à se marier.

BLANCHE.

Ah !

POITRINAS.

Mais vous aussi, je crois...

BLANCHE.

Moi ? je ne sais pas... Papa ne m'en a pas encore parlé. (A part.) Est-ce qu'il viendrait demander ma main pour M. Edmond ?

POITRINAS.

J'aurais une petite question à vous adresser.

BLANCHE, à part.

Ah ! mon Dieu, voilà que j'ai peur !

POITRINAS.

Quand on bêche dans le jardin, qu'est-ce qu'on trouve ?

JEAN, à part.

C'est un tic.

BLANCHE.

Dame !... on trouve de la terre... des pierres...

POITRINAS, vivement.

Avec des inscriptions ?

BLANCHE.

Ah ! je ne sais pas.

POITRINAS.

Nous vérifierons cela... plus tard.

BLANCHE.

Si vous voulez passer dans votre chambre... je vais vous installer.

POITRINAS, prenant sa valise.

Volontiers.

BLANCHE.

Vos fenêtres donnent sur le jardin.

POITRINAS.

Tant mieux, j'examinerai la configuration du terrain. (A part, reniflant.) Ça sent le romain, ici !

Il entre à gauche avec Blanche.

JEAN.

Et il va coucher ici, cet homme-là ?... Il me fait peur !

Ils sortent tous les trois par le premier plan à droite, Jean le dernier.

SCÈNE V

CABOUSSAT, puis JEAN.

CABOUSSAT paraît au fond avec un chou sous un bras et une betterave sous l'autre.

L'affaire du père Madou est arrangée. Je lui ai demandé un de ses choux... comme objet d'art... Je lui ai dit que je le mettrais dans mon salon. Il y avait là un voisin, dans son champ de betteraves, qui commençait à faire la grimace. Je ne pouvais faire moins pour lui que pour l'autre... C'est un électeur... Alors je lui ai demandé aussi une betterave... comme objet d'art... Il faut savoir prendre les masses. (Embarrassé de son chou et de sa betterave.) C'est très lourd, ces machines-là. (Appelant.) Jean !

JEAN, entrant par le premier plan à droite.

Monsieur...

CABOUSSAT.

Débarrasse-moi de ça... tu mettras le chou dans le pot... quant à la betterave, tu la feras cuire ; on en fait des ronds, c'est très bon dans la salade.

JEAN, à part, sortant par le fond.

Voilà monsieur qui fait son marché maintenant.

CABOUSSAT, seul.

Tout en promenant mon chou, j'ai réfléchi à ce que m'a dit Machut... Je serais maire, le premier magistrat d'Arpajon ! puis conseiller général ! puis député !... et après ? le portefeuille ! qui sait ?... (Tristement.) Mais non ! ça ne se peut pas !... Je suis riche, considéré, adoré... et une chose s'oppose à mes projets... la grammaire française !...

Je ne sais pas... (Regardant autour de lui avec inquiétude.) je ne sais pas l'orthographe ! Les participes surtout, on ne sait par quel bout les prendre... tantôt ils s'accordent, tantôt ils ne s'accordent pas... quels fichus caractères ! Quand je suis embarrassé, je fais un pâté... mais ce n'est pas de l'orthographe ! Lorsque je parle, ça va très bien, ça ne se voit pas... j'évite les liaisons... A la campagne, c'est prétentieux... et dangereux... je dis : « Je suis allé... » (Il prononce sans lier l's avec l'a.) Ah ! dame, de mon temps, on ne moisissait pas dans les écoles... j'ai appris à écrire en vingt-six leçons, et à lire... je ne sais pas comment... puis je me suis lancé dans le commerce des bois de charpente... je cube, mais je ne rédige pas... (Regardant autour de lui.) pas même les discours que je prononce... des discours étonnants !... Arpajon m'écoute la bouche ouverte... comme un imbécile !... On me croit savant... j'ai une réputation... mais grâce à qui ? grâce à un ange...

SCÈNE VI

CABOUSSAT, BLANCHE, revenant par le premier plan à droite.

BLANCHE, paraissant.

Papa...

CABOUSSAT, à part.

Le voici ! voici l'ange !

BLANCHE, tenant un papier.

Je te cherchais pour te remettre le discours que tu dois prononcer au comice agricole.

CABOUSSAT.

Si je suis réélu... Tu l'as revu?

BLANCHE.

Recopié seulement.

CABOUSSAT.

Oui... comme les autres... (L'embrassant.) Ah! chère petite... sans toi!... (Dépliant le papier.) Comment trouves-tu le commencement?

BLANCHE.

Très beau!

CABOUSSAT, lisant.

« Messieurs et chers collègues, l'agriculture est la plus noble des professions... » (S'arrêtant.) Tiens! tu as mis deux *s* à profession?

BLANCHE.

Sans doute...

CABOUSSAT, l'embrassant.

Ah! chère petite!... (A part.) Moi, j'avais mis un *t*... tout simplement. (Lisant.) « La plus noble des professions. » (Parlé.) Avec deux *s*. (Lisant.) « J'ose le dire, celui qui n'aime pas la terre, celui dont le cœur ne bondit pas à la vue d'une charrue, celui-là ne comprend pas la richesse des nations!... » (S'arrêtant.) Tiens, tu as mis un *t* à nations?

BLANCHE.

Toujours.

CABOUSSAT, l'embrassant.

Ah! chère petite!... (A part.) Moi, j'avais mis un *s* tout simplement!... les *t*, les *s*... jamais je ne pourrai retenir ça! (Lisant.) « La richesse des nations... » (Parlé.) Avec un *t*...

BLANCHE, tout à coup.

Ah ! papa, tu ne sais pas ? M. Poitrinas vient d'arriver.

CABOUSSAT.

Comment ! Poitrinas d'Étampes ? (A part.) Un vrai savant, lui ! (Haut.) Où est-il, ce cher ami ?

Poitrinas paraît.

SCÈNE VII

CABOUSSAT, BLANCHE, POITRINAS.

CABOUSSAT, allant vers Poitrinas.

Ah ! cher ami ! quelle heureuse visite !

Ils se serrent la main.

POITRINAS.

Il y a longtemps que je désirais explorer votre canton au point de vue archéologique.

Blanche remonte.

CABOUSSAT.

Ah ! oui, les petits pots cassés ! ça vous amuse toujours ?

POITRINAS.

Toujours ! Je voulais aussi vous parler d'une affaire... d'une grande affaire...

BLANCHE, à part.

La demande ! (Haut.) Je vous laisse... (A Poitrinas, très aimable.) J'espère, monsieur, que vous passerez quelques jours avec nous ?

POITRINAS.

Je n'ose vous le promettre... Cela dépendra de mes fouilles... Si je trouve... je reste.

BLANCHE.

Vous trouverez... espérons-le.

Elle sort par le premier plan à droite.

SCÈNE VIII

CABOUSSAT, POITRINAS.

CABOUSSAT.

N'est-ce pas qu'elle est gentille, ma petite Blanche?

POITRINAS.

Charmante ! et c'est avec bonheur que... mais plus tard... Mon ami, je vous apporte une nouvelle... considérable !...

CABOUSSAT.

A moi ?

POITRINAS.

Vous venez d'être nommé, sur ma recommandation, membre correspondant de l'Académie d'Étampes.

CABOUSSAT, à part.

Académicien !... Il me fourre dans l'Académie !

POITRINAS.

Eh bien, voilà une surprise !

CABOUSSAT.

Ah oui !... pour une surprise... Mais je ne sais vraiment si je dois accepter.. j'ai de bien faibles titres.

POITRINAS.

Et vos discours ?

CABOUSSAT.

Ah ! c'est pour mes discours... Chère petite !

POITRINAS.

Et puis j'avais mon idée en vous présentant... Vous pourrez nous être fort utile.

CABOUSSAT.

Comment ?

POITRINAS.

Vous surveillerez les fouilles que je vais entreprendre dans ce pays ; vous relèverez les inscriptions latines et vous nous enverrez des rapports.

CABOUSSAT, effrayé.

En latin ?

POITRINAS, mystérieusement.

Chut !... Je soupçonne aux environs d'Arpajon la présence d'un camp de César... N'en parlez pas !

CABOUSSAT.

Soyez tranquille !

POITRINAS.

Notre département n'en a pas... c'est peut-être le seul.

CABOUSSAT.

C'est une tache.

POITRINAS.

Alors, j'ai fait des recherches... que je vous communiquerai... Gabius Lentulus a dû passer par ici...

CABOUSSAT.

Vraiment ?... Gabius... Lin... turlus... Vous en êtes sûr ?

POITRINAS.

Certain !... N'en parlez à personne.

Il remonte.

CABOUSSAT.

Soyez donc tranquille.

POITRINAS.

Mais je suis venu encore pour un autre motif... Mon fils Edmond a vu cet été mademoiselle Blanche à Étampes... Il a conçu pour elle un sentiment ardent mais honorable... et je profite de l'occasion de mes fouilles pour vous faire une ouverture de mariage.

CABOUSSAT.

Mon Dieu !... je ne dis pas non... mais je ne dis pas oui... Il faut que je consulte ma fille...

POITRINAS.

C'est trop juste... Edmond est un bon jeune homme, affectueux, rangé, jamais de liqueurs... excepté dans son café...

CABOUSSAT.

Le gloria...

POITRINAS.

Cent trente mille francs de dot...

CABOUSSAT.

C'est à peu près ce que je donne à Blanche.

POITRINAS.

Mais avant tout, il faut être franc... Edmond a un défaut... un défaut qui est presque un vice...

CABOUSSAT.

Ah ! diable !... lequel ?

POITRINAS.

Eh bien ! sachez... Non !... je ne puis pas !...

moi, président de l'Académie d'Étampes. (Lui tendant une lettre.) Tenez, lisez...

CABOUSSAT.

Une piquante chanson contre l'Académie ?

POITRINAS.

Une lettre qu'il m'a adressée il y a huit jours... et que je vous soumets avec confusion.

CABOUSSAT.

Vous m'effrayez !... voyons. (Lisant.) « Mon cher papa, il faut que je te fasse un aveu dont dépend le bonheur de toute ma vie... »

POITRINAS, à part.

Dépend avec un *t*... le misérable !

CABOUSSAT, lisant.

« J'aime mademoiselle Blanche d'un amour insensé, depuis que je l'ai vue... »

POITRINAS, à part.

Vu... sans *e* !... Le régime est avant, animal !

CABOUSSAT, lisant.

« Je ne mange plus, je ne dors plus... »

POITRINAS, à part.

Dors... il écrit ça comme dorer !

CABOUSSAT, lisant.

« Son image emplit ma vie et trouble mes rêves... »

POITRINAS, à part.

Rêves... *r-a-i*... (Haut.) C'est atroce, n'est-ce pas?

CABOUSSAT.

Quoi ?

POITRINAS.

Enfin, je devais vous le dire ; maintenant, vous le savez.

CABOUSSAT.

Je sais qu'il adore ma fille.

POITRINAS.

Oui, mais contre toutes les règles... Voyez, décidez... Je vais faire une petite inspection dans votre jardin... il m'a semblé reconnaître un renflement de terrain... ça sent le romain... A bientôt.

Il sort par le fond.

SCÈNE IX

CABOUSSAT, puis BLANCHE.

CABOUSSAT, mettant la lettre dans sa poche.

De quel diable de défaut a-t-il voulu me parler ? (Blanche paraît habillée.) Tiens ! tu as fait toilette ?... tu vas sortir ?

BLANCHE, revenant par le premier plan à droite.

Oui, je dois, depuis longtemps, une visite à notre voisine, madame de Vercelles... C'est une famille très portée pour ton élection... je prendrai la voiture.

CABOUSSAT.

Un mot seulement... Blanche, as-tu quelquefois songé à te marier ?

BLANCHE, sournoisement.

Moi ?... jamais, papa !

CABOUSSAT.

Enfin, s'il se présentait un parti honorable... un bon jeune homme... affectueux, rangé... jamais de liqueurs... excepté dans son café...

BLANCHE, à part.

M. Edmond !

CABOUSSAT.

Éprouverais-tu quelque répugnance ?

BLANCHE, vivement.

Oh non !... c'est-à-dire... je ferai tout ce que tu voudras.

CABOUSSAT.

Moi, je désire que tu sois heureuse... c'est bien le moins... après ce que tu fais pour moi...

BLANCHE.

Quoi donc ?

CABOUSSAT.

Eh bien... (Regardant autour de lui.) mes discours, mes lettres...

BLANCHE, avec embarras.

Je les recopie.

CABOUSSAT.

Oui... c'est convenu... nous ne devons pas en parler... (Il l'embrasse au front.) Va... et reviens bien vite.

Blanche sort par le fond.

SCÈNE X

CABOUSSAT, puis JEAN, puis POITRINAS.

CABOUSSAT, seul.

Ah çà ! j'ai un invité, il faut que je songe au

dîner... Un académicien, ça doit aimer les petits plats... (Appelant.) Jean !

JEAN.

Monsieur ?

CABOUSSAT.

Qu'est-ce que nous avons pour dîner ?

JEAN.

Monsieur... il y a le chou... ensuite la betterave...

CABOUSSAT.

Je ne te parle pas de ça, imbécile !

JEAN.

Dame ! puisque monsieur fait son marché lui-même... monsieur se méfie...

POITRINAS, entrant triomphant par le fond ; il porte un fragment de cuisinière plein de terre et une vieille broche rouillée.

Je suis venu, j'ai fouillé, j'ai trouvé !

CABOUSSAT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POITRINAS.

Un bouclier romain... *scutum*... le bouclier long, vous savez...

CABOUSSAT.

Oui...

POITRINAS.

Clypeus... c'est le bouclier rond...

JEAN, bas, à Caboussat.

Monsieur, c'est notre vieille cuisinière qui était percée.

CABOUSSAT.

Parbleu ! je l'ai bien reconnue !

POITRINAS, brandissant la broche.

Maintenant voici le *gladium*... l'épée du centurion... pièce extrêmement rare...

JEAN, bas, à Caboussat.

C'est notre broche cassée...

CABOUSSAT, à part.

Cet homme-là trouverait du romain dans une allumette chimique !

Poitrinas est allé déposer les objets dont il a parlé sur la table au fond et revient au milieu.

POITRINAS, enthousiasmé.

Mon ami, j'ai découvert un tumulus au fond du jardin !

JEAN, à part, inquiet.

Comment ! au fond du jardin ?

POITRINAS.

Je suis en nage.. c'est la joie... et la pioche... (A Jean.) Tu vas aller me chercher tout de suite deux sous de blanc d'Espagne... tu le passeras dans un tamis et tu me l'apporteras dans une terrine.

CABOUSSAT.

Qu'est-ce que vous voulez faire de ça ?

POITRINAS.

Je veux nettoyer ces fragments... j'espère y découvrir quelques inscriptions... (A Jean.) Va !

JEAN.

Tout de suite. (A part.) Ça, c'est un marchand de vieilles ferrailles !

Il sort.

POITRINAS, à Caboussat.

Ah ! j'oubliais... il y a un abricotier qui me gêne.

CABOUSSAT.

Où ça ?

POITRINAS.

Au fond... à gauche... Je vous demanderai la permission de l'abattre.

CABOUSSAT.

Ah non ! permettez... Il n'y a que lui qui me donne... Les abricots sont petits, mais d'un juteux...

POITRINAS.

Mon cher collègue, je vous le demande au nom de la science.

CABOUSSAT.

Ah ! du moment que c'est pour la science... je n'ai rien à lui refuser. (A part.) A elle qui me refuse tout !

POITRINAS.

Merci, merci... pour l'archéologie !... Je retourne continuer mes recherches. (Fausse sortie.) A propos, avez-vous parlé à votre fille du mariage ?

CABOUSSAT.

Je lui en ai touché un mot... la proposition n'a pas déplu.

POITRINAS.

Et le défaut, le lui avez-vous confié ?

CABOUSSAT.

Pas encore... je cherche un biais.

POITRINAS.

C'est horrible, n'est-ce pas ?... Je retourne là-bas... ça embaume le romain !

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

CABOUSSAT, puis MACHUT.

CABOUSSAT, seul.

Il commence à m'inquiéter avec ce défaut... qui est presque un vice !... je ne serais pourtant pas fâché de le connaître.

MACHUT, paraissant au fond, très animé et parlant à la cantonade.

C'est une calomnie... et je le prouverai !

CABOUSSAT.

Machut !... à qui en as-tu donc ?

MACHUT.

C'est M. Chatfinet, votre concurrent... qui fait courir sur mon compte un bruit infâme !

CABOUSSAT.

Un bruit... infâme ?

Il ne fait pas sentir la liaison.

MACHUT.

Il prétend que j'ai tué votre vache.

CABOUSSAT.

Mais c'est faux... puisqu'elle était morte avant ton arrivée.

MACHUT.

Eh bien, écrivez-moi ça sur un bout de papier, pour que je le confonde, cet animal-là !

CABOUSSAT.

Écrire, moi ?... (A part.) Et ma fille qui n'est pas là ! (Haut.) Mon ami, il est des injures auxquelles un homme qui se respecte ne doit répondre que par le silence et le mépris.

MACHUT.

Oui, mais, moi, je préfère l'aplatir... Vite ! écrivez-moi un mot...

CABOUSSAT.

Tu n'y penses pas... j'aurais l'air de te donner un certificat.

MACHUT.

Précisément, voilà ce que je veux...

CABOUSSAT.

Non... je ne peux pas... c'est impossible...

MACHUT.

Comment ! vous me refusez ?... vous refusez de dire la vérité ?... moi qui, depuis huit jours, piétine dans les campagnes pour vous ramasser des voix...

CABOUSSAT.

Tu as raison... ce certificat, je te le donnerai.

MACHUT.

Ah !

CABOUSSAT.

Plus tard... demain...

MACHUT.

Tout de suite... Les électeurs sont assemblés, et je veux le faire lire à tout le monde.

CABOUSSAT, à part.

A tout le monde !... Et ma fille qui n'est pas là

MACHUT.

Il s'agit de ma réputation, de mon honneur de vétérinaire... Si je ne démens pas sur-le-champ un pareil bruit, mon état est perdu ; je suis ruiné, obligé de quitter le pays... (Avec attendrissement.) Songez que j'ai une femme et cinq enfants.

CABOUSSAT, faiblissant, à part.

Le fait est qu'il a cinq enfants...

MACHUT, confidentiellement.

Et un autre en route...

CABOUSSAT, à part.

Et un autre... en route...

MACHUT, préparant le papier sur la table.

Voyons... mettez-vous là... Il vous est si facile de griffonner deux lignes, à vous, un savant.

Il le fait passer à la table.

CABOUSSAT, s'asseyant.

Deux lignes... seulement ?

MACHUT.

« Je certifie que ma vache était déjà morte quand le sieur Machut s'est présenté chez moi... » Ce n'est pas long.

CABOUSSAT.

C'est vrai. (A part.) Après ça, en m'appliquant et en faisant des pâtés... (Il se met à la table et écrit.) « Je certifie... » (A part.) f... i... fi... non ! je crois qu'il faut un *t* à la fin... Ces diables de *t*... Bah ! je vais faire un pâté !

Il continue à écrire.

MACHUT.

Ah ! nous allons voir un peu le nez que fera M. Chatfinet !

CABOUSSAT, se levant et lui remettant le papier.

Voilà, mon ami... Il y a quelques pâtés par-ci, par-là... mais j'ai une mauvaise plume.

MACHUT.

Ça n'y fait rien ; avec un pareil papier, je suis tranquille...

CABOUSSAT, à part.

Oui... mais, moi, je ne le suis pas.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, paraissant au fond.

Me voici de retour.

CABOUSSAT.

Ah ! tu arrives bien tard... je viens d'écrire un certificat... moi-même.

BLANCHE, effrayée.

Comment ?

MACHUT, montrant le papier.

Le voici ; je vais le montrer à tout le monde...

Il met la lettre dans sa poche de redingote et cherche son chapeau.

CABOUSSAT, bas, à sa fille.

Tu n'étais pas là !...

BLANCHE, bas, à son père.

A tout prix, il faut ravoir cette lettre !

CABOUSSAT.

Oui, mais comment ?

BLANCHE, à part.

Elle est dans la poche de sa redingote... Oh ! quelle idée ! (Haut, à Machut.) Monsieur Machut, avez-vous votre trousse, votre lancette ?

MACHUT.

Oui, pourquoi ?

BLANCHE.

Courez vite ! la jument baie vient de tomber d'un coup de sang en rentrant.

CABOUSSAT.

Ah ! mon Dieu ! la jument !... et ce matin, la vache !

MACHUT.

J'y cours... pourvu qu'on ne m'accuse pas encore !

Il remonte.

BLANCHE.

Laissez votre redingote... elle vous gênera !

MACHUT, sortant vivement.

Non, ça me retarderait.

Il sort par le pan coupé gauche.

BLANCHE.

Manqué !

CABOUSSAT.

Quoi ?... Et tu penses que ce pauvre animal...

BLANCHE.

Il se porte très bien.

CABOUSSAT.

Comment ?

BLANCHE.

Une ruse pour obliger Machut à ôter sa redingote, et pour reprendre la lettre...

CABOUSSAT.

Ah ! je comprends ! Il opère toujours en bras de chemise.

BLANCHE.

Pourvu maintenant qu'il n'aille pas trouver que la jument est malade !

CABOUSSAT.

Oh ! je suis tranquille... Machut connaît son affaire... il a une manière de regarder les bêtes dans l'œil... il leur ouvre la paupière... et il vous dit : « Ça, c'est une entorse !... »

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MACHUT, puis JEAN.

MACHUT, paraissant au fond.

Voilà !... c'est fait.

CABOUSSAT.

Quoi ?

MACHUT.

Je l'ai saignée !

CABOUSSAT.

Allons, bon !

MACHUT.

Abondamment... Deux minutes de plus, l'animal était perdu.

CABOUSSAT, à part.

Et dire que, si je savais l'orthographe, on n'aurait pas saigné Cocotte !

JEAN, entrant avec une terrine pleine de blanc d'Espagne.

Voilà le blanc d'Espagne.

BLANCHE, à part.

Oh ! (Bas, à Jean.) Jette tout cela sur Machut.

JEAN, étonné.

Hein ! plaît-il ?

BLANCHE, bas.

Va donc !

JEAN, à part.

Je veux bien, moi !

Il passe entre Machut et Caboussat, et renverse la terrine sur la redingote de Machut.

MACHUT.

Ah ! sapristi !

BLANCHE, marchant sur Jean.

Maladroit !

CABOUSSAT.

Imbécile !

JEAN.

Mais c'est mamzelle qui m'a dit...

BLANCHE.

Moi ?

CABOUSSAT.

Tais-toi, animal ! butor !

JEAN, se sauvant par la porte de droite.

Je vais chercher une brosse !

CABOUSSAT, à Machut.

Vite ! ôtez votre redingote !

MACHUT.

Merci ! ce n'est pas la peine...

BLANCHE.

Si !

CABOUSSAT, exaspéré.

Mais ôtez donc votre redingote !

Il le dépouille, aidé de sa fille.

BLANCHE, se sauvant avec la redingote.

Un coup de brosse... je reviens.

Elle sort vivement par le premier plan gauche.

SCÈNE XIV

CABOUSSAT, MACHUT, puis JEAN, puis POITRINAS.

MACHUT.

Vraiment, c'est trop d'obligeance !... quand je pense que mademoiselle Blanche va brosser elle-même...

CABOUSSAT.

Oui, nous sommes comme ça...

MACHUT, à part.

On voit bien que c'est le jour des élections...

JEAN, entrant vivement par la porte de droite.

Voilà la brosse !

Il brosse la chemise de Machut, par inadvertance.

MACHUT, le repoussant.

Aïe ! tu me piques avec ta brosse !

POITRINAS, entrant par le fond, avec des fragments de vaisselle cachés dans un mouchoir.

Ah ! mes enfants !... quelle chance !... quelle émotion !... J'ai mis à jour un tumulus... sous l'abricotier.

JEAN, à part.

Ma cachette !

POITRINAS, tirant du mouchoir un morceau de porcelaine dorée.

Examinez d'abord ceci !

JEAN, à part.

Ah ! saperlotte ! le saladier doré !

CABOUSSAT.

Hein ! (Regardant Jean.) Mais je reconnais ça !

POITRINAS.

Le chiffre est dessus... un F et un C.

CABOUSSAT, à part.

François Caboussat.

POITRINAS.

Fabius Cunctator ! c'est signé !

CABOUSSAT, faisant de gros yeux à Jean.

Qui est-ce qui a cassé ça ?

POITRINAS.

Les Romains, parbleu !

JEAN.

C'est les Romains !... Ah ! il est embêtant, il déterre tout ce que je casse !

Il sort par le pan coupé gauche.

POITRINAS, tirant un fragment de vase nocturne.

Voici un autre fragment... Savez-vous ce que c'est que ça ?...

MACHUT, s'approchant.

Voyons... (Se reculant tout à coup.) Je connais ça.

CABOUSSAT, même jeu.

Moi aussi !... (A part.) Pourquoi nous apporte-t-il cela ici ?

POITRINAS.

Très rare ! C'est un lacrymatoire... de la décadence.

CABOUSSAT.

Ça ?... (A part.) Au fait, à quoi bon le détromper... ça lui fait plaisir...

POITRINAS.

Quand les Romains perdaient un membre de leur famille, c'est là dedans qu'ils épanchaient leur douleur...

MACHUT.

Vraiment ? Singulier peuple !

Poitrinas remonte au fond et range tous ses fragments sur le buffet.

JEAN, revenant par le pan coupé gauche, à Machut.

Voici votre redingote.

MACHUT, l'endossant.

Merci... (Se fouillant.) Ai-je bien ma lettre ? (Il la tire.) Oui, la voilà !...

CABOUSSAT, à part.

L'écriture de Blanche... Je suis sauvé !

MACHUT.

Je vous quitte... je vais aux élections... je reviendrai vous en donner des nouvelles.

Il sort par le fond.

CABOUSSAT, bas, à Jean.

A nous deux maintenant !

JEAN, craintif.

Monsieur ?

CABOUSSAT.

Ici ! ici !

JEAN, s'approchant.

Voilà !

CABOUSSAT.

M'expliqueras-tu maintenant comment le saladier doré... ?

JEAN.

Pardon... on m'attend pour fendre du bois.

Il sort vivement par le pan coupé gauche.

SCÈNE XV

CABOUSSAT, POITRINAS, puis BLANCHE.

POITRINAS, au fond, rangeant sur le buffet.

Un morceau de verre !... du verre !

CABOUSSAT, à part.

Bien ! ma carafe !

POITRINAS, descendant.

Et il y a des ânes qui prétendent que les Romains ne connaissaient pas le verre !... et taillé ! Je vais leur décocher un mémoire.

CABOUSSAT.

Et vous ferez bien !

POITRINAS.

Mon ami, je vous dois un des plus beaux jours de ma vie... et je veux, sans tarder, faire connaître à mes collègues... (Se reprenant.) à nos collègues de l'Académie d'Étampes ce grand fait archéologique.

CABOUSSAT.

C'est une bonne idée.

POITRINAS.

Je vais les prier de nommer une sous-commission pour continuer les fouilles dans votre jardin.

CABOUSSAT.

Ah ! mais non !

POITRINAS.

Au nom de la science ! vite ! une plume... de l'encre !

Il passe à la table.

CABOUSSAT.

Tenez... là !... sur mon bureau.

Il l'installe à son bureau.

POITRINAS.

Ah ! vous vous servez de plumes d'oie ?...

CABOUSSAT.

Toujours ! (Avec importance.) Une habitude de quarante années !

POITRINAS.

Elle est trop fendue... Vous n'auriez pas un canif ?

CABOUSSAT, lui donnant un canif.

Si... voilà !

POITRINAS, tout en taillant sa plume.

Ah ! les Romains ne connaissaient pas le verre ! (Poussant un cri.) Aïe !

CABOUSSAT.

Quoi ?

POITRINAS.

Je me suis coupé !

CABOUSSAT.

Attendez... dans le tiroir... un chiffon... (Lui emmaillottant le doigt.) Je vais vous arranger une petite poupée... Ne bougez pas... Là... voilà ce que c'est...

POITRINAS.

Merci... Maintenant je vais vous demander un service.

CABOUSSAT.

Lequel ?

POITRINAS.

C'est de tenir la plume à ma place ; je vais dicter.

CABOUSSAT, à part.

Diable ! (Haut.) Mais... c'est que...

POITRINAS.

Quoi ?

CABOUSSAT.

Écrire à une académie...

POITRINAS.

Puisque vous êtes membre correspondant... c'est pour correspondre...

CABOUSSAT va s'asseoir à la table.

C'est juste ! (A part, s'asseyant au bureau.) Ils ont tous la rage de me faire écrire aujourd'hui... et ma fille qui n'est pas là !

POITRINAS.

Y êtes-vous ?

CABOUSSAT.

Un moment ! (A part.) Peut-être qu'avec beaucoup de pâtés...

POITRINAS, dictant.

« Messieurs et chers collègues... l'archéologie vient de s'enrichir... »

CABOUSSAT, à part.

Allons, bon ! voilà qu'il me flanque des mots difficiles... Archéologie !

POITRINAS.

Vous y êtes ?

CABOUSSAT.

Attendez... (A part.) Archéologie... est-ce q-u-é qué ? ou k-é ? Oh ! une idée !

Il prend le canif et taille sa plume.

POITRINAS, dictant.

« Vient de s'enrichir, grâce à mes infatigables travaux... »

CABOUSSAT, poussant un cri.

Aïe !

POITRINAS.

Quoi ?

CABOUSSAT.

Je me suis coupé... Donnez-moi du chiffon dans le tiroir.

Poitrinas ouvre le tiroir et y prend un chiffon.

POITRINAS.

En voilà... Attendez... je vais à mon tour...

Il lui emmaillotte le doigt.

CABOUSSAT, à part, agitant son doigt emmailloté.

Ça y est !... je suis sauvé !

POITRINAS, agitant aussi son doigt.

C'est désolant... Enfin, j'écrirai demain.

CABOUSSAT.

Voulez-vous que j'appelle ma fille ? Elle rédige comme Noël et Chapsal.

POITRINAS, soupirant.

Ah ! vous êtes un heureux père, vous ! Croyez-vous qu'elle consente à accepter mon fils ?

CABOUSSAT.

Pourquoi pas ?

POITRINAS.

Excusez-moi... c'est un petit détail de ménage... mais je désirerais avoir une prompte réponse... parce qu'il y a, sur le cours, à Étampes, une maison charmante qui sera libre à la Toussaint...

CABOUSSAT.

Eh bien ?

POITRINAS.

Je la louerais pour le jeune ménage.

CABOUSSAT.

Comment ! ma fille habiterait Étampes ?

POITRINAS.

Sans doute : la femme suit son mari.

CABOUSSAT, à part.

Ah ! mais non ! ça ne me va pas ! mon orthographe serait à Étampes et moi à Arpajon ! Ça ne se peut pas !

BLANCHE, paraissant par la porte du premier plan à gauche.

Je vous dérange ?

POITRINAS.

Je vous laisse, mademoiselle ; je viens de prier monsieur votre père de vous faire une communication... considérable...

BLANCHE.

Ah !

POITRINAS.

Et je serais bien heureux de vous la voir agréer.

UNE VOIX, en dehors.

Monsieur Poitrinas ! monsieur Poitrinas !

POITRINAS.

C'est votre jardinier que j'ai chargé d'un nouveau sondage sous le prunier. (Saluant Blanche.) Mademoiselle...

Il sort par le fond.

SCÈNE XVI

CABOUSSAT, BLANCHE.

CABOUSSAT, à part.

Décidément ce jeune homme-là ne nous convient pas du tout... D'abord, il a un défaut... Je ne sais pas lequel... mais c'est presque un vice.

BLANCHE.

Eh bien, papa... et cette communication ?

CABOUSSAT.

Voilà ce que c'est... une bêtise... un enfantillage... Poitrinas ne s'est-il pas mis dans la tête de te marier à son fils Edmond...

BLANCHE.

Ah ! vraiment ?

CABOUSSAT.

Tu ne le connais pas... je vais te le dépeindre... Ce n'est pas un mauvais sujet... mais il est chauve, myope, petit, commun... avec un gros ventre...

BLANCHE.

Mais, papa...

CABOUSSAT.

Ce n'est pas pour t'influencer... car tu es parfaitement libre... De plus, il lui manque trois dents... par devant.

BLANCHE.

Oh ! par exemple !

CABOUSSAT.

De plus... il a un défaut... un défaut énorme... qui est presque un vice...

BLANCHE, effrayée.

Un vice, M. Edmond !

CABOUSSAT, tirant la lettre remise par Pestrinas.

Attends ! je l'ai là, dans ma poche... Écoute et frémis ! (A part.) Elle trouvera peut-être le défaut, elle ! (Lisant.) « Mon cher papa, il faut que je te fasse un aveu.. dont dépend le bonheur de toute ma vie... j'aime mademoiselle Blanche d'un amour insensé... »

BLANCHE, à part, touchée.

Ah ! qu'il est bon !

CABOUSSAT, lisant.

« Depuis que je l'ai vue, je ne mange plus, je ne dors plus... »

BLANCHE, à part.

Pauvre garçon !

CABOUSSAT.

Le trouves-tu ?

BLANCHE.

Non !

CABOUSSAT, à part.

Alors, c'est plus loin. (Lisant.) « Son image emplit ma vie... » (Parlé.) C'est atroce, n'est-ce pas ?

BLANCHE.

Oh ! c'est bien doux, au contraire !

CABOUSSAT.

Comment, doux ?... (Mettant vivement la lettre dans sa poche.) J'étais sûr que ce mariage ne te conviendrait pas !

BLANCHE.

Mais, papa...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, POITRINAS, revenant par le fond.

POITRINAS, paraissant.

On a abattu un prunier... mais il n'y avait rien dessous !

CABOUSSAT.

Mon prunier ? que diable !...

POITRINAS, à Blanche.

Eh bien, mademoiselle, quelle réponse dois-je porter à mon fils ?...

BLANCHE.

Mon Dieu, monsieur...

CABOUSSAT, bas, à Blanche.

Laisse-moi répondre... (A Poitrinas.) J'ai le regret, mon cher ami, de vous annoncer qu'il nous est impossible de passer par-dessus le défaut...

POITRINAS.

Je vous comprends... Je m'y attendais...

CABOUSSAT, à sa fille.

Tu vois... monsieur s'y attendait...

POITRINAS.

Mais ne m'ôtez pas tout espoir... et promettez-moi... qu'un jour... si, par impossible, Edmond parvenait à se faire recevoir bachelier...

CABOUSSAT.

Oh ! alors !...

BLANCHE.

Bachelier ?

POITRINAS.

Nous nous comprenons... Je vais refermer ma valise et repartir immédiatement.

Il remonte.

BLANCHE, à Caboussat.

Comment !

POITRINAS, redescendant.

J'ai hâte de reporter cette mauvaise nouvelle à mon fils. (Blanche remonte à la table au premier plan et s'assoit.) Mais j'ai encore une prière à vous adresser... Voulez-vous me permettre d'emporter ces fragments d'un autre âge ?

CABOUSSAT.

Faites donc !... puisque c'est cassé...

POITRINAS.

Je m'engage à les déposer au musée d'Étampes, avec cette inscription : CABOUSSATUS DONAVIT.

Il a été prendre les objets sur la table du fond.

CABOUSSAT.

Vous êtes bien bon !

POITRINAS, entrant dans sa chambre.

Je vais boucler ma valise.

Il sort par la porte latérale à droite.

SCÈNE XVIII

CABOUSSAT, BLANCHE, puis MACHUT, puis JEAN.

Blanche s'est assise devant le bureau et met ses mains devant ses yeux.

CABOUSSAT.

Allons, voilà une affaire terminée !... Es-tu contente ?... Comment ! tu pleures ?... Qu'as-tu donc ?

BLANCHE se lève et traverse devant son père.

Je crois bien ! vous calomniez M. Edmond ! Il n'est pas myope ; il est grand, distingué, spirituel...

CABOUSSAT.

Tu le connais donc ?

BLANCHE.

Nous avons dansé ensemble cet été.

CABOUSSAT.

Ah ! diable !... et... et il ne te déplaît pas, ce jeune homme ?

BLANCHE, baissant la tête.

Pas beaucoup.

CABOUSSAT, à part.

Elle l'aime ! pauvre petite !... que j'ai fait pleurer !...

MACHUT, entrant, un bouquet à la main, par le fond.

Vous êtes nommé... Chatfinet n'a eu qu'une voix... la sienne... (Caboussat ne répond pas.) Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir...

CABOUSSAT, préoccupé.

Si... si... beaucoup...

MACHUT.

A la bonne heure !... (Appelant.) Jean !... Je lui ai dit de préparer deux paniers de vin.

CABOUSSAT.

Pour quoi faire ?

MACHUT.

Pour arroser la classe agricole... c'est l'usage !... (Appelant.) Jean ! Jean ! du liquide !

JEAN, entrant avec deux paniers de vin par le pan coupé à droite.

Voilà ! voilà ! (Bas, à Machut.) J'ai fourré une bouteille de bordeaux pour les gens de la maison.

MACHUT, lui prenant un panier.

Allons ! en route !

Il sort avec Jean par le fond.

CABOUSSAT, à part.

Ma pauvre petite Blanche... il n'y a pas à hésiter.

Il s'assoit devant le bureau et prend la plume.

BLANCHE, à part, étonnée.

Comment ! il écrit... tout seul ?

Elle s'approche doucement de son père, de façon à lire ce qu'il écrit par-dessus son épaule.

CABOUSSAT, écrivant.

« Arpajonais... je donne ma démission... »

BLANCHE.

Par exemple !

Elle prend le papier et le déchire.

CABOUSSAT.

Que fais-tu ?

BLANCHE, bas.

Démission prend deux *s* !

CABOUSSAT, se levant.

J'ai encore mis un *t*... (A part.) Je ne peux pas même donner ma démission sans ma fille. (On entend la voix de Poitrinas dans la coulisse.) Lui !

BLANCHE.

Je me retire.

CABOUSSAT.

Non... reste !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, POITRINAS.

POITRINAS, avec sa valise et ses objets.

Mon cher collègue, avant de prendre congé de vous...

CABOUSSAT, lui prenant sa valise.

Mon ami, souvent femme varie... Je viens de causer longuement avec ma fille... nous avons pesé le pour et le contre... et j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'elle consent à épouser votre fils Edmond.

Poitrinas laisse tomber ce qu'il porte sur les pieds de Caboussat.

POITRINAS, à Blanche.

Ah ! mademoiselle ! que je suis heureux ! Je vais tout de suite louer la petite maison d'Étampes.

BLANCHE.

Quelle maison ?

CABOUSSAT, tristement.

Celle que tu vas habiter avec ton mari.

BLANCHE, à part.

Ah ! pauvre père ! et ses discours ! (Haut, à Poitrinas.) Monsieur Poitrinas, il y a une condition dont mon père a oublié de vous parler.

POITRINAS.

Laquelle, mademoiselle ?

BLANCHE.

A aucun prix et sous aucun prétexte, je ne consentirai à quitter Arpajon.

CABOUSSAT, bas, serrant la main de sa fille.

Ah ! chère petite !

POITRINAS.

Je le comprends... c'est une ville si riche au point de vue archéologique... Ce ne sera pas un obstacle... nous vous demandons seulement de venir passer deux mois par an à Étampes.

BLANCHE, regardant son père.

C'est que... deux mois...

CABOUSSAT, bas, à sa fille.

Accepte, je m'arrangerai. (A part.) J'ai un moyen, je me couperai... (Haut.) C'est convenu.

POITRINAS, à Blanche.

Que vous êtes bonne d'avoir bien voulu passer par-dessus le défaut d'Edmond !

BLANCHE.

Mais quel défaut ?

POITRINAS, à Caboussat.

Comment ! vous n'avez donc pas dit ?

CABOUSSAT.

Non !... le courage m'a manqué.. dites-le, vous ! (A part.) Comme ça nous allons le connaître.

POITRINAS, à Blanche.

Mon fils est un bon jeune homme, affectueux, rangé, jamais de liqueurs, excepté dans son café...

CABOUSSAT.

Le gloria !

POITRINAS.

Mais il n'a jamais pu faire accorder les participes.

CABOUSSAT.

Ce n'est que cela ! mais nous ne sommes pas des participes... pourvu que nous nous accordions.

BLANCHE.

D'ailleurs il suffira de quelques leçons... mon père connaît quelqu'un qui s'en chargera.

CABOUSSAT, à part.

Un élève de plus !... Elle sera la grammaire de la famille.

CHŒUR.

AIR de M. Robillard.

La science qui doit nous plaire
Est bien la science du cœur ;
Dans un ménage, la grammaire
N'enseigne jamais le bonheur.

LES PETITS OISEAUX

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 1er avril 1862

COLLABORATEUR : M. DELACOUR

PERSONNAGES ET ACTEURS

BLANDINET	MM.	NUMA.
FRANÇOIS, son frère........		PARADE.
TIBURCE, son fils		SAINT-GERMAIN.
LÉONCE, fils de Blandinet ..		JULIEN DESCHAMPS, fils.
AUBERTIN, ami de Blandinet, négociant		CHAUMONT.
MIZABRAN, bottier		BOISSELET.
JOSEPH, domestique........		RIQUIER.
UN DEUXIÈME BOTTIER..		FROMONT.
HENRIETTE, femme de Blandinet	Mmes	GERMA.
LAURE, fille d'Aubertin		ADÈLE SIMON.
PRUDENCE, femme de chambre.....................		DUCLAIRET.

Les trois actes à Paris de nos jours.

ACTE PREMIER

Un salon élégamment meublé. Porte au fond et portes latérales. — Au milieu du théâtre, une table servie. — A gauche, un guéridon. — A droite, un divan.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, LÉONCE, puis PRUDENCE et JOSEPH.

Henriette est sur le divan, brodant un sachet à serrer les mouchoirs. Léonce est assis sur un pouf auprès d'elle.

HENRIETTE.

Et voilà qu'avec tes confidences tu m'empêches de terminer mon sachet.

LÉONCE.

Le grand malheur !

HENRIETTE.

Laure ne sera pas contente.

LÉONCE.

C'est donc à elle que vous le destinez ?

HENRIETTE.

C'est mon lot.. pour la loterie de bienfaisance

dont elle s'occupe.... Elle doit venir le chercher aujourd'hui...

LÉONCE.

Ah ! nous verrons aujourd'hui mademoiselle Aubertin ?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, nous la verrons.

LÉONCE.

Et vous me promettez de lui parler ?...

HENRIETTE.

Je te le promets... De ton côté, cause avec son père... et, si tout marche, comme je le crois, avant quinze jours monsieur et madame Blandinet auront l'honneur de faire part à leurs amis et connaissances du mariage de monsieur Léonce Blandinet, leur fils et beau-fils, avec mademoiselle Laure Aubertin.

LÉONCE.

Que vous êtes bonne !

HENRIETTE.

Dame ! une belle-mère... doit être deux fois bonne... pour lutter contre le préjugé.

LÉONCE.

En se remariant, il me semble que mon père m'a donné une sœur...

Joseph entre, pose un ravier sur la table servie et prend la chaise placée à gauche pour la mettre près de la table.

HENRIETTE.

Ce qui n'empêche pas, monsieur, que vous devez me craindre et m'obéir !

LÉONCE, prenant le ton petit garçon.

Oui, maman...

JOSEPH.

Madame... le déjeuner est servi...

LÉONCE.

Joseph, prévenez mon père.

HENRIETTE, à Joseph.

Monsieur est dans son cabinet... en train de faire un coup... de tête.

LÉONCE.

Un coup de tête ! Comment ?

Joseph entre à gauche.

HENRIETTE.

Il écrit à ses locataires... il leur annonce qu'il les augmente !

LÉONCE.

Mon père... augmenter ses locataires ?... (Riant.) Allons donc, c'est impossible... lui qui, depuis vingt ans, n'a jamais pu s'y résoudre...

HENRIETTE.

Je l'ai décidé ce matin... oh ! j'ai eu de la peine ! « Ce ne sont plus des locataires, me disait-il, ce sont des amis... C'est vingt ans d'amitié que je vais perdre... »

LÉONCE.

Pauvre père !... je reconnais bien son excellent cœur...

HENRIETTE, apercevant Blandinet, qui entre par la gauche, un papier à la main.

Le voilà !

Henriette se lève, ainsi que Léonce, qui traverse la scène pour descendre à gauche.

SCÈNE II

HENRIETTE, LÉONCE, BLANDINET, puis JOSEPH.

HENRIETTE, à son mari.

Eh bien, est-ce fait ?

BLANDINET.

Est-ce fait ? est-ce fait ? si tu crois que cela va comme ça !... (Dépliant son papier.) J'ai rédigé un petit brouillon...

LÉONCE.

Oh ! que de ratures !

BLANDINET.

Oui... J'ai cherché à adoucir. (Lisant.) « Monsieur... » (S'arrêtant.) « Monsieur... » à des gens dont on reçoit l'argent depuis vingt ans !

HENRIETTE.

Mets : « Cher monsieur... »

BLANDINET.

Ah ! oui !... (Prenant un crayon.) Je vais l'écrire tout de suite, parce que je l'oublierais. (Écrivant.) « Cher monsieur... » (Lisant.) « Cher monsieur... croyez bien que c'est le cœur navré que je prends la plume pour vous écrire... »

HENRIETTE.

Très bien !

BLANDINET.

Ce n'est pas un peu sec ?

LÉONCE.

Mais non !

BLANDINET, lisant.

« Mais des raisons, dont vous apprécierez la valeur quand je vous les aurai fait connaître, m'obligent à prendre une grave détermination... »

LÉONCE.

Parfait !

HENRIETTE.

Après ?

BLANDINET.

Voilà !... j'en suis resté là...

HENRIETTE et LÉONCE.

Comment ?

BLANDINET.

Dame ! je leur annonce des raisons et je n'en ai pas à leur donner... Ah ! si j'en avais ! mais je n'en ai pas !... ma maison est ce quelle était quand je la leur ai louée... je ne l'ai pas agrandie... je ne l'ai pas embellie... au contraire... les plafonds sont noirs, les serrures crient... mais ce serait à eux à me demander de la diminution ! Il faut être logique !

HENRIETTE.

Sans doute, mon ami... mais puisque tout augmente.

BLANDINET, s'animant.

Non ! c'est cruel, c'est odieux, c'est méchant, ce que vous voulez me faire faire là !

LÉONCE.

Mon père !

HENRIETTE.

Voyons... voyons... ne parlons plus de cela... et viens te mettre à table...

BLANDINET.

Non... je n'ai pas faim... Quand on a une pareille lettre à écrire...

HENRIETTE.

Eh bien, tu l'écriras plus tard, pour le terme prochain.

BLANDINET, enchanté.

C'est cela... ça me donnera le temps de chercher des raisons... de bonnes... s'il y en a ! (Ils s'asseyent à table.) Ah ! ça va mieux ! (A Léonce.) Passe-moi des radis... A propos, tu sais que mon frère François arrive aujourd'hui d'Elbeuf ?

HENRIETTE.

J'ai fait préparer sa chambre.

LÉONCE.

Je suis bien sûr que mon oncle augmente ses locataires, lui.

BLANDINET.

S'il a des raisons, il fait bien... Quand j'ai des raisons je suis très ferme... je suis même un peu Turc...

HENRIETTE.

Toi !

LÉONCE, riant.

Ce pauvre pére !

BLANDINET.

Témoin Williams, notre ancien cocher...

HENRIETTE.

Il se grisait tous les jours.

LÉONCE.

Il nous versait trois fois par semaine.

BLANDINET.

Aussi je l'ai mis à la porte assez vertement !

HENRIETTE.

C'est-à-dire que c'est moi qui l'y ai mis...

BLANDINET.

C'est toi... oui ! mais je t'ai dit : « Je ne veux plus le voir !... Qu'il parte !... » et tu t'es chargée de la question de détail...

LÉONCE.

Et vous, vous lui avez fait remettre cent francs par Joseph, au moment de partir.

BLANDINET.

Joseph est un bavard !... (A Léonce.) Donne-moi à boire.

LÉONCE, lui versant à boire.

Dites donc, mon père, hier à la Bourse, il courait de mauvais bruits sur votre banquier, M. Turneps... On le dit malade...

BLANDINET.

Ah ! le pauvre homme !... j'irai lui porter ma carte.

LÉONCE.

Non !... malade... dans ses affaires !

BLANDINET.

Vraiment ?... Ah ! ça me fait beaucoup de peine...

LÉONCE.

D'autant plus que vous avez chez lui trois cent mille francs en compte courant.

BLANDINET.

C'est vrai !

LÉONCE.

Et si vous vouliez m'autoriser à les retirer ?...

BLANDINET.

Oh !... comme ça, tout de suite ?... ça pourrait le blesser.

LÉONCE.

Cependant...

BLANDINET.

Il faudrait lui reprendre ça tout doucement... sans avoir l'air... par cinq cents francs...

LÉONCE, à part.

Ça n'en finira pas !...

BLANDINET.

A propos, on m'a dit que M. Mizabran, mon bottier, était venu ce matin...

HENRIETTE.

Oui, il doit repasser... Encore un de tes locataires... qui te paye en phrases !

Joseph entre avec un plateau sur lequel se trouvent le café et les tasses.

BLANDINET.

C'est un père de famille... et, après tout, il ne me doit que six termes !...

Joseph retire les assiettes et place devant chaque personne les tasses à café, puis le sucrier.

LÉONCE.

Six termes !

BLANDINET.

Oui... mais il me donne des à-comptes... La semaine dernière, il m'a encore apporté trois paires de bottes.

HENRIETTE.

Que tu ne lui avais pas commandées...

BLANDINET.

C'est vrai !... il a eu la délicatesse de me les faire de lui-même.

Joseph sort.

HENRIETTE.

Ce qui fait qu'en ce moment, tu as soixante paires de bottes neuves dans ton armoire...

BLANDINET.

Que veux-tu ! je n'use pas... et puis c'est votre faute... si vous vous faisiez chausser par lui, il s'acquitterait plus vite... Il ne demande qu'à travailler, cet homme !

LÉONCE.

Merci... il vous moule un pied d'éléphant !

Joseph rentre tenant un carafon d'eau-de-vie qu'il place sur la table.

BLANDINET.

Oui, mais c'est solide... et ça ne blesse pas.

JOSEPH.

Monsieur...

BLANDINET.

Quoi ?

JOSEPH.

Il y a là M. Mizabran... Il dit qu'il vient pour son terme...

HENRIETTE et LÉONCE, étonnés.

Tiens !

BLANDINET.

Là !... vous voyez, il m'apporte de l'argent... (A Joseph.) Faites-le entrer... (A Henriette et à Léonce.) Il ne faut pas comme ça se presser de juger les gens...

Mizabran paraît. Joseph sort, emportant le plateau et les assiettes.

SCÈNE III

BLANDINET, HENRIETTE, LÉONCE, MIZABRAN.

BLANDINET.

Entrez donc, monsieur Mizabran... entrez !

MIZABRAN, accent allemand.

Oh ! pardon... je dérange monsieur et madame, je reviendrai...

BLANDINET.

Non ! restez ! je prends mon café et je suis à vous... Tenez, asseyez-vous.

MIZABRAN, regardant à sa gauche et ne voyant pas de siège, pose son chapeau à terre.

Oh ! je ne suis pas fatigué...

BLANDINET.

Eh bien, quoi de nouveau ? Vos affaires reprennent-elles un peu ?

MIZABRAN, tirant sa mesure de sa poche.

Oh ! oh ! mes affaires...

Il se met à genoux à côté de Blandinet et lui prend mesure.

BLANDINET, sans le voir.

Je me suis pourtant laissé dire... (L'apercevant.) Eh bien, que faites-vous donc ?

MIZABRAN.

J'ai pensé qu'à l'occasion du terme...

Il se relève.

HENRIETTE, bas, à Blandinet.

Toujours la même chanson !

LÉONCE, bas.

Soixante et unième couplet !

BLANDINET, bas.

Je vais lui parler... ça devient un abus ! (Haut, se levant.) Monsieur Mizabran, j'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part ce que je vais vous dire... mais je vous avoue... qu'aujourd'hui... (Regardant Henriette et élevant la voix.) j'espérais un peu d'argent...

MIZABRAN.

Croyez que...

BLANDINET, baissant la voix.

Pas tout !... mais un peu...

MIZABRAN.

Ce n'est pas ma faute, monsieur Blandinet... et certainement, si je le pouvais... car, je le disais encore ce matin à ma femme : « Il n'y a pas de plus grand bonheur que de payer son terme ! »

BLANDINET.

Très bien... ces sentiments vous honorent...

MIZABRAN.

Mais la chaussure ne va pas... c'est la guerre d'Amérique qui en est cause... je n'y peux rien, moi !

BLANDINET, à sa femme et à son fils, en se rasseyant à table.

Le fait est qu'il n'y peut rien...

MIZABRAN.

Sans compter que ma femme est malade et que mon petit dernier a la coqueluche... Il tousse à fendre vos plafonds...

BLANDINET.

Ah çà ! mais...

MIZABRAN, vivement.

Mais on y prend garde...

BLANDINET.

Je vous en remercie...

MIZABRAN.

Même que nous ne pouvons pas faire de feu dans la chambre.

BLANDINET.

Pourquoi ?

MIZABRAN.

Ça fume à vous manger les yeux...

BLANDINET.

C'est la suie... Avez-vous fait ramoner ?

MIZABRAN.

Oh ! monsieur... deux fois par an !...

BLANDINET.

Alors, c'est la cheminée...

MIZABRAN.

Probablement... et si c'était un effet de votre bonté de nous faire poser une petite trappe et une petite ventouse...

BLANDINET, à Henriette.

Le fait est que... (Henriette lui fait un signe. Se récriant.) Ah ! permettez ! vous me demandez des réparations...

MIZABRAN.

Moi, monsieur ? je ne demande rien... Monsieur est trop juste pour qu'on lui demande quelque chose... Si monsieur l'exige... nous continuerons à ne pas allumer de feu...

BLANDINET.

Je ne dis pas cela.

MIZABRAN.

Ce qui ne m'empêchera pas de faire ramoner la cheminée !... parce que je suis un bon locataire...

BLANDINET.

Je le sais... je le sais...

MIZABRAN.

Croyez bien que, si mon petit dernier n'avait pas la coqueluche... et ma femme une fluxion...

BLANDINET, à part.

Pauvres gens ! (Haut.) Voyons ! une trappe et une ventouse... ça ne doit pas être une grosse affaire...

MIZABRAN.

Oh ! rien du tout ! c'est-à-dire qu'avec un méchant maçon, un fumiste et un petit architecte... ça sera fait tout de suite !

BLANDINET.

C'est bien... soyez tranquille... je vais écrire à mon petit... (Se reprenant.) à mon architecte...

MIZABRAN.

Oh ! merci, monsieur... C'est égal, vous m'avez fait du chagrin...

BLANDINET.

Moi ?

MIZABRAN.

Oui... vous avez eu l'air de croire que je ne voulais pas payer mon terme...

BLANDINET, vivement.

Je n'ai pas dit ça ! vous vous êtes mépris, monsieur Mizabran !... vous vous êtes mépris !

Il se lève.

MIZABRAN, pleurnichant.

C'est bien pénible, quand on est honnête homme... et qu'on a une femme malade...

BLANDINET.

Voyons, du courage ! tout ça s'arrangera !

MIZABRAN.

Oh ! je n'ai pas de chance, moi... Adieu, monsieur...

BLANDINET, le retenant et bas.

Eh bien, faites-m'en deux ou trois paires... sans le dire à ma femme !

MIZABRAN.

Bien, monsieur... Je ferai observer à monsieur que son pied a grossi...

BLANDINET.

Ah !

MIZABRAN.

Ce n'est pas pour vous augmenter que je dis ça !...

BLANDINET.

Cependant... si ça prend des proportions par trop grandes...

MIZABRAN.

Non, monsieur ! on n'augmente pas ses vieilles pratiques.

BLANDINET, à part.

Ah ! c'est bien !... il a de ça !... (Haut.) Allons, adieu, Mizabran !

MIZABRAN, saluant.

Monsieur... madame...

BLANDINET, l'accompagnant.

Du courage ! du courage !

MIZABRAN.

Ah ! monsieur, sans l'Amérique !

BLANDINET.

Ça s'arrangera ! ça s'arrangera !

Mizabran sort.

SCÈNE IV

BLANDINET, HENRIETTE, LÉONCE, puis JOSEPH.

BLANDINET, se remettant à table.

Pauvre homme ! j'ai été un peu raide avec lui !

LÉONCE.

Je trouve même que vous avez été dur...

HENRIETTE.

Avec tout cela, tu n'as pas reçu un sou et tu as promis des réparations...

BLANDINET.

Oh ! des réparations ! une petite trappe !... Enfin, ces gens-là ne peuvent pas rester sans feu... Je leur loue une cheminée... c'est pour qu'elle marche ! il faut être logique !

HENRIETTE.

Mais ils ne te payent pas la location de ta cheminée...

BLANDINET.

Ça, c'est une autre question... n'embrouillons pas les questions. De deux choses l'une...

JOSEPH, entrant.

Les locataires de monsieur sont là...

BLANDINET, à sa femme.

Tu vois... à midi... quelle exactitude !

HENRIETTE se lève, ainsi que Léonce.

Apportent-ils de l'argent ?

JOSEPH.

Je ne sais pas... mais ils ont une réclamation à faire à monsieur...

Prudence entre et aide Joseph à emporter la table.

BLANDINET.

Ah !... faites entrer dans mon cabinet.

HENRIETTE, à Léonce.

Si tu m'en crois, tu accompagneras ton père.

LÉONCE.

Volontiers.

BLANDINET.

J'aime mieux cela... parce que, quand on est deux... S'ils me demandent quelque chose, je leur dirai que ça te regarde ! Viens !

Ils vont pour sortir, Tiburce paraît.

SCÈNE V

LES MÊMES, TIBURCE.

LÉONCE.

Tiens ! Tiburce !

BLANDINET.

Mon neveu !

HENRIETTE, à part.

Lui !

Léonce va près de sa belle-mère.

TIBURCE.

Bonjour, mon oncle... bonjour, Léonce... (Saluant Henriette avec réserve.) Ma tante...

BLANDINET.

Ah çà ! que deviens-tu ? je ne t'ai pas vu depuis le jour de l'an... autrefois, tu ne sortais pas d'ici...

TIBURCE, embarrassé.

C'est vrai, mon oncle, mais, vous savez, les occupations... je travaille beaucoup...

BLANDINET.

Ah !

TIBURCE.

Oui, énormément. (Changeant de ton.) Papa n'est pas arrivé ?

BLANDINET.

Pas encore, nous l'attendons.

TIBURCE.

Il m'a donné rendez-vous ici.

BLANDINET.

Sans cela, tu ne serais pas venu... Oh ! j'ai à te gronder... mais tout à l'heure .. Plusieurs personnes m'attendent... tiens compagnie à ta tante... Viens, Léonce... C'est bien convenu... je dirai que ça te regarde...

Il sort avec Léonce par la gauche.

SCÈNE VI

HENRIETTE, TIBURCE.

Henriette, qui s'était assise après l'entrée de Tiburce et avait repris son ouvrage, se lève aussitôt la sortie de Blandinet et plie son travail.

TIBURCE, s'approchant d'elle en hésitant.

Vous ne travaillez plus, ma tante... c'est déjà fini...

Henriette le salue sévèrement et sort par la droite.

SCÈNE VII

TIBURCE, puis FRANÇOIS.

TIBURCE, seul, après l'avoir regardée sortir.

Toujours la même chose ! elle est encore fâchée... Gentille, ma tante... mais susceptible... trop susceptible !

Bruit dans l'antichambre.

FRANÇOIS, entrant.

En voilà un cocher !... il demande un pourboire... je la connais celle-là !

Il pose sa valise au fond, à gauche.

TIBURCE.

Tiens, papa !... bonjour, papa !...

FRANÇOIS.

Ah ! c'est toi, mon garçon !...

TIBURCE, faisant mine de l'embrasser.

Voulez-vous permettre ?...

FRANÇOIS, l'arrêtant.

Un instant !... causons... Le travail ?

TIBURCE.

Bien !

FRANÇOIS.

La conduite ?

TIBURCE.

Excellente.

FRANÇOIS.

Les mœurs ?

TIBURCE.

Irréprochables.

FRANÇOIS.

C'est bien... embrasse-moi. (Ils s'embrassent.— A part.) Voilà comme il faut mener les enfants !

TIBURCE.

Et tout le monde va bien à Elbeuf ?

FRANÇOIS.

Pas mal... la cotonnade languit, mais la draperie se ranime... (A lui-même avec énergie.) Oh ! nous finirons par les battre à plates coutures !

TIBURCE.

Qui ça ?

FRANÇOIS.

Eh bien, les Anglais !... Je viens de monter quinze nouveaux métiers... pour les vexer ! hein !... Où est mon frère ?

TIBURCE.

Dans son cabinet... je vais le prévenir...

Il remonte.

FRANÇOIS, passant à droite.

Non... ne le dérange pas... causons... Nous disons que tu travailles ?...

TIBURCE.

Oui, papa !...

FRANÇOIS.

C'est bien vrai ?

TIBURCE.

Vous en doutez ?

FRANÇOIS.

Non... mais je ne crois que ce que je vois. Plaides-tu ?

TIBURCE.

Pas encore... je n'ai pas de causes... mais je donne des leçons de droit... des répétitions...

FRANÇOIS.

Et tu gagnes de l'argent ?

TIBURCE.

Oui, papa.

FRANÇOIS.

Combien ?

TIBURCE, hésitant.

Mais...

FRANÇOIS.

Combien ?

TIBURCE, résolument.

Quatre cents francs par mois !

FRANÇOIS.

C'est gentil... fais-les-moi voir...

TIBURCE.

Je ne les ai pas sur moi.

FRANÇOIS.

Tu sais ce que je t'ai dit... Quand tu auras des économies... je suis là... envoie-les-moi.

TIBURCE.

Oui, papa.

FRANÇOIS.

Je t'ai promis dix pour cent d'intérêts... pour t'encourager... mais je n'ai encore rien vu venir.

TIBURCE.

Plus tard... cette année, je me suis meublé...

FRANÇOIS.

Ah !... j'irai demain matin voir ton mobilier.

TIBURCE.

Et puis j'ai acheté une montre en or... avec la chaine. (Montrant.) Voici...

FRANÇOIS.

Une montre à Paris ! C'est inutile !... il y a des horloges !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BLANDINET et LÉONCE.

BLANDINET, entrant et à son fils.

Je te dis qu'ils ont raison... ils ne doivent pas payer les portes et fenêtres !

LÉONCE.

Mais, mon père, c'est l'usage...

BLANDINET.

Je leur loue une maison... C'est pour qu'ils puissent entrer et sortir... il faut être logique !

FRANÇOIS, intervenant.

Puisqu'on te dit que c'est l'usage...

BLANDINET.

Tiens ! François ! je ne te voyais pas... Tu as fait bon voyage ?

FRANÇOIS.

Très bon !

Ils se donnent la main.

BLANDINET.

Et tout le monde va bien à Elbeuf ?

FRANÇOIS.

Pas mal... la draperie se ranime.

BLANDINET.

Allons, tant mieux !

LÉONCE, saluant François.

Eh bien, mon oncle... vous ne me reconnaissez pas ?

Il passe devant son père.

FRANÇOIS.

C'est Léonce ! mon neveu !

Il lui serre la main.

BLANDINET.

Tu ne l'as pas vu depuis deux ans... et il a laissé pousser ses moustaches.

FRANÇOIS.

Ah !... tu l'as autorisé ?...

BLANDINET.

A quoi ?... à laisser pousser ses moustaches ? est-ce que ça me regarde ?

FRANÇOIS.

Diable ! tu fais bon marché de ton autorité.

BLANDINET.

Ton fils en porte bien ?

FRANÇOIS.

Lui ?

BLANDINET.

Il me semble que... (Regardant Tiburce, et à part.) Tiens ! il les a coupées !

FRANÇOIS.

Et qu'est-ce que tu fais de ce grand garçon à moustaches ?

BLANDINET.

Il est avocat !

LÉONCE.

Je suis avocat.

BLANDINET.

Comme son cousin.

FRANÇOIS.

Plaide-t-il ?

LÉONCE.

Oh ! pas encore...

FRANÇOIS.

Ah çà ! ils ne plaident donc pas les avocats à Paris !... A quoi t'occupes-tu ?

BLANDINET.

Dame !... il se promène... il va dans le monde.

TIBURCE, à son père.

Là... vous voyez...

FRANÇOIS, à Tiburce.

Chut ! n'écoute pas ça, toi !

BLANDINET.

Et puis il m'aide à gérer mes propriétés. Il a ma procuration.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas fatigant !

LÉONCE, à part.

De quoi se mêle-t-il ?

Il descend à gauche.

FRANÇOIS.

Moi, je pose en principe qu'à vingt ans un jeune homme est un homme... et ne doit plus rien coûter à ses parents ! (A Tiburce.) Écoute ça, toi !

TIBURCE.

Oui, papa...

BLANDINET.

Comment ! rien ? avec quoi veux-tu qu'il vive ?...

FRANÇOIS, montrant Tiburce.

Tu vois bien ce bonhomme-là... A vingt ans et un jour, je lui ai coupé les vivres radicalement... je lui ai dit : « Tu es un homme... tire-toi d'affaires... » et il s'en est tiré... Il a pioché... il donne des leçons de droit... des répétitions... enfin il gagne de l'argent ! Est-ce vrai ?

TIBURCE.

Oui, papa.

BLANDINET.

Tu lui envoies bien quelque petite chose ?...

FRANÇOIS.

Cinq louis à ma fête et cinq louis au jour de l'an... je les lui place sur ma maison, en lui tenant compte des intérêts à dix pour cent... que je replace encore.

BLANDINET.

Ça lui fait une belle jambe !

FRANÇOIS.

Il a bien tenté, la première année, de me tirer quelques carottes... il m'écrivait des histoires romanesques pour m'attendrir... je ne lui répondais que deux mots : « Je la connais, celle-là !... à toi de tout cœur ! »

BLANDINET.

Et il t'aime ?

FRANÇOIS.

Comment, s'il m'aime ! (Brusquement, à Tiburce.) M'aimes-tu ?

TIBURCE.

Oh ! oui, papa !...

FRANÇOIS.

Là... tu vois !

BLANDINET, à part.

Je crois bien !... il lui demande ça avec une trique!

FRANÇOIS.

Et le tien ?... qu'est-ce que tu lui donnes par mois ?

LÉONCE, à part.

Il est indiscret, l'oncle d'Elbeuf !

BLANDINET.

Mais dame !... ce qu'il me demande... nous ne comptons pas...

LÉONCE.

Quand je n'ai plus d'argent, je le dis à mon père...

TIBURCE.

A la bonne heure !

FRANÇOIS, à Tiburce.

N'écoute pas ça, toi ! (Répétant la phrase de Léonce.) « Quand je n'ai plus d'argent, je le dis à mon père... » ça doit bien aller... merci !

BLANDINET.

Léonce est très raisonnable...

FRANÇOIS, montrant Tiburce.

Quand ce gaillard-là est venu au monde, je lui ai ouvert un compte... le compte Tiburce... Sais-tu ce qu'il m'a coûté depuis sa naissance ?

BLANDINET.

Non !

FRANÇOIS.

Douze mille francs !... regarde-moi ça !

BLANDINET.

C'est pour rien... tout compris ?

FRANÇOIS.

Tout !... douze mille francs et vingt centimes d'un port de lettre pour lui annoncer que je ne lui enverrais plus rien.

BLANDINET.

Mon compliment !... Léonce m'en coûte au moins le double...

FRANÇOIS.

Vingt-quatre mille francs ! ça !

BLANDINET.

Oh ! je ne les regrette pas !... je me suis donné là un brave garçon... un ami !

LEONCE, ému.

Oh ! oui !... et qui vous aime... qui vous respecte comme le meilleur, le plus doux, le plus irrésistible des pères !

Ils s'embrassent.

FRANÇOIS, à part.

Je la connais, celle-là !... ça me crispe !... (Haut.) Où est ma chambre ?

BLANDINET.

Toujours la même... près de mon cabinet.

FRANÇOIS, prenant sa valise, à Tiburce.

Tu dîneras avec moi... nous passerons la soirée ensemble.

TIBURCE, à part.

Ah ! quel ennui !

FRANÇOIS.

Quoi ?

TIBURCE.

C'est que... j'ai ce soir une leçon... très importante !

FRANÇOIS.

Très bien... je dînerai avec ton oncle... et j'irai te voir demain... faire connaissance avec ton mobilier. Maintenant, je t'ai vu... tu vas bien... file à tes affaires !

TIBURCE.

Adieu, papa... mon oncle... Léonce... (Bas, à Léonce.) Hein ! est-il embêtant, papa ?

Il sort.

FRANÇOIS, à part, regardant sortir Tiburce.

Voilà comme je comprends les enfants.

Il sort par la gauche, deuxième plan.

SCÈNE IX

BLANDINET, LÉONCE, puis AUBERTIN et LAURE.

BLANDINET.

Douze mille francs, un fils de vingt ans !

LÉONCE.

Oui... mon oncle élève les enfants au rabais.

BLANDINET.

Ma foi ! moi, j'aime mieux y mettre le prix !

AUBERTIN, entrant par le fond avec Laure.

Bonjour, Blandinet...

Léonce va à Laure et la conduit à droite, où elle s'assied.

BLANDINET.

Eh ! c'est Aubertin... qu'as-tu donc ?

AUBERTIN, bas, à Blandinet.

Rien ! Renvoie les enfants, j'ai à te parler...

BLANDINET.

A moi ?... (Haut, à Léonce.) Conduis donc Laure près de ta mère... je crois qu'elle a quelque chose à lui remettre.

LAURE se lève.

Mon lot... pour ma loterie... Franchement, je venais le chercher.

BLANDINET.

Allez, mes enfants...

Laure et Léonce sortent par la droite.

SCÈNE X

BLANDINET, AUBERTIN.

BLANDINET.

Voyons ! parle... tu as l'air tout bouleversé.

AUBERTIN.

Je crois bien... voilà trois nuits que je n'ai pas fermé l'œil...

BLANDINET.

Ta femme est donc malade ?

AUBERTIN.

Non ! mon ami... depuis un mois, je suis sans nouvelles de *la Belle Irma*.

BLANDINET.

Comment ! *la Belle Irma ?*

AUBERTIN.

Un bâtiment que j'attends d'Amérique.

BLANDINET.

Ah ! à la bonne heure ! *la Belle Irma,* j'ai cru que c'était une...

AUBERTIN.

Il devrait être au Havre depuis huit jours...

BLANDINET, suivant son idée.

Je n'aurais pas approuvé ça...

AUBERTIN.

Et on ne le signale pas encore...

BLANDINET.

Alors, il est en retard, ton bâtiment.

AUBERTIN.

Si ce n'était que ça !... J'ai été avisé, il y a deux mois, qu'il avait réussi à forcer le blocus... mais peut-être a-t-il été rencontré en mer par les croisières américaines.

BLANDINET.

Ah ! diable !

AUBERTIN.

Un navire magnifique... tout chargé de coton... et aujourd'hui, le coton... c'est de l'or !...

BLANDINET.

Tu es assuré ?

AUBERTIN.

Mais non ! aucune compagnie n'a voulu me garantir les risques de guerre... Comptant vendre ma cargaison, j'ai pris des engagements... J'ai une échéance très lourde... et si après-demain, à midi, je n'ai pas réalisé une somme... que je n'ai pas, je serai peut-être forcé de suspendre mes payements.

BLANDINET.

Oh ! mon Dieu, mon pauvre ami !... et combien... combien te faut-il ?

AUBERTIN.

Il me fallait une somme énorme...

BLANDINET.

Énorme ?

AUBERTIN.

J'ai fait flèche de tout bois... et il me manque encore cinquante mille francs !

BLANDINET.

Ah ! merci... tu m'as fait peur.

AUBERTIN.

Quoi donc ?

BLANDINET.

Je craignais de ne pas pouvoir te les prêter.

AUBERTIN.

Comment ! toi ?

BLANDINET.

Parbleu !

AUBERTIN.

Eh bien, non !... non, je ne veux pas !

BLANDINET.

Pourquoi ?

AUBERTIN.

Parce que... si mon navire n'arrive pas, je ne suis pas sûr de pouvoir te les rendre...

BLANDINET.

Où serait le mérite si tu étais sûr de me les rendre ? Autant prêter à la Banque de France alors !...

AUBERTIN.

Mais...

BLANDINET.

Voyons, mon ami... Gustave !... pas d'enfantillages !

AUBERTIN, souriant.

Gustave !

BLANDINET.

C'est le nom que je te donnais autrefois... à la pension... t'en souviens-tu ?... En vieillissant, on perd son petit nom... on a peur d'être ridicule... Mais, quand on se trouve seul... sans témoin...

avec un vieil ami... c'est si bon de s'appeler comme autrefois !... Dis donc... il n'y a personne... appelle-moi Edmond... ça me fera plaisir...

AUBERTIN, lui sautant au cou.

Edmond !

BLANDINET.

Gustave ! (Ils s'embrassent.) Ah ! ça me rajeunit !

AUBERTIN.

Quel ami tu fais !

BLANDINET.

Gustave, ne dis donc pas de bêtises ! Je vais consulter mon portefeuille... et après-demain, à midi, tu auras ton affaire... Quant à ton coton, il arrivera... il passera à la barbe des Américains ! On leur en passera bien d'autres, aux Américains !

Il sort par la gauche.

SCÈNE XI

AUBERTIN, puis LÉONCE.

AUBERTIN, seul.

Quel brave homme ! Oh ! les vieux amis !... il n'y a que ça de solide !... Je retourne au télégraphe... j'aurai peut-être des nouvelles...

Il remonte vers le fond.

LÉONCE, entrant.

Vous sortez, monsieur Aubertin ?...

AUBERTIN.

Oui... une course dans le quartier... je reviendrai chercher ma fille...

LÉONCE.

C'est que... j'aurais voulu vous parler...

AUBERTIN.

A moi ? je t'écoute, mon garçon...

LÉONCE.

Ce que j'ai à vous dire est sérieux...

AUBERTIN.

Cela ne fait rien... pourvu que cela soit court...

LÉONCE.

Oh ! très court.

AUBERTIN.

Parle !

LÉONCE.

Monsieur Aubertin... j'aime mademoiselle Laure...

AUBERTIN.

Ah ! diable ! en effet, ce n'est pas long.

LÉONCE.

J'espère réussir à me faire aimer d'elle... et mon rêve le plus cher serait de la voir devenir ma femme...

AUBERTIN.

Mon cher Léonce, ma réponse sera nette comme ta demande... Tu es un brave et honnête garçon !... je t'aime... tu ressembles à ton père... et je serais heureux... mais là... bien heureux de t'avoir pour gendre...

LÉONCE, joyeux.

Ah ! monsieur !

AUBERTIN.

Mais des circonstances... que je ne puis t'expli-

quer... ne me permettent pas de te donner une réponse définitive avant huit jours...

LÉONCE.

J'attendrai, monsieur Aubertin...

AUBERTIN.

Attends... et fais comme moi... espère !

LÉONCE.

Oh ! oui, j'espère.

AUBERTIN, à part.

Alors, je serai riche ou ruiné. (Haut.) Espère !...

LÉONCE.

Que vous êtes bon !

Aubertin sort, Léonce le reconduit, et, lorsqu'il redescend en scène, il aperçoit Laure qui entre ; il ferme la porte du fond.

SCÈNE XII

LÉONCE, LAURE, puis FRANÇOIS, puis BLANDINET.

LAURE entre en brodant le sachet auquel travaillait madame Blandinet à la première scène. Elle va s'asseoir à droite.

LÉONCE, l'apercevant.

Comment, vous travaillez à ce sachet ?...

LAURE.

Il le faut bien, puisque ce matin vous avez empêché madame Blandinet de le terminer.

LÉONCE.

Ah !... elle vous a rapporté notre conversation ?

LAURE.

Passez-moi la soie je vous prie...

LÉONCE.

Voilà, mademoiselle...

Il va chercher la soie dans la corbeille qui se trouve sur le guéridon.

LAURE.

Je croyais trouver mon père ici...

LÉONCE.

Il me quitte à l'instant... mais il va revenir... je viens d'avoir avec lui une conversation...

LAURE, curieuse.

Ah ! une conversation... sur quel sujet ?

LÉONCE, avec intention.

La soie, mademoiselle ?... la voici !

Il la lui donne.

LAURE.

Mais non !... je ne vous la demandais pas...

LÉONCE, allant près du guéridon.

Pardon... je croyais... (Un temps.) Jolie journée aujourd'hui...

Il s'assied.

LAURE.

Charmante !

LÉONCE.

Le ciel est d'une pureté !...

LAURE.

Voyons, ne me taquinez pas !... Qu'avez-vous dit à mon père ?

LÉONCE.

Je lui ai parlé d'une demoiselle...

LAURE.

Ah !

LÉONCE, vivement.

Que vous ne connaissez pas... une demoiselle que j'aime... et que je voudrais épouser...

LAURE.

Et... qu'a répondu mon père ?...

LÉONCE.

Il m'a dit d'espérer...

Il se lève et va près d'elle.

LAURE, joyeuse, se levant.

Ah ! (Changeant de ton.) Après ça, du moment que je ne la connais pas !

FRANÇOIS, entrant, à lui-même.

Me voilà habillé !... (Apercevant Laure et Léonce.) Oh ! oh !... je vous dérange ?

LÉONCE.

Mais du tout !... Mon oncle, mademoiselle Laure Aubertin que je vous présente...

Il laisse passer François devant lui.

FRANÇOIS, saluant.

Mademoiselle, j'ai fait des affaires avec votre père... c'est un travailleur... et je vois que vous tenez de lui... vous avez raison... moi, j'aime les gens qui travaillent...

LÉONCE, à part.

C'est pour moi qu'il dit ça !

FRANÇOIS.

C'est gentil, ce que vous faites là !... Comment appelez-vous ça ?

LAURE.

C'est un sachet pour serrer les mouchoirs... un lot pour une loterie de bienfaisance... dont je place les billets...

FRANÇOIS, à part.

Aïe ! j'ai mis le pied sur une trappe !

LAURE.

Il s'agit de pauvres orphelins à secourir...

FRANÇOIS, à part.

Je la connais, celle-là !

LAURE, qui a tiré des billets de sa poche.

Combien en désirez-vous ?

LÉONCE.

Allons, mon oncle !

FRANÇOIS.

Oh ! moi !... j'ai souvent pris de ces machines-là... et je n'ai jamais gagné qu'une fois... une paire de pantoufles... trop petites !

LAURE.

Voyons, je vous porterai bonheur...

FRANÇOIS.

Allons ! en tenez-vous pour vingt francs ?... Alors, donnez-m'en !... (A part.) Quand on a fait des affaires avec le père...

Il donne vingt francs, Laure lui remet les billets.

BLANDINET entre en calculant sur son carnet.

Trente et un mille... et vingt-cinq Lyon à mille quarante... J'aurai mon affaire... (Voyant Léonce.) Ah ! Léonce !

LÉONCE.

Mon père ?

BLANDINET.

Prends ton chapeau et cours chez Durandet, mon agent de change... tu lui diras de me vendre vingt-cinq Lyon... au mieux.

LÉONCE.

Oui, mon père...

BLANDINET.

En te pressant un peu, tu arriveras avant la fin de la Bourse.

LÉONCE.

Je vais prendre un cabriolet... Mon oncle... Mademoiselle...

Il sort. Laure l'accompagne, puis elle redescend à gauche, s'assied près du guéridon et travaille.

SCÈNE XIII

BLANDINET, FRANÇOIS ; LAURE, travaillant.

FRANÇOIS.

Tiens, tu vends des Lyon ?... est-ce que tu crois à la baisse ?

BLANDINET.

Moi ? non !... mais j'ai besoin de cinquante mille francs.

FRANÇOIS.

Ah !

BLANDINET.

J'ai promis de les prêter à un ami...

FRANÇOIS.

Plaît-il ?

BLANDINET.

Un vieux camarade...

FRANÇOIS.

Ce n'est pas possible ! tu deviens fou !...

BLANDINET.

Pourquoi ?

FRANÇOIS.

Cinquante mille francs... Qu'est-ce que c'est que cet ami ?

BLANDINET.

Eh bien, c'est... (Voyant Laure.) Non... je ne peux pas le nommer.

FRANÇOIS.

Quelque intrigant, quelque escroc !

BLANDINET.

François ! voyons !... tais-toi !

FRANÇOIS.

Te donne-t-il une hypothèque au moins ?...

BLANDINET.

Puisque je te dis que c'est un ami...

FRANÇOIS.

Tiens, tu m'exaspères avec ton ami !

BLANDINET.

Si tu connaissais sa situation...

FRANÇOIS.

Je n'ai pas besoin de la connaître... je la vois d'ici... on sera venu te faire une histoire bien bête, bien épaisse... un quartier de mélodrame... tout cru !... et tu l'as avalé comme une tasse de lait ! imbécile, va !

BLANDINET.

Ah ! mais !

FRANÇOIS.

Oui, imbécile ! Tu crois tout ! tu gobes tout ! tu te laisses gruger par un tas de mendiants !

BLANDINET.

Je ne me laisse gruger par personne... et, quand il le faut, je suis aussi ferme que toi... ce matin encore, j'ai secoué un locataire !...

FRANÇOIS.

Oui, comme tu secouais les ouvriers, quand nous étions associés à Elbeuf.

BLANDINET.

Eh bien, mais... il me semble que...

FRANÇOIS.

J'avais placé sous ta surveillance l'atelier des enfants... comme étant le plus facile à conduire...

BLANDINET.

Eh ! qu'est-ce que tu veux ! ça m'attristait de voir ces pauvres petits travailler dix heures par jour à dévider des bobines...

FRANÇOIS.

Et alors, tu leur disais : « Reposez-vous, mes enfants, ne travaillez pas tant !... la santé avant tout ! »

BLANDINET.

C'est possible !... mais je savais me faire écouter !

FRANÇOIS.

Parbleu !... on t'écoutait tellement... que nous perdions deux cents francs par jour !

BLANDINET.

Tu exagères...

FRANÇOIS.

Et j'ai été obligé de te renvoyer à Paris... toi et ton bon cœur !

BLANDINET.

Tu as beau dire... les ouvriers m'ont regretté là-bas...

FRANÇOIS.

Oui... comme l'âne regrette sa litière !

BLANDINET.

L'âne !... François !...

FRANÇOIS.

Et, une fois revenu à Paris... monsieur a pris la mouche ! monsieur s'est retiré de l'association !

BLANDINET.

Du tout ! je n'ai pas pris la mouche ! mais j'ai réfléchi, je suis rentré en moi-même... et j'ai reconnu que je ne pouvais pas continuer à m'engraisser de la sueur...

FRANÇOIS.

Ah ! très joli ! Tu fais des phrases maintenant... comme tous les gens retirés des affaires !... Eh bien, moi, j'ai continué à m'engraisser tout seul... et, au lieu de vivoter comme toi avec vingt-cinq pauvres petites mille livres de rente...

BLANDINET.

Si j'en trouve assez !...

FRANÇOIS.

Oui, tu iras loin... avec un cœur qui fuit de tous les côtés... comme un panier percé !

BLANDINET.

Chacun son goût... mais je ne dîne pas avec plaisir quand je sais qu'il y a près de moi des gens qui ont faim !

FRANÇOIS.

Allons donc ! est-ce qu'on a faim ? qui est-ce qui a faim ?

BLANDINET.

Ceux qui n'ont pas de quoi manger !... Mais hier... pas plus tard qu'hier... car vous ne savez pas ça à Elbeuf... j'ai rencontré, rue de Trévise, un pauvre diable qui n'avait pas mangé depuis cinq jours...

FRANÇOIS

Il te l'a dit ?

BLANDINET.

Il me l'a dit... non ! il me l'a avoué péniblement !

FRANÇOIS.

Et tu lui as donné ?

BLANDINET.

Probablement !...

FRANÇOIS.

Eh bien, tu as été refait... d'abord on ne peut pas vivre cinq jours sans manger...

BLANDINET.

Qu'en sais-tu ? l'as-tu essayé ?

FRANÇOIS.

Non.

BLANDINET.

Eh bien, essaye-le !

FRANÇOIS.

Il fallait lui acheter une livre de pain, à ton petit ami... et tu aurais vu !...

BLANDINET.

Quoi ?

FRANÇOIS.

Il t'aurait envoyé promener... je la connais, celle-là !

BLANDINET.

Oh ! tu les connais toutes, toi !... Il a tout dit quand il a dit ça !... Qu'un ami... un vieil ami de quarante ans, vienne vous confier ses embarras... ses chagrins... au lieu de lui tendre la main, de le sauver... on lui répond : « Je la connais, celle-là !... » Un malheureux vous accoste dans la rue... « Je la connais, celle-là !... » Enfin, on n'a qu'un enfant... un fils... on le lance sans ressources sur le pavé de Paris... et quand le pauvre petit diable, humilié, râpé, affamé peut-être... obéissant à son instinct d'enfant... se tourne vers son père... on lui écrit : « Je la connais, celle-là !... » et, on porte vingt centimes à son compte !... Ce n'est pas cher... mais c'est vilain ! c'est laid !... et tu me ferais croire à la fin que tu n'es qu'un...

FRANÇOIS.

Un quoi ? va donc !

BLANDINET.

Non !... je ne veux pas le dire... parce que ça te ferait de la peine !...

FRANÇOIS.

As-tu fini ?

BLANDINET.

Oui.

FRANÇOIS.

Eh bien, allons dîner maintenant... chez Brébant... Je vais embrasser ta femme et lui dire que je t'emmène.

BLANDINET.

Je veux bien aller chez Brébant... parce qu'on y dîne bien... mais...

FRANÇOIS.

Oh ! ne discutons pas !... Pour moi, le monde se divise en deux... côté des gens qu'on attrape... côté de ceux qu'on n'attrape pas... Nous n'habitons pas le même compartiment... voilà tout !

BLANDINET.

Je m'en flatte !

FRANÇOIS.

Mais j'en suis pour ce que j'ai dit... Avec tes grands mots et ta sensiblerie... tu ne seras jamais qu'un imbécile !

Il sort par la droite.

SCÈNE XIV

BLANDINET, LAURE, puis FRANÇOIS.

BLANDINET.

Un imbécile !

LAURE, allant à lui.

Et moi, je vous dis que vous êtes... et que vous serez toujours un brave homme ! (Se jetant dans ses bras.) Oh ! tenez, embrassez-moi !

BLANDINET, l'embrassant.

Chère petite !... tu as entendu ?...

LAURE.

Oui... Continuez à croire le bien... continuez à le faire... Soyez du côté de ceux qu'on attrape... c'est le bon, quoi qu'on en dise...

BLANDINET.

A la bonne heure !

LAURE.

Que vous importe la reconnaissance ?... le bienfait n'est pas un placement...

BLANDINET.

Parbleu ! (A part.) Je suis fâché que François soit parti...

LAURE.

Tenez, moi... je nourris tous les petits oiseaux de mon quartier.

BLANDINET.

Vraiment ?

LAURE.

Oui... je leur jette du pain tous les matins sur mon balcon... L'hiver, j'écarte avec soin la neige pour les préserver du froid... l'été, je dispose des arbustes qui les protègent contre le soleil... Eh bien, vous croyez qu'ils m'en savent gré ?... du tout !... dès que j'ouvre ma fenêtre, les ingrats s'envolent... quelques-uns même me donnent des coups de bec...

BLANDINET, révolté.

Ah !

LAURE.

Mais je ne leur demande pas de reconnaissance... ils ne m'en doivent pas... ce sont des créatures de Dieu qui ont faim, et je suis trop heureuse de pouvoir les nourrir... Vous avez vos petits oiseaux... chacun a les siens...

BLANDINET.

Oh ! cher petit ange !... que je t'embrasse encore !

Il l'embrasse et s'essuie les yeux.

FRANÇOIS, entrant. — A part.

Le voilà qui pleure à présent ! (Toussant très fort.) Hum !

LAURE, le voyant.

Oh !... adieu, monsieur Blandinet !... continuez à aimer les petits oiseaux... continuez ! continuez !

Elle sort à gauche.

SCÈNE XV

BLANDINET, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Allons nous mettre à table... Ah ! tiens ! une lettre que ta femme m'a dit de te donner...

BLANDINET.

Une lettre !... (L'ouvrant.) Ah ! mon Dieu ! les malheureux !

FRANÇOIS.

Qu'y a-t-il encore ?

BLANDINET.

Ah ! tu dis qu'on ne meurt pas de faim... écoute. (Lisant.) « Je m'adresse à vous, connaissant votre bon cœur... »

FRANÇOIS, à part.

Une carotte !

BLANDINET, lisant.

« Je suis sans travail... »

FRANÇOIS, à part.

Paresseux !

BLANDINET, lisant.

« Mon père est aveugle, ma père paralysée, j'ai de plus trois petits enfants au berceau qui me demandent du pain... »

FRANÇOIS, à part.

Au berceau... ils parlent de bonne heure !

BLANDINET, lisant.

« Nous laisserez-vous dans la peine, vous dont l'âme est si généreuse ? Simonot, rue du Contrat-Social, 15 *bis*, au septième, l'échelle à droite... » (Ému.) On monte chez eux par une échelle !

FRANÇOIS, ironiquement.

Ce n'est pas commode pour le père aveugle !

BLANDINET, de bonne foi.

Et la mère paralysée... (Lisant.) « *Post-scriptum.* Laissez la réponse chez le concierge. » (Tirant sa bourse.) Pauvres gens !

FRANÇOIS.

Comment ! tu gobes ça, toi ?

BLANDINET.

Oh ! on n'invente pas ces choses-là !... un père aveugle... une échelle... une mère paralysée... D'ailleurs, ce sont mes petits oiseaux... chacun a les siens !

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que tu chantes ?

BLANDINET.

C'est juste... tu n'étais pas là... Crois-tu que quarante francs ?...

FRANÇOIS.

Laisse-moi donc tranquille !... Tiens, je te fais un pari !...

BLANDINET.

Un pari ?

FRANÇOIS.

C'est qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette lettre !

BLANDINET.

Allons donc !... eh bien, soit ! je veux te convaincre au moins une fois... qu'est-ce que nous parions ?

FRANÇOIS.

Notre dîner chez Brébant ; allons d'abord le manger !

BLANDINET.

Oh ! non ! je ne pourrais pas dîner avec cette lettre-là dans ma poche... Allons d'abord voir ces pauvres gens !

FRANÇOIS.

Soit ! allons-y ! mais c'est toi qui payeras ! l'échelle au septième étage... ça me paraît louche !

BLANDINET, à part.

Le malheureux ! Il ne croit même pas à la mansarde !

Ils sortent pendant que le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME

Une salle à manger. Porte au fond ; portes à droite et à gauche ; aux premier et deuxième plans, buffet, armoire ; à droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, PRUDENCE, HENRIETTE, puis TIBURCE.

PRUDENCE, époussetant.

C'est singulier tout de même, monsieur qui n'est pas encore levé.

JOSEPH.

Son frère non plus... Il paraît qu'ils s'en sont donné hier, à dîner.

HENRIETTE, entrant par la gauche, premier plan, en costume de ville.

Comment ! onze heures, et votre ménage n'est pas fait !

PRUDENCE.

C'est fini, madame.

JOSEPH.

Nous avons craint de réveiller monsieur.

HENRIETTE.

Il dort encore ?... Est-ce qu'il serait malade ?

JOSEPH.

Oh ! non, madame... mais il est rentré tard, et il s'est promené dans sa chambre une partie de la nuit.

HENRIETTE.

Il aura pris du café... ça l'agite... Vous lui direz que je suis sortie, je vais au bain...

JOSEPH.

Oui, madame.

Il sort suivi de Prudence.

HENRIETTE, s'ajustant.

Voyons... dépêchons-nous...

TIBURCE, paraissant au fond.

Merci ! je l'attendrai !

HENRIETTE, se retournant.

Hein !

Elle prend son manchon qu'elle a mis en entrant sur la chaise.

TIBURCE.

Ah ! ma tante... je ne vous demande pas comment vous vous portez... vous avez des couleurs charmantes ce matin...

Henriette le salue froidement et sort.

SCÈNE II

TIBURCE, puis LÉONCE.

TIBURCE, seul.

Elle est encore fâchée. Gentille, ma tante, mais susceptible...

LÉONCE, entrant par la gauche, deuxième plan, son chapeau sur la tête.

Tiens ! c'est toi !

TIBURCE.

Bonjour, Léonce... j'attends papa...

LÉONCE.

Il n'est pas encore levé.

TIBURCE.

Je le sais... il a dîné hier avec ton père... et tout me porte à croire que ces deux burgraves ont fortement causé avec la veuve Cliquot...

LÉONCE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

TIBURCE.

C'est un mot de mon quartier... pour indiquer qu'on n'aime pas la bière...

LÉONCE.

Tu seras donc toujours fou ?

TIBURCE.

Papa n'est pas là... et pourtant je ne suis pas en train de rire ce matin.

LÉONCE.

Tu as du chagrin ?...

TIBURCE.

Ah bien, oui !... non... mais j'ai douze mille francs de dettes !

LÉONCE.

Toi ! des dettes ?...

TIBURCE.

Dame ! depuis deux ans que papa m'a coupé les vivres... il a bien fallu m'adresser au crédit public, et dans ce moment il se fâche, le crédit public !

LÉONCE.

Comment ?

TIBURCE.

Il me lance des petits carrés de papier... avec des images dans le coin...

LÉONCE.

Du papier timbré... on te poursuit ?

TIBURCE.

Ça m'en a l'air... je ne sais pas comment ces gredins-là ont appris que papa était à Paris... ils profitent de la circonstance...

LÉONCE.

Que vas-tu faire ?

TIBURCE.

Je n'en sais rien... donne-moi un conseil...

LÉONCE.

Tu n'as qu'un parti à prendre, c'est de tout avouer à ton père...

TIBURCE.

Non !... cherche autre chose !...

LÉONCE.

A ta place, c'est ce que je ferais...

TIBURCE.

Oui ! mais ton père et le mien... ça fait deux. Ton père, c'est un brave homme... c'est une caisse qui

s'ouvre de temps en temps... comme toutes les caisses. Tandis que le mien, c'est une tirelire en fonte... et sans porte... Pour l'ouvrir, il faut la casser.

LÉONCE.

Mais non ! tu te trompes... mon oncle François a l'écorce un peu rugueuse... mais c'est un excellent homme... il t'aime au fond...

TIBURCE.

Oui... bien au fond...

LÉONCE.

D'ailleurs, tu n'as pas d'autre moyen...

TIBURCE.

C'est vrai... Allons ! si je peux trouver un biais heureux... Dis donc, tu ne te chargerais pas de la communication ?

LÉONCE.

Oh ! non... ces choses-là se traitent de père à fils... D'ailleurs, il faut que je sorte...

FRANÇOIS, en dehors.

Joseph, de l'eau chaude !

TIBURCE.

C'est lui !

LÉONCE.

Allons ! je te laisse, bonne chance.

Il sort par la droite.

TIBURCE.

Il file, le capon !

SCÈNE III

TIBURCE, FRANÇOIS, puis JOSEPH.

FRANÇOIS, entrant par la gauche, deuxième plan ; il est en robe de chambre.

Joseph !... de l'eau chaude... (Apercevant Tiburce.) Tiens, c'est toi !... qu'est-ce que tu viens faire ici ?

TIBURCE.

Je me suis levé de bonne heure... et alors, je me suis dit : « Je vais aller embrasser papa... »

FRANÇOIS.

Et c'est pour ça que tu viens du Panthéon ?

TIBURCE.

Oui... à pied !...

FRANÇOIS.

Tiburce, je ne t'en remercie pas moins... mais je n'aime pas qu'on perde son temps pour des bêtises pareilles.

TIBURCE, à part.

Hein, est-il aimable ! (Haut.) J'oubliais de vous dire que j'ai un élève dans le quartier.

FRANÇOIS.

Ah ! si tu es venu pour affaires... c'est différent. Embrasse-moi. (Ils s'embrassent.) J'ai passé hier une soirée charmante... j'ai donné une leçon à ton oncle... il est resté aplati !

TIBURCE, s'efforçant de rire.

Ah ! ah ! très joli... très joli.

FRANÇOIS.

De quoi ris-tu ?

TIBURCE.

De votre mot... aplati... c'est très spirituel !

FRANÇOIS, sèchement.

Je n'aime pas les courtisans...

TIBURCE, à part, cessant de rire.

Mal disposé...

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est que cet élève que tu vas voir ?

TIBURCE.

Oh ! mon Dieu !... c'est un élève. (A part, frappé d'une idée.) Tiens !... si je pouvais... (Haut.) C'est plutôt un client qui m'a fait prier de passer pour me demander une consultation...

FRANÇOIS.

Payée ?

TIBURCE.

Parbleu !... voici l'affaire...

FRANÇOIS.

Combien ?

TIBURCE.

Vingt-cinq francs.

FRANÇOIS.

C'est gentil...

TIBURCE.

Voici l'affaire... mon client est un fils de famille... un jeune homme charmant... doux... honnête... qui aime bien son père !... oh ! il aime bien son père... mais il a eu le malheur de faire des dettes...

FRANÇOIS.

Des dettes ?...

TIBURCE.

Oh ! pas beaucoup... douze mille francs. .

FRANÇOIS.

Douze mille francs de dettes ?... (Avec véhémence.) Tu diras de ma part à ton client que c'est un polisson...

TIBURCE.

Permettez, il a pour excuse...

FRANÇOIS.

Il n'y a pas d'excuses... un jeune homme qui a un père... qui appartient à une famille respectable... et qui se vautre dans la fange de l'emprunt... ne peut être qu'un polisson !

TIBURCE.

Mais...

FRANÇOIS, avec colère.

Voyons ! est-ce ton avis, oui ou non ?

TIBURCE.

Oui !... c'est un... polisson !

FRANÇOIS.

Ah !

TIBURCE, à part.

Décidément je ne lui parlerai pas de la chose aujourd'hui.

FRANÇOIS.

Si un pareil malheur t'arrivait...

TIBURCE.

Eh bien !

FRANÇOIS.

Mais je suis tranquille... tu es rangé... tu es travailleur... tu fais des économies !

TIBURCE.

Oh ! des économies !... de petites économies.

FRANÇOIS.

Puisque tu achètes des meubles... j'irai les voir aujourd'hui !

TIBURCE.

A quelle heure ?

FRANÇOIS.

A l'heure de ton déjeuner...

TIBURCE.

Ah !

FRANÇOIS.

J'accepte... mais pas de folies !...

TIBURCE.

Soyez tranquille... (A part.) Il aime le chablis et les pieds de mouton... je vais lui en donner... ça le disposera bien.

FRANÇOIS.

Je fais ma barbe et je suis chez toi dans une demi-heure.

TIBURCE.

Adieu, papa... (A part.) Je lui établirai mon bilan au dessert.

Il sort par le fond. — Joseph entre avec une bouillotte d'eau chaude.

FRANÇOIS.

Bon petit enfant ! je l'aime bien... mais je ne le lui dis pas ! — Ah ! Joseph !

JOSEPH.

Voilà, monsieur...

FRANÇOIS.

Je déjeune en ville... vous le direz...

JOSEPH.

Bien, monsieur.

Joseph précède François, qui entre dans la chambre de gauche, deuxième plan.

SCÈNE IV

BLANDINET, puis FRANÇOIS, puis JOSEPH.

La scène reste un moment vide.

BLANDINET sort de sa chambre, à droite, premier plan, et entre à pas lents.

Je suis triste... j'ai mal dormi... nous arrivons rue du Contrat-Social, 15 bis... vilaine rue... vilaine maison... vilaine allée... j'étais ému. « L'infortuné Simonot ? » dis-je au concierge avec attendrissement... « Au cinquième, la porte à gauche !... » Ça m'étonne, la lettre disait : « Au septième, l'échelle à droite... » N'importe... nous montons... la clef était sur la porte... je la tourne sans bruit... avec la discrétion de la charité qui pénètre chez la misère... nous trouvons... qui ?...mon ancien cocher... Williams ! celui que ma femme... (Se reprenant.) celui que j'ai chassé si rudement ! il était attablé avec un groom anglais et six bouteilles vides... pas le moindre père aveugle... J'avoue que ça m'a un peu cassé les bras... il y a des gens qui vous corrigeraient du plaisir de faire le bien ! Mon frère François triomphait, il rayonnait... mais qu'est-ce que cela prouve ?... que je suis tombé

sur un coquin... Il y a des oiseaux qui donnent des coups de bec... ce n'est pas une raison pour abandonner les autres...

FRANÇOIS, entrant ; il est habillé.

Eh bien, monsieur le philanthrope ?

BLANDINET.

Quoi ?

FRANÇOIS, riant.

Au septième... l'échelle à droite...

BLANDINET.

Je te prie de me laisser tranquille... j'ai payé le dîner... tu n'as rien à dire...

FRANÇOIS.

Il était très bon !

BLANDINET.

Je crois bien, quarante-sept francs cinquante centimes ; voici la carte. (Il la tire de son gilet.) Potage à la reine, deux francs ; crevettes, trois francs.

FRANÇOIS.

Comment, crevettes ?... je n'ai pas mangé de crevettes !...

BLANDINET.

Ah ! tu crois ?... moi non plus...

FRANÇOIS.

On ne nous en a pas même servi... Ah ! ils vont bien, les restaurateurs !...

BLANDINET.

Comment ! tu vas supposer...? Il y a un monsieur à côté de nous qui en a mangé... c'est une erreur, voilà tout !

FRANÇOIS.

C'est possible ! mais, à ta place, avant de payer, je vérifierais les additions. (Montrant le sucrier et le carafon d'eau-de-vie qui sont sur le buffet.) Et, de plus, je serrerais mon sucre et mon eau-de-vie... ces choses-là s'évaporent facilement.

BLANDINET.

Allons, il va soupçonner Joseph, maintenant, un brave garçon qui est chez moi depuis dix ans...

FRANÇOIS.

Mon ami, je suis du côté de ceux qu'on n'attrape pas... Adieu, je déjeune chez mon fils.

Il sort.

BLANDINET, seul.

Joseph !... un garçon sûr... auquel je confierais... (Il s'est approché machinalement du sucrier et compte les morceaux.) quatre, six, sept, huit... et un petit... Je mange le petit... ça m'embrouillerait... (Il le croque.) L'eau-de-vie, maintenant... (Prenant le carafon.) Ce n'est pas par méfiance... C'est pour confondre mon frère !... Comment marquer...? Ah ! avec mon mouchoir. (Mesurant.) Vraiment j'en suis honteux. Ça vient jusque-là... Je vais faire un nœud...

Il fait un nœud à son mouchoir. Entre Mizabran avec une paire de bottes.

SCÈNE V

BLANDINET, MIZABRAN, puis JOSEPH et un DEUXIÈME BOTTIER.

BLANDINET.

Tiens ! c'est encore vous !

MIZABRAN.

Monsieur, je vous apporte vos bottes.

BLANDINET.

Chut ! si ma femme vous entendait...

JOSEPH, qui vient d'entrer.

Il y a plus d'une heure que madame est sortie... elle est au bain...

MIZABRAN.

Regardez-moi cela.

Il lui donne une botte, puis repose l'autre à droite.

BLANDINET, prenant la botte.

C'est bien, Mizabran ; et c'est bon ?

MIZABRAN.

Oh ! monsieur... examinez cela... tout ce qu'il y a de meilleur en qualité...

BLANDINET, à part.

Il a une bonne figure... ça fait plaisir à regarder.

MIZABRAN.

C'est du veau, et du veau de Bordeaux.

BLANDINET.

Oui, ça me paraît bon. (Apercevant le deuxième bottier qui entre.) Encore un bottier ! C'est donc la journée aux bottiers ?

JOSEPH, au deuxième bottier, qui se dirige à gauche.

M. Léonce ne tardera pas à rentrer... si vous voulez l'attendre.

Le deuxième bottier pose les bottines sur la chaise.

BLANDINET.

Ah ! celui de mon fils !... il a aussi une bonne figure... (Prenant les bottines.) Ah ! voilà de jolies chaussures...

LE DEUXIÈME BOTTIER, accent allemand.

Je prie monsieur d'examiner la qualité... c'est du veau... de Bordeaux... (Montrant la botte que tient Blandinet.) Et voilà de la vache.

BLANDINET, étonné.

Comment ! mes bottes...?

LE DEUXIÈME BOTTIER.

Il n'y a qu'à comparer...

BLANDINET, au deuxième bottier.

Permettez... (Allant à Mizabran et lui montrant les bottines.) Mizabran, quel est ce cuir ?

MIZABRAN.

C'est de la vache. (Montrant les bottes.) Voilà du veau.

BLANDINET.

Ah ! merci... (A part.) Il y en a un des deux qui est un coquin... peut-être tous les deux. (Haut.) C'est bien, messieurs... On passera chez vous... (A Mizabran, qui emporte la botte.) Dites donc, donnez-moi l'autre.

MIZABRAN, s'excusant.

Oh ! pardon, c'est une distraction. Bonjour à madame.

Les deux bottiers sortent. Blandinet reste interdit, et, tenant d'une main une bottine et de l'autre les bottes, il descend sur le devant du théâtre.

SCÈNE VI

BLANDINET, puis LÉONCE.

BLANDINET, seul.

Je n'ai pas de chance aujourd'hui !... Ceci n'est rien... eh bien, ça me taquine... Il faudrait donc renoncer à croire aux bottiers... je ne crois déjà plus aux restaurateurs... (Il se débarrasse des chaussures, qu'il place sur la chaise à gauche.) Et ma femme qui ne revient pas... (Regardant à sa montre et soupçonneux.) Deux heures de bain, c'est bien extraordinaire... il faut avouer que je suis d'une bonne pâte... Je laisse Henriette aller, venir, sortir, rentrer... une femme plus jeune que moi... beaucoup plus jeune... et jolie !... et coquette... je le suppose... car je ne m'en suis jamais aperçu... mais elle achète des diamants, des dentelles... pour plaire à qui ? allons ! voilà que je soupçonne ma femme à présent ! c'est cet animal de François qui me fourre ses idées dans la tête !

LÉONCE, entrant par le fond.

Je viens de chez l'agent de change... voici le montant des vingt-cinq Lyon.

Il lui remet un portefeuille.

BLANDINET.

Merci ! (Il met le portefeuille dans la poche de son habit, qu'il boutonne par un mouvement de réflexion.) Mon ami, j'ai à te parler.

LÉONCE.

Moi aussi, mon père.

BLANDINET, allant chercher une bottine et revenant près de son fils.

Laisse-moi commencer... Léonce, tu ne sais pas

une chose... Ton bottier te vole... et le mien aussi... ces messieurs nous donnent de la vache...

LÉONCE, indifférent.

Vraiment ?

BLANDINET.

J'en suis sûr... Tu acceptes tout de confiance... c'est une faute... avec ces gens-là, il faut se défier... c'est comme avec les restaurateurs... Sans cela, ils te comptent des crevettes... comprends-tu ! on ne mange pas de crevettes... et ils vous font payer trois francs de crevettes !

LÉONCE.

Quelle diable d'histoire me faites-vous là ?

BLANDINET.

Je te préviens... tu es jeune... tu peux encore prendre l'habitude de te méfier... tandis que moi... Voyons, à toi !... qu'est-ce que tu as à me dire ?

Il lui donne la bottine et va s'asseoir près de la table.

LÉONCE, allant poser la bottine sur la chaise et revenant s'asseoir de l'autre côté de la table.

Il s'agit d'un projet dont j'ai déjà parlé à ma mère.

BLANDINET.

Ta mère... (A part, regardant à sa montre.) Deux heures et demie de bain !... c'est bien étrange !

LÉONCE.

J'aime mademoiselle Aubertin !

BLANDINET.

Laure ?... elle est charmante... elle nourrit des petits oiseaux.

LÉONCE.

Mon rêve serait de l'épouser.

BLANDINET.

Dame ! mon ami, si c'est ton goût...

LÉONCE.

Hier, j'en ai touché deux mots à son père... et il m'a dit que je pouvais espérer...

BLANDINET.

Comment ! son père ?... c'est impossible !

LÉONCE.

Quoi donc ?

BLANDINET.

Dans sa position.

LÉONCE.

Mais il me semble que la position de M. Aubertin...

BLANDINET.

Lui ! il est ruiné...

Il se lève.

LÉONCE, se levant aussi.

Comment ?

BLANDINET.

J'en sais quelque chose... je dois lui prêter cinquante mille francs demain matin.

LÉONCE.

Ce n'est peut-être qu'un embarras momentané.

BLANDINET.

Certainement... je ne soupçonne pas Aubertin... c'est un ami... mais tu as une belle dot... et des espérances !... et on pourrait croire... François ne manquerait pas de croire... que M. Aubertin spécule sur ton amour pour sa fille.

LÉONCE, *indigné.*

Oh ! mon père !...

BLANDINET.

Ce n'est pas moi... c'est François qui parle... la petite est jolie et il s'en sert comme d'une amorce...

LÉONCE.

Est-ce bien vous, si bon, si bienveillant ?

BLANDINET.

Mon ami... je connais les hommes... depuis hier soir...

LÉONCE.

Pouvez-vous parler ainsi d'un vieil ami ?

BLANDINET.

Ce n'est pas moi... c'est François...

LÉONCE.

En vérité, mon père, vous m'affligez...

BLANDINET.

Mais que veux-tu que je te dise ?... c'est François...

LÉONCE.

Prêter de pareils sentiments à une famille que depuis mon enfance vous m'avez appris à aimer et à respecter...

BLANDINET.

Mais encore une fois...

LÉONCE, *en sortant par la gauche, premier plan.*

Ah ! tenez, je ne vous reconnais plus...

SCÈNE VII

BLANDINET, puis JOSEPH.

BLANDINET, revenant en scène.

Eh bien, oui ! il a raison !... mais ce n'est pas ma faute... les bottiers, les crevettes... et ma femme qui ne revient pas... (Regardant à sa montre.) Trois heures de bain !... (Il met son chapeau.) C'est invraisemblable ! il y a quelque chose là-dessous. (Appelant.) Joseph ! Joseph !... mon chapeau...

JOSEPH, entrant.

Mais vous l'avez.

BLANDINET.

Hein ! quoi ?... ah ! c'est juste ; je cours à l'établissement. (Enfonçant son chapeau.) Il y a quelque chose là-dessous.

Il sort, on sonne.

JOSEPH.

C'est madame qui sonne... j'ai oublié de dire à monsieur qu'elle était rentrée depuis deux heures...

Il entre à gauche, au moment où Tiburce et François paraissent au fond.

SCÈNE VIII

FRANÇOIS, TIBURCE.

FRANÇOIS, appuyé familièrement sur le bras de Tiburce ; ils sont un peu animés tous les deux.

Ah ! voilà ce que j'appelle un joli déjeuner : des huîtres, du chablis, des pieds de mouton... tu as régalé ton père... embrasse-moi, petit !

TIBURCE.

Comment donc ! (A part, après l'avoir embrassé.) Je crois qu'il a un peu causé avec la veuve Chablis.

FRANÇOIS.

Tu m'as offert à déjeuner... C'est mon tour, je paye le café.

TIBURCE, à part.

Nous venons de le prendre !

FRANÇOIS.

Je te proposerais bien de venir dîner... mais je n'ai pas faim...

TIBURCE.

Moi non plus... j'ai soif.

FRANÇOIS.

Ah ! Tiburce... tu crois peut-être que je ne t'aime pas... parce que je suis sévère avec toi... parce que je ne t'envoie pas d'argent... mais c'est pour ton bien... ça me fait beaucoup de peine, et souvent si je m'écoutais...

TIBURCE.

Oh ! écoutez-vous, papa !

FRANÇOIS, avec attendrissement.

Non ! il faut que tu trimes, que tu connaisses la peine, le travail... Vois-tu, dans le corps de tous les hommes, écoute ça !... dans le corps de tous les hommes qui sont devenus remarquables... il y a un morceau de vache enragée.

TIBURCE, protestant.

Oh ! cependant...

FRANÇOIS.

Il y en a un !... quelquefois deux ! mais sois tranquille ! quand tu seras célèbre... quand tu seras riche... je ne te refuserai plus rien !

TIBURCE.

Vous êtes bien bon !

FRANÇOIS, avec attendrissement.

Ah ! Tiburce ! tu crois peut-être que je ne t'aime pas... mais tu es tout pour moi... mais si je travaille encore... si je consume ma vie à fabriquer du drap... si je monte quinze nouveaux métiers...

TIBURCE.

C'est pour battre les Anglais.

FRANÇOIS.

C'est pour toi... et pour vexer les Anglais. (Avec effusion.) Tiens ! embrasse-moi !

TIBURCE.

Avec plaisir, papa. (Ils s'embrassent. A part.) Je crois que le moment est bon pour lui avouer les douze mille francs. (Haut.) Papa, quoiqu'il m'en coûte...

FRANÇOIS, l'interrompant.

J'ai examiné ton mobilier... c'est gentil... Par exemple, tu as trop de commodes...

TIBURCE.

Je n'en ai que trois...

FRANÇOIS.

C'est trop !

TIBURCE.

Je vais vous dire... c'est une occasion... un lot de commodes, j'ai été séduit par le bon marché.

FRANÇOIS, le regardant sans l'écouter.

Ah ! qu'il est gentil mon Tiburce... qu'il est beau !... Tiens ! je ne t'ai rien donné depuis deux ans... je vais te donner quelque chose...

TIBURCE, stupéfait.

A moi ?

FRANÇOIS.

Je vais te donner mon épingle en diamant !

Il la détache de sa chemise.

TIBURCE.

Oh ! papa !

FRANÇOIS, la lui attachant.

Ne va pas la perdre... ça vaut douze cents francs... songe que voilà trente ans que je la porte... et, si le malheur voulait qu'elle se détachât... jamais je ne pourrais me consoler... (Tout à coup.) Tiens ! rends-la moi !

TIBURCE, se reculant.

Ah ! non !

FRANÇOIS.

Alors ne te remue pas comme ça... il suffit d'un mouvement... (A part.) J'ai eu tort de la lui donner... il est trop jeune.

TIBURCE, à part.

Il faut pourtant aborder la question... (Haut.) Papa... mon bon père...

FRANÇOIS.

Ah ! voilà que j'ai mal à la tête !...

TIBURCE.

Ça ne sera rien... je voulais vous parler de ce malheureux jeune homme... mon client... qui a fait douze mille francs de dettes...

FRANÇOIS.

C'est un chenapan !... et si j'étais son père... je l'enverrais en... Afrique !

TIBURCE, à part.

Boum !

FRANÇOIS.

Mon Dieu ! que j'ai mal à la tête... je vais dormir un petit peu...

TIBURCE.

Mais, papa...

FRANÇOIS.

Rendez-vous à six heures au café Lemblin.

TIBURCE.

Il n'existe plus !

FRANÇOIS.

Alors devant la porte... Adieu... prends garde à ton épingle... (A part.) J'ai eu tort de la lui donner... je la lui reprendrai... A six heures au café Lemblin.

Il rentre dans sa chambre.

SCÈNE IX

TIBURCE, puis JOSEPH.

TIBURCE, seul.

Pas moyen ! j'ai voulu lui en parler à déjeuner, mais il n'était pas suffisamment... mûr. D'un autre côté, il y a de par le monde une prise de corps qui trottine après moi... si je pouvais... (S'arrêtant.) J'ai

soif ! (Apercevant le sucrier et le carafon.) Tiens ! je vais me faire un grog. (Il s'approche du buffet et se fait un grog.) Voyons donc ! il me vient une idée... violente... je vais écrire à l'huissier... — Joseph !

JOSEPH, paraissant.

Monsieur ?

TIBURCE.

Donnez-moi une plume... de l'encre.

JOSEPH, montrant la table.

Voilà tout ce qu'il faut pour écrire. (A part, le voyant remuer son grog.) Il fait comme chez lui.

Il sort par la droite.

TIBURCE, seul, écrivant.

« Monsieur... il faut que la justice suive son cours... Papa est à Paris, pincez-moi à son bras... nous nous promènerons ce soir à six heures devant la porte de l'ex-café Lemblin. » Voilà ! (Il avale son grog.) De cette façon, papa saura tout... je n'aurai rien à dire et il payera !... (Réfléchissant.) Il payera ! s'il allait me laisser sous les plombs de Clichy pendant quelques mois... il me faudrait un peu d'argent pour mes petites dépenses... (Vidant sa poche.) Onze francs ! Ah ! que je suis bête ! L'oncle Blandinet ! je vais lui emprunter vingt louis. — Allons d'abord faire porter ma lettre...

Il sort par la droite, deuxième plan.

SCÈNE X

HENRIETTE, puis BLANDINET.

HENRIETTE, sortant de sa chambre.

J'ai oublié mon manchon au bain, Prudence.

BLANDINET, paraissant au fond ; il est très pâle et très agité, il tient un manchon à la main.

Enfin ! vous voilà, madame.

HENRIETTE, l'apercevant.

Ah ! mon Dieu... qu'as-tu donc, mon ami ?

BLANDINET.

J'arrive de l'établissement de bains, madame... et l'on m'a répondu que vous l'aviez quitté depuis deux heures.

HENRIETTE, étonnée.

Sans doute...

BLANDINET.

Qu'avez-vous fait de ces deux heures ?

HENRIETTE.

Mais je suis rentrée...

BLANDINET.

Où ?

HENRIETTE.

Ici !

BLANDINET.

Je ne vous y ai pas vue !

HENRIETTE.

J'étais dans ma chambre... Tenez, j'ourlais vos cravates.

BLANDINET.

Ah ! je la connais, celle-là !

HENRIETTE.

Plaît-il ?

BLANDINET.

Prenez votre manchon... votre complice...

HENRIETTE.

Comment ?

Elle porte le manchon sur la chaise à gauche, où se trouve la chaussure.

BLANDINET.

Oh ! je vois clair maintenant : ces sorties fréquentes et prolongées... ces bains d'une longueur invraisemblable...

HENRIETTE.

Que voulez-vous dire ?

BLANDINET.

Madame,vous avez une intrigue... il est impossible que vous n'ayez pas une intrigue.

HENRIETTE.

Ah çà ! deviens-tu fou ?

BLANDINET.

Raisonnons ! Êtes-vous jeune ? oui... êtes-vous jolie ? oui... êtes-vous coquette ? oui.

HENRIETTE.

Non !

BLANDINET.

Toutes les femmes le sont !... et vous voulez me faire croire que, depuis six ans que nous sommes mariés, on ne vous a jamais fait la cour ?... Allons donc ! ce serait honteux !

HENRIETTE.

C'est pourtant la vérité...

BLANDINET.

Donnez-moi votre parole d'honneur.

HENRIETTE, se troublant.

Mais...

BLANDINET.

Vous hésitez... c'est un aveu... Ses lettres, madame, je vous demande ses lettres.

HENRIETTE.

Des lettres ? mais je vous prie de croire qu'il ne m'a jamais écrit !...

BLANDINET, avec force.

Il !... il y a un *il*... j'en étais sûr !

HENRIETTE, à part.

Maladroite !

BLANDINET.

Son nom, madame... le nom du misérable !

HENRIETTE.

Vous voulez le savoir ?

BLANDINET.

Oh oui !

HENRIETTE.

Eh bien, c'est Tiburce, votre neveu !

SCÈNE XI

LES MÊMES, TIBURCE.

BLANDINET.

Hein ! Tiburce ?

TIBURCE, entrant par la droite.

Voilà.

HENRIETTE.

Ah !

Elle se sauve dans sa chambre.

BLANDINET, à part.

Lui !

TIBURCE.

Bonjour, mon oncle. (A part.) Il a l'air bien disposé... je vais enlever mes vingt louis au pas de course !... (Haut.) Mon oncle, j'ai une confidence à vous faire.

BLANDINET.

Moi aussi !

TIBURCE.

Ah !

BLANDINET, très doucement.

Eh bien, mon ami... nous faisons donc la cour à notre tante ?

TIBURCE, abasourdi.

Hein ?... comment !... qui vous a dit ?...

BLANDINET.

Elle-même !

TIBURCE.

Ah ! (A part.) Pas gentille, ma tante !

BLANDINET.

Malheureux ! tu n'as donc aucun sentiment de la famille ? Comment une idée aussi... exorbitante a-t-elle pu entrer dans ton cerveau ?

TIBURCE.

Vous savez, mon oncle... je venais tous les jours ici... et alors... vous voyant tous les deux... une jeune femme... un vieux mari...

BLANDINET.

Hein ?

TIBURCE.

Oh ! mais elle n'a jamais voulu m'écouter...

BLANDINET.

Je l'espère bien ! Après ça, tu ne me le dirais pas... Donne-moi ta parole d'honneur.

TIBURCE.

Ma parole d'honneur.

BLANDINET.

Merci. (A part.) Ça ne prouve rien.

TIBURCE.

Un jour même, dans l'escalier, elle m'a donné un soufflet... sur chaque joue...

BLANDINET, satisfait.

Ah ! c'est bien, ça... c'est très bien... (A part.) si c'est vrai !... (Par réflexion.) Mais qu'est-ce que tu lui avais dit pour qu'elle se soit portée à une pareille extrémité... dans un escalier ?

TIBURCE.

Oh ! pas grand'chose.

BLANDINET.

Mais quoi ?

TIBURCE.

Vous savez... on veut plaisanter. (Avec feu.) Mais je n'ai pas tardé à reconnaître ma faute... mon crime... je me suis méprisé... oui, mon oncle, je me suis méprisé.

BLANDINET.

A la bonne heure !... il faut continuer.

TIBURCE, à part.

Il s'adoucit... (Haut.) Alors, pour m'étourdir... pour faire diversion à cette passion criminelle... je me suis jeté dans le désordre.

BLANDINET.

Bien !

TIBURCE.

Dans la dissipation...

BLANDINET.

Oh ! très bien !

TIBURCE.

J'ai aimé une autre femme...

BLANDINET.

Parfait ! il faut continuer.

TIBURCE, d'une voix attendrie.

Une pauvre jeune fille... une fille du peuple...

BLANDINET.

Ça m'est égal !

TIBURCE.

Que je suis obligé de soutenir... de mon travail, de mes veilles... de mes sueurs...

BLANDINET, lui serrant la main.

Donne-moi la main, courageux enfant !

TIBURCE.

C'est une ouvrière dont le père est aveugle...

BLANDINET, en défiance.

Ah !

TIBURCE.

Et la mère...

BLANDINET.

Paralysée ?

TIBURCE.

Des deux mains !

BLANDINET.

Oui...

TIBURCE.

Naturellement ces sacrifices ont épuisé mon petit pécule et je venais vous demander... si c'était un effet de votre bonte... de me prêter vingt... ou vingt-cinq louis... vous dont l'âme est si généreuse...

BLANDINET, regardant autour de lui.

Chut ! (Tiburce tout joyeux tend la main.) Non, c'est inutile ! (D'un ton confidentiel.) Mon ami... je la connais, celle-là... A toi de tout cœur.

TIBURCE.

Le mot de papa... Comment... vous me refusez !

BLANDINET.

Considérablement !

TIBURCE.

Ah ! vous n'êtes plus l'oncle Blandinet... vous vous êtes frotté contre papa !... Adieu !...

BLANDINET.

Où vas-tu ?

TIBURCE.

Au café Lemblin ! le sort en est jeté.

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

BLANDINET, HENRIETTE.

BLANDINET.

Sans la mère paralysée... j'étais refait !

HENRIETTE, *entrant*.

Eh bien... mon ami, as-tu vu Tiburce ?

BLANDINET.

Oui, je viens de causer avec lui... il paraît que, dans l'escalier, tu lui as donné...

HENRIETTE.

Quoi donc ?

BLANDINET, *à part*.

Voyons, si c'est vrai... (*Haut.*) Un témoignage de ton affection.

HENRIETTE.

Comment ! il a osé dire...? Je lui ai donné un soufflet !

BLANDINET.

Oh ! merci !... je le savais...

HENRIETTE.

Eh bien, alors ?...

BLANDINET.

Mais je n'étais pas fâché de l'entendre une seconde fois... (*Par réflexion.*) Mais qu'est-ce qu'il t'avait donc dit ?... car enfin, on ne donne pas comme cela un soufflet.

HENRIETTE.

Ce qu'il m'avait dit ?... Ne pense plus à cela,

vilain jaloux !... qu'il te suffise de savoir que tu as une femme fidèle à ses devoirs... et à son affection pour toi...

BLANDINET.

Oui ! tu ne veux pas me le dire ? tu me le diras demain.

HENRIETTE.

C'est cela... une autre fois...

Elle allume une bougie sur le buffet.

BLANDINET, à part.

C'est bien drôle, qu'elle ne me le dise pas !...

SCÈNE XIII

HENRIETTE, BLANDINET, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entrant exaspéré.

Le polisson ! le drôle ! le chenapan !

BLANDINET.

Quoi donc ?

FRANÇOIS.

Tiburce... on vient de l'enlever... sous mon bras... pour le conduire à Clichy !...

BLANDINET.

Comment ! il a des dettes ?

FRANÇOIS.

Douze mille... douze mille francs !

BLANDINET.

Tiens ! ça te le met à vingt-quatre mille...

comme le mien !... Eh bien, mais il s'arrondit le compte Tiburce... il prend du ventre...

FRANÇOIS.

Ça m'est égal ! je ne payerai pas ! il restera en prison !... toute sa vie !

BLANDINET.

Jusqu'à demain matin.

FRANÇOIS, furieux.

Oh ! je voudrais l'avoir là... près de ma main... (Tout à coup.) Je vais le chercher.

Il remonte.

BLANDINET.

A quoi bon ?

HENRIETTE, à part, en s'en allant par la gauche.

Pauvre garçon !

BLANDINET.

On ne te le donnera pas ce soir... l'établissement est fermé...

FRANÇOIS.

Tu crois... alors, donne-moi un verre d'eau.

Il va s'asseoir à droite.

BLANDINET.

Tout de suite.

Il s'approche du buffet.

FRANÇOIS.

Puisque je ne puis pas le voir... je vais lui écrire... toute la nuit... ça me soulagera !

BLANDINET, regardant le sucrier.

Oh !

FRANÇOIS.

Quoi donc ?

BLANDINET.

Cinq morceaux ! il en manque trois !

FRANÇOIS.

Parbleu !

BLANDINET, prenant vivement le carafon d'eau-de-vie et le regardant.

Il a baissé !... (Il tire son mouchoir et mesure.) Juste ! ils ont bu le nœud !

FRANÇOIS.

Eh bien, es-tu convaincu maintenant ? Cela te prouve que, dans ce monde, il faut savoir ouvrir les yeux et fermer les serrures !... Bonsoir, je n'ai plus soif. (Il rentre dans sa chambre.) Oh ! le brigand !

SCÈNE XIV

BLANDINET, seul.

Ce n'est pas possible !... je me suis trompé !... (Il compte de nouveau les morceaux de sucre.) Deux... quatre... cinq... Ah, Joseph !... mais je ne lui en ai jamais refusé, du sucre !... Je crois que François a raison... je suis du compartiment de ceux qu'on attrape. Changeons de compartiment et, pour commencer, fermons les serrures ! (Il va à l'armoire, la ferme à double tour et met la clef dans sa poche.) Il paraît que le monde est peuplé de coquins ! les restaurateurs, les bottiers, les neveux, les domestiques... (Il prend le sucrier, le carafon et le flambeau allumé.) Et les amis !... cet Aubertin... Gustave !... le vilain

nom !... (Il prend le manchon, puis les bottes et les bottines.) Non content de m'emprunter cinquante mille francs, il cherche à entortiller mon fils dans un mariage... mais je suis là... je veille... Ah ! j'y vois clair aujourd'hui... (Rentrant dans sa chambre.) Oui... mais j'étais peut-être plus heureux hier.

ACTE TROISIÈME

Cabinet de Blandinet, bureau, casiers, bibliothèque, une table au milieu du théâtre. — Porte au fond. — Deux portes de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, JOSEPH, puis PRUDENCE.

HENRIETTE, à Joseph, qui tient des balances.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez faire de ces balances ?

JOSEPH.

Je n'en sais rien, madame... c'est monsieur qui m'a dit de les acheter...

Il pose les balances sur le bureau.

PRUDENCE, entrant par la droite.

Madame, monsieur demande toutes les factures de l'année.

HENRIETTE, à part.

Voilà une autre idée, maintenant... Ce matin, au point du jour, il m'a fait réveiller pour avoir mon livre de dépenses... (A Prudence.) Que fait monsieur ?

PRUDENCE.

Il est dans sa chambre... il épluche le livre de madame... il m'a demandé le mien aussi. Qu'est-ce que ça veut dire ?

HENRIETTE, à part.

En vérité, je crois qu'il devient fou.

SCÈNE II

Les Mêmes, BLANDINET.

BLANDINET, entrant par la droite, deuxième plan ; il tient un livre de dépenses sous le bras ; appelant.

Joseph !

JOSEPH.

Monsieur, voici les balances.

BLANDINET, les prenant.

Ah ! très bien... Sont-elles justes ?

JOSEPH.

Elles sortent de chez le marchand.

BLANDINET.

Ce n'est pas une raison... le marchand !... c'est l'ennemi !... (A Joseph.) Tenez, et tous les fournisseurs qui viendront, vous les pèserez...

JOSEPH, étonné.

Comment ! il faudra peser les fournisseurs ?

BLANDINET.

Non !... leurs marchandises !... ou plutôt, vous m'appellerez, je veux être là...

JOSEPH.

Bien, monsieur. (Bas, à Prudence.) Qu'est-ce qu'il a ?

Joseph et Prudence sortent.

SCÈNE III

HENRIETTE, BLANDINET, puis JOSEPH, puis PRUDENCE, puis LÉONCE.

HENRIETTE.

Mais pourquoi ces défiances, ces soupçons ?

BLANDINET.

La vie est une promenade... j'ai reconnu que le chemin était mauvais... et je porte des lunettes !

HENRIETTE.

Tu vas te rendre malheureux pour des misères...

BLANDINET.

Du tout !... J'en ai pris mon parti !... je suis très gai !... j'éprouve un plaisir âcre à suivre à la piste toutes les petites gredineries de mes semblables... j'étudie les animaux nuisibles.

HENRIETTE.

Peux-tu parler ainsi de gens qui t'estiment, qui t'aiment, qui t'ouvrent leurs maisons...

BLANDINET.

Mais l'araignée aussi ouvre ses salons aux bonnes petites mouches qui passent...

HENRIETTE.

Oh ! quelle comparaison !

BLANDINET.

Vois-tu, je serais bien heureux... mais bien heureux ! si quelqu'un venait me demander un service...

HENRIETTE.

A la bonne heure, je te reconnais !

BLANDINET.

Oui... je le refuserais... avec sensualité !

HENRIETTE.

Comment !

BLANDINET.

Ah ! je commence à comprendre le bonheur qu'on éprouve à désobliger ses contemporains !

HENRIETTE, riant.

Mais c'est de la férocité !

BLANDINET.

Du tout ! C'est de la civilisation... Tiens ! voilà ton livre de dépenses... (Il le lui remet.) Ah ! tu ne sais pas, mon chapelier... c'est un voleur !

HENRIETTE, prenant le livre, le pose sur la table et passe à droite.

Par exemple !

BLANDINET.

Je viens d'en acquérir la preuve... il me compte quatre chapeaux cette année... et je n'en ai pris que deux... un père de famille ! c'est très drôle !

HENRIETTE.

Il y en a deux pour toi, et deux pour Léonce.

BLANDINET.

Ah ! tu es sûre ?

HENRIETTE.

Certainement.

BLANDINET, vexé.

C'est différent ! Il n'y a rien à dire... (A part.) Je le rattraperai une autre fois, celui-là.

PRUDENCE, entrant.

Madame, je ne trouve pas la clef de l'armoire...

BLANDINET, fouillant dans sa poche.

La voilà, vous me la rapporterez immédiatement.

JOSEPH, entrant.

Je ne sais pas ce qu'est devenue la clef du buffet.

BLANDINET, fouillant dans une autre poche.

La voilà ! vous me la rapporterez immédiatement... Priez mon fils de venir.

Prudence et Joseph sortent.

HENRIETTE.

Ah çà ! est-ce que tu vas mettre toutes les clefs de la maison dans ta poche ?

BLANDINET.

Si les sucriers pouvaient parler... ils te diraient qu'il n'y a pas de meilleure place pour une clef que la poche de son maître... axiome !

LÉONCE, entrant par la gauche.

Vous m'avez fait appeler, mon père.

BLANDINET.

Oui, j'ai un éclaircissement à te demander... Ce matin, j'ai jeté les yeux sur le livre de ta mère et j'y ai relevé... (Prenant le livre.) « 16 mai... Léonce... dépenses diverses... cent francs. » Où cela a-t-il passé ?

LÉONCE.

Dame ! je ne sais pas... depuis le temps... nous sommes au mois d'octobre...

BLANDINET.

Oui. (Rouvrant le livre.) Je trouve encore : « 9 juin, Léonce, dépenses diverses... cent cinquante francs. » Tu as beaucoup de dépenses diverses...

LÉONCE.

Mais, mon père...

BLANDINET.

Je ne te soupçonne pas... cependant, je ne serais pas fâché de savoir où va ton argent... Dorénavant, je te donnerai cent francs par mois...

HENRIETTE.

Oh !

BLANDINET, vite.

Si ça ne suffit pas, tu m'en redemanderas !

LÉONCE.

Cela suffira, mon père.

JOSEPH, paraissant.

Monsieur, c'est le boucher !

BLANDINET.

Très bien !... j'y vais ! (Se frottant les mains.) Ah ! nous allons rire !

Il sort avec Joseph.

SCÈNE IV

LÉONCE, HENRIETTE, puis FRANÇOIS et TIBURCE.

LÉONCE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

HENRIETTE.

Je n'y comprends rien ! je ne reconnais plus ton père... il est malade !

FRANÇOIS, paraissant avec Tiburce.

Entre, polisson, et baisse les yeux !

HENRIETTE et LÉONCE.

Qu'y a-t-il ?

FRANÇOIS.

Je vous présente un monsieur qui sort de Clichy.

TIBURCE.

Mais...

FRANÇOIS, avec colère.

Baisse les yeux !

TIBURCE, à part.

C'est égal, il a payé !

FRANÇOIS, à Henriette.

Figurez-vous que...

HENRIETTE.

Pardon !... un fournisseur qui m'attend !

Elle sort par la droite.

FRANÇOIS.

Maintenant que nous ne sommes plus dans la rue... que je ne crains plus les attroupements... (Menaçant.) nous allons causer !

LÉONCE.

Mon oncle.

FRANÇOIS.

Laisse-nous.

Léonce va pour sortir par la gauche, Tiburce le retient.

TIBURCE.

Léonce...

FRANÇOIS, avec autorité.

Allons... laisse-nous !

Léonce sort.

SCÈNE V

FRANÇOIS, TIBURCE, puis LÉONCE.

FRANÇOIS.

Ici ! approche ! garnement ! bohème !... Tu as donc du crédit sur la place ? tu trouves donc des imbéciles qui acceptent ta signature ?

TIBURCE.

Dame, papa !

FRANÇOIS.

Tu te seras adressé à des usuriers.

TIBURCE.

Oh ! non !... j'avais absolument besoin de deux cents francs !

FRANÇOIS.

Pour quoi faire ? pour manger des dindes truffées ?

TIBURCE.

Je ne crois pas...

FRANÇOIS, s'asseyant près de la table.

Parle... après, je te jugerai !

TIBURCE.

On m'indiqua un marchand de meubles... un brave et digne homme... qui m'offrit de me prêter cette somme... sans intérêt.

FRANÇOIS, étonné.

Ah ! c'est bien !

TIBURCE.

Attendez... il n'y mit qu'une condition... c'est que je lui achèterais trois commodes... qui le gênaient dans son magasin...

FRANÇOIS.

Il n'y a rien à dire... c'est du commerce...

TIBURCE.

Ce brave homme me fit souscrire une lettre de change de quatre mille francs !

FRANÇOIS.

Tu m'as dit de deux mille...

TIBURCE.

Oui... mais les commodes...

FRANÇOIS.

Deux mille francs !... trois commodes !...

TIBURCE.

Les commodes sont très chères à Paris... quand on n'en a pas besoin.

FRANÇOIS.

Ah !

TIBURCE.

L'échéance arriva... je ne payai pas...

FRANÇOIS.

Il fallait m'écrire !

TIBURCE.

C'est ce que je fis... Vous me répondites : « Je la connais, celle-là... A toi de tout cœur. »

FRANCOIS, après un mouvement de regret et d'une voix mal assurée.

Après ?

TIBURCE.

Le marchand de meubles devenait intraitable... lorsque je fis la connaissance d'un marchand de châles... un homme très rond... il me compta tout de suite mes quatre mille francs sans intérêt...

FRANÇOIS.

Aïe !

TIBURCE.

Seulement il me fit comprendre qu'il serait bien aise de me vendre un cachemire de l'Inde ! Je n'en avais pas... j'y consentis... je lui souscrivis une lettre de change de huit mille francs.

FRANÇOIS.

Malheureux ! quatre mille francs de cachemire !

TIBURCE.

Il y en a à tout prix ! celui-là est superbe !

FRANÇOIS.

Tu me le donneras... nous verrons, quand tu te marieras, à le placer dans ta corbeille...

TIBURCE.

C'est trop juste ! (Posant un papier sur la table.) Le voilà !

FRANÇOIS, le prenant.

Qu'est-ce que c'est que ça ? une reconnaissance du mont-de-piété ! (Marchant sur lui avec menace.) Misérable ! Ah ! tu mets au mont-de-piété !

TIBURCE, résolument.

Oui, mon père, les jours où j'ai faim !

FRANÇOIS.

Quoi ? faim !... et tes leçons ? tes répétitions ?

TIBURCE.

Je vous ai trompé... je n'en ai pas !

FRANÇOIS.

Alors, de quoi as-tu vécu depuis deux ans ?

TIBURCE.

Ah ! ça, je n'en sais rien... mais il y a des jours où je me suis couché sans avoir... je buvais ma carafe...

FRANÇOIS.

Comment ! Ah ! mon Dieu !... (A part, très ému.) Mon pauvre enfant ! mon petit Tiburce ! sa carafe !... (Le regardant.) Comme il est maigre ! (Haut.) Tiburce !

TIBURCE.

Papa ?

FRANÇOIS, lui ouvrant ses bras.

Viens donc !

TIBURCE, l'embrassant.

Oh !

Léonce entre.

LÉONCE.

Tiens !

FRANÇOIS, pleurant.

C'est bien mal de ne pas m'avoir écrit... Léonce!...

LÉONCE.

Mon oncle ?

FRANÇOIS.

Pourrait-on se procurer tout de suite trois ou quatre biftecks et une bouteille de bordeaux ?

LÉONCE.

Très facilement... si vous voulez passer dans la salle à manger... Joseph va vous servir...

FRANÇOIS.

Ce n'est pas pour moi... je n'ai pas faim.

TIBURCE, ému.

Oh ! moi non plus !

FRANÇOIS.

C'est possible... mais je veux que tu manges! je veux que tu te refasses !

TIBURCE.

Pour vous obéir !...

FRANÇOIS.

Donne-moi le bras... je veux te regarder manger... Pauvre enfant ! (Lui tâtant le bras, et à part.) Comme tout cela est maigre, mon Dieu ! que tout cela est maigre !... (Il le regarde, l'embrasse, puis le prenant par-dessous le bras.) Viens !

Il sort avec lui par la gauche.

SCÈNE VI

LÉONCE, BLANDINET.

LÉONCE, riant.

Il va l'étouffer maintenant...

Il descend à droite.

BLANDINET entre en se frottant les mains.

Je viens de peser le boucher !... Sept grammes de moins... et deux gros os !... et ils appellent ça de la réjouissance... un père de famille. C'est très drôle !

LÉONCE.

Mon père !

BLANDINET.

Ah ! c'est toi !

LÉONCE.

Il est onze heures et demie...

BLANDINET.

Eh bien ?

LÉONCE.

C'est à midi que M. Aubertin doit envoyer prendre les cinquante mille francs que vous avez promis de lui prêter...

BLANDINET.

C'est ma foi vrai ! je n'y pensais plus !

LÉONCE, étonné.

Comment !

BLANDINET.

Ma parole !...

LÉONCE.

Heureusement, mon père, qu'il s'agit d'un vieil

ami... et votre cœur, j'en suis sûr, vous eût rendu la mémoire.

BLANDINET.

Oh! le cœur! vois-tu, à mon âge... il ne faut pas trop compter sur cet organe-là.

LÉONCE.

Et moi, j'y compte mon père... comme je compte sur vous. (Lui serrant la main.) Adieu et merci !

Il sort.

SCÈNE VII

BLANDINET, puis JOSEPH.

BLANDINET, seul.

Un enfant !... je suis fâché de le voir aussi romanesque... (Ouvrant un tiroir et en tirant une liasse de billets.) Les voilà! ces cinquante mille francs... en bons billets de banque... Tiens ! ils sont tout neufs !... (Comptant.) Un, deux, trois... C'est ennuyeux de prêter des billets neufs... on vous en rend des vieux... déchirés... quatre, cinq... quand on vous les rend !... six, sept, huit... Aubertin ne me les rendra jamais... c'est un homme coulé... neuf, dix... Son navire n'est pas assuré... onze... Les Américains l'ont pris, son navire !... C'est un peuple actif, vigilant, audacieux... Eh bien, où en étais-je ? Allons, bon ! il faut que je recommence... Un, deux... J'ai chaud !... c'est drôle comme ça échauffe de prêter de l'argent... trois, quatre, cinq... Et d'abord a-t-il un navire ? Il me l'a dit... mais je ne l'ai pas vu !... six, sept... Si encore cette somme devait le sauver... mais elle ne le sauvera pas... huit... elle servira à payer des créanciers... neuf... qui se moqueront de lui... dix... et de moi... onze... (Frappé d'une idée.) Tiens!

si je consultais François ?... A quoi bon ?... Après tout, je ne suis pas chargé de rembourser les bateaux de ce monsieur, moi !... J'ai une femme... des enfants... c'est-à-dire... et j'irais compromettre leur patrimoine ?... Non ! ce serait trop bête ! (Il remet vivement les billets dans sa poche.) Je vais lui écrire... Après tout, je défends mon bien !... je ferme les serrures !... (Il se met à la table et écrit.) « Mon cher ami, une « catastrophe imprévue m'empêche de te prêter les « cinquante mille francs que je t'ai promis... C'est « pour moi un chagrin dont je ne me consolerai jamais... A toi de tout cœur... » Ça se met toujours quand on refuse !

Il sonne.

JOSEPH.

Monsieur a sonné ?

BLANDINET.

Cette lettre à son adresse... tout de suite...

JOSEPH.

Y a-t-il une réponse ?

BLANDINET.

Non... vous ne l'attendrez pas !

JOSEPH.

Bien, monsieur, je prends mon chapeau et j'y vais tout de suite.

Il sort.

BLANDINET, seul.

Ah ! ah ! que c'est mal, ce que je viens de faire là !... c'est lâche !... c'est méchant !... c'est cruel !... un vieil ami ! (Appelant.) Joseph ! (Se ravisant.) Eh bien, tant mieux !... c'est bien fait !... je deviens coquin ! je me bronze !... comme les autres !

Joseph traverse le fond et se rencontre avec Aubertin.

SCÈNE VIII

BLANDINET, AUBERTIN, puis JOSEPH et PRUDENCE.

AUBERTIN, paraissant à la cantonade.

Une lettre !... c'est bien !... donnez-la-moi !

BLANDINET, à part.

Lui !

AUBERTIN.

Ah ! mon ami ! quelle joie ! quel bonheur ! je suis sauvé !

BLANDINET.

Quoi ?

AUBERTIN.

Mon navire... *la Belle-Irma*.. il est au Havre !

BLANDINET.

Ah bah !

AUBERTIN.

Entré ce matin ! je viens d'en recevoir la nouvelle ! une cargaison magnifique !... une fortune !... mais embrasse-moi donc !

BLANDINET.

Avec plaisir ! (Il l'embrasse. A part.) Sapristi ! et ma lettre !

AUBERTIN.

Je viens t'annoncer cette bonne nouvelle et te dire que je n'ai plus besoin de tes cinquante mille francs !

BLANDINET, à part.

Si je l'avais su !

AUBERTIN.

Mais, vois-tu, Blandinet... non, Edmond ! (Ils se serrent la main.) mon vieil Edmond !

BLANDINET, gêné.

Gustave ! mon vieux Gustave !

AUBERTIN.

Les revers de fortune nous éprouvent quelquefois bien cruellement... mais ils ont un bon côté... c'est de nous faire connaître nos vrais amis...

Il tient sa lettre de la main droite qu'il pose sur l'épaule droite de Blandinet.

BLANDINET, étendant la main.

Oui... ma lettre !

AUBERTIN retire sa main et la pose sur l'autre épaule.

Aussi, jamais... jamais, entends-tu, je n'oublierai ce que tu as fait pour moi !

BLANDINET, même jeu.

Ne parlons pas de ça !

AUBERTIN.

Et nos enfants ! nos chers enfants ! vont-ils être heureux ! Hier, Léonce m'a demandé la main de ma fille...

BLANDINET.

Oui... je sais...

AUBERTIN.

Mais tu comprends que, dans la position où je me trouvais... mon navire perdu... j'étais ruiné ! je n'ai pu lui répondre qu'une chose : « Attends, mon ami... fais comme moi... espère ! »

BLANDINET.

Comment ?

AUBERTIN.

En bonne conscience, je ne pouvais pas donner à ton fils une fille sans dot.

BLANDINET, lui serrant la main.

Ah ! Gustave.

AUBERTIN.

Mais aujourd'hui... je suis riche... plus riche que toi peut-être, et j'ai l'honneur, monsieur, de vous demander la main de votre fils...

BLANDINET.

Trop heureux... certainement ! (Haut, s'oubliant.) Ma lettre... si je pouvais...

Il veut la prendre.

AUBERTIN.

Qu'as-tu donc ? Ah ! ta lettre !

BLANDINET, s'efforçant de sourire.

Elle est inutile ! rends-la-moi !

AUBERTIN.

Du tout... je veux savoir ce que tu m'écrivais..

BLANDINET.

Non !

AUBERTIN, ouvrant la lettre.

Ah ! mon Dieu !

BLANDINET, à part.

Ça y est ! que lui dire ?

Joseph entre du fond, s'arrête aux premiers mots d'Aubertin et écoute la scène.

AUBERTIN.

« Une catastrophe imprévue ! » ah ! mon pauvre ami ! Ce qu'on dit est donc vrai ? je n'osais pas t'en parler !

BLANDINET.

Quoi donc ?

AUBERTIN.

Tes banquiers... M. Turneps et compagnie...

BLANDINET.

Eh bien ?

AUBERTIN.

Ils sont en fuite !

BLANDINET.

Ah ! mon Dieu ! que dis-tu là ?

AUBERTIN.

Est-ce que tu ne le savais pas ?

BLANDINET.

Non !

AUBERTIN, montrant la lettre.

Mais alors...

BLANDINET, vite.

Si ! si ! la catastrophe ! mais où sont-ils ?

AUBERTIN.

On n'en sait rien encore !

BLANDINET.

Mais j'ai trois cent mille francs chez eux ! je suis ruiné !

JOSEPH.

Ruiné !

AUBERTIN.

Ah ! mon ami ! mon pauvre ami ! quel coup ! toi, si bon ! si dévoué ! Mais sois tranquille ! du courage, nous nous reverrons !

Il sort vivement.

SCÈNE IX

BLANDINET, JOSEPH.

BLANDINET, allant s'asseoir près de la table.

Eh bien, il s'en va ! il me plante là ! après le service que j'ai été sur le point de lui rendre ! C'est fini, il ne reviendra plus ! (Apercevant Joseph.) Quant à celui-là, il va me demander son compte. (Sanglots de Joseph.) Je la connais, celle-là... c'est pour avoir un bon certificat... (Joseph sanglote de nouveau.) Eh bien, oui, vous l'aurez.

JOSEPH, des larmes dans la voix.

Ça n'incommoderait pas monsieur de me garder pour rien ? quant à la nourriture, je ne suis pas difficile...

BLANDINET, étonné.

Comment ! vous voulez me servir sans gages, vous ?

JOSEPH, pleurant.

Ça me ferait tant de peine de quitter monsieur.

BLANDINET.

C'est qu'il pleure réellement !

JOSEPH, sanglotant.

Un si bon maître... qui l'année dernière... lorsque j'ai été enrhumé... a été me chercher du sirop de gomme... lui-même... (Pleurant.) Ah ! ah !

BLANDINET, s'épanouissant en pleurant.

Ah ! Joseph ! ça me fait de la peine d'être ruiné... Mais, d'un autre côté... ça me fait plaisir...

Tous deux s'essuient les yeux et sanglotent.

SCÈNE X

LES MÊMES, HENRIETTE, LÉONCE.

HENRIETTE, entrant par la gauche, suivie de Léonce, et les voyant tous deux s'essuyer les yeux.

Comment, des larmes ?

LÉONCE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

JOSEPH.

Ah ! madame... monsieur est ruiné !...

LÉONCE et HENRIETTE.

Ruiné !

BLANDINET.

Que voulez-vous ! la confiance ! la bêtise !

HENRIETTE.

Mon ami !

LÉONCE.

Mon père !

HENRIETTE.

Ah ! je comprends maintenant tes inquiétudes... les réformes que tu voulais introduire dans notre dépense...

JOSEPH.

Sans cela, est-ce qu'il aurait jamais pesé le boucher !

HENRIETTE.

J'ai des diamants... des dentelles... nous les vendrons...

BLANDINET.

Elle veut vendre ses diamants !

LÉONCE.

Et ce matin encore vous m'offriez cent francs par mois ! Oh ! je n'en veux pas, mon père... je suis jeune, je travaillerai... C'est à moi maintenant de pourvoir à vos besoins...

BLANDINET.

Brave garçon !

HENRIETTE.

Pauvre ami ! nous te serrerons si bien entre nos deux cœurs, que tu ne sentiras pas le froid de la misère !

JOSEPH.

Entre nos trois cœurs !

Ils sanglotent tous les quatre.

BLANDINET, prenant sous ses bras le bras de Léonce et celui d'Henriette.

Oh ! continuez ! continuez ! Si vous saviez le bien que vous me faites ! Oh ! la famille ! il ne faut croire qu'à cela... et un peu aux domestiques ! (A Joseph.) Merci, Joseph... ceci vous absout !

JOSEPH.

De quoi donc, monsieur ?

BLANDINET.

Oh ! rien... presque rien... Hier... le sucre... l'eau-de-vie... mais ne parlons plus de ça !

JOSEPH.

Hier... mais c'est M. Tiburce qui s'est fait un grog...

BLANDINET.

Ah bah ! (A part.) Et je l'accusais ! (Il fouille dans sa poche et en tire une quantité innombrable de clefs.) Tenez, Joseph ! je les avais reprises... pas par méfiance... mais pour les faire arranger...

SCÈNE XI

Les Mêmes, MIZABRAN.

MIZABRAN, entrant vivement, très ému.

Monsieur !... Ah ! pauvre brave homme !

BLANDINET.

Quoi donc ?

MIZABRAN.

Je viens d'apprendre l'événement et je vous apporte deux termes à compte.

Il lui remet des billets de banque.

BLANDINET, LÉONCE et HENRIETTE.

Hein ?

BLANDINET.

Ah ! Mizabran !

MIZABRAN.

Je vous donnerai le reste à la fin du mois...

BLANDINET.

Ça ne presse pas...

MIZABRAN.

Quand vous étiez riche, vous pouviez attendre, mais aujourd'hui...

BLANDINET, s'essuyant les yeux avec les billets de banque.

Ah ! Mizabran ! ce que vous faites là !... (A part.)

Son cuir n'est peut-être pas de première qualité... mais son cœur... (Haut, avec effusion.) Mizabran ! j'ai besoin de bottes !

MIZABRAN.

Non, monsieur... je ne vous en ferai plus !

BLANDINET.

Mais cependant...

MIZABRAN.

Non, monsieur !... voici votre mesure.

Il la déchire.

BLANDINET, à part.

C'est sublime ! Il faut donc croire aussi aux bottiers !

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRANÇOIS, TIBURCE.

FRANÇOIS, entrant avec Tiburce par la gauche.

Eh bien, j'apprends de belles choses ! Ruiné !... à ton âge !... Je l'avais prévu ! tu te seras laissé duper... gruger... comme un niais...

TIBURCE, à part.

Pauvre bon oncle !

BLANDINET, à part.

C'est comme cela qu'il me console !

Il remonte avec Henriette. Léonce le fait asseoir.

FRANÇOIS.

Tu vas avoir des difficultés, des procès... Je te recommande Tiburce... il est avocat...

BLANDINET.

Merci !... (A part.) Si c'est là tout ce qu'il m'offre...

TIBURCE.

Papa...

FRANÇOIS.

Quoi ?

TIBURCE.

C'est que... je ne suis pas complètement avocat.

FRANÇOIS.

Comment ?

TIBURCE.

Parce que... l'argent de ma thèse... je l'ai mangé !

FRANÇOIS.

Ah !... Si c'est pour manger, tu as bien fait ! (A part, lui tâtant le bras.) Pauvre garçon ! (Haut.) Nous dînerons ensemble.

Il se met au bureau et écrit. Tiburce va serrer la main à Léonce, puis s'approche de son oncle qui s'est levé.

TIBURCE, bas, à Blandinet.

Mon oncle !

BLANDINET.

Hein ?

TIBURCE, ôtant son épingle, bas.

Prenez ça... pendant que papa écrit.

BLANDINET.

Une épingle en diamant !

TIBURCE, bas.

Ça vaut douze cents francs !... c'est tout ce que j'ai !...

BLANDINET, refusant.

Plus tard... si j'en ai besoin... (A part.) Bon petit

homme ! et je lui ai refusé vingt louis ! Ah ! c'est bon, les neveux ! il n'y a que les frères ! voilà le mien... Il écrit tranquillement son courrier...

FRANÇOIS, se levant et brusquement à Blandinet.

Tiens, signe ça !... imbécile !

BLANDINET.

Qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOIS.

Un acte d'association !

TOUS.

Comment ?

BLANDINET.

Avec toi ?

FRANÇOIS.

Il faut bien que je refasse ta fortune, puisque tu l'as perdue !

BLANDINET, lui sautant au cou.

Ah ! François !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUBERTIN, LAURE.

AUBERTIN, entrant avec Laure et voyant Blandinet dans les bras de son frère.

Voyons ! ne te désole pas ! tout peut se réparer !

LÉONCE et HENRIETTE.

M. Aubertin !

AUBERTIN, tirant un papier de sa poche, à Blandinet.

Tiens, signe-moi ça !

BLANDINET.

Quoi ?

AUBERTIN.

Un acte d'association !

BLANDINET.

Encore ! (Lui sautant au cou.) Ah ! Gustave ! (A part, pleurant et s'essuyant les yeux avec les actes d'association.) Et j'ai dit qu'il ne reviendrait pas ! Ah ! il faut croire aux amis !

AUBERTIN.

Maintenant, voici Laure qui attend que tu veuilles bien demander sa main...

BLANDINET.

Oh ! ça ne se peut plus ! Léonce n'a pas de dot...

AUBERTIN.

Pardon, il en a une... il a pour dot les cinquante mille francs que tu voulais me prêter...

BLANDINET, vivement.

Ne parlons pas de ça !

AUBERTIN.

Parlons-en, au contraire ! je les lui constitue comme apport !

BLANDINET, à part.

Mon Dieu, que les hommes sont bons !

LAURE.

D'ailleurs, je me trouve assez riche pour deux... et, s'il le faut, je me priverai...

BLANDINET.

Te priver ! pauvre petite ! (A part.) Mon Dieu, que les femmes sont bonnes !

AUBERTIN.

Et puis tout n'est peut-être pas désespéré. M. Turneps, ton banquier, vient d'être arrêté à la frontière de Belgique...

LÉONCE.

M. Turneps...

BLANDINET.

Tu sais... les trois cent mille francs ?

LÉONCE.

Mais ils ne sont plus chez lui... Muni de votre procuration, je les ai retirés avant-hier... ils sont à la Banque !

TOUS.

Ah !

BLANDINET.

Est-il possible ! je suis... je suis riche ! Mizabran ! je vous rendrai vos deux termes !

MIZABRAN.

Ça ne presse pas... demain.

BLANDINET, à Joseph.

Joseph ! je double vos gages ! (A sa femme.) Tu auras des diamants ! (A Léonce.) Un cabriolet !

AUBERTIN.

Eh bien, tu es content ?

BLANDINET.

Oh ! oui ! (Le regardant.) C'est-à-dire non !

TOUS.

Pourquoi donc ?

BLANDINET.

Ah ! pourquoi ? parce que j'ai fait une chose... que je ne vous dirai jamais ! Ah ! Gustave ! mon vieux Gustave, je suis un gueux !... un misérable ! j'ai douté de l'amitié, de ma femme, de mon bottier... un ange !

MIZABRAN, se rapprochant.

Oh ! monsieur...

BLANDINET.

Pas vous... ma femme !... de M. Brébant !

FRANÇOIS.

A propos ! j'ai mangé des crevettes, je m'en souviens !

BLANDINET.

Là ! c'est bien fait ! enfin, j'étais devenu méchant, soupçonneux. (A Laure.) Je ne croyais plus à nos petits oiseaux !

LAURE.

Oh ! comme vous deviez être malheureux !

BLANDINET.

Oh ! oui ! mais je suis corrigé maintenant... Aussi, qu'on vienne me demander un service, qu'on vienne m'emprunter de l'argent... et on verra !

FRANÇOIS, bas et vivement.

Chut ! Tiburce !

BLANDINET.

C'est bien pour lui que je dis ça, ce brave garçon ! Voyez-vous, mes enfants, j'ai bien réfléchi, je connais le monde à présent... depuis cinq minutes ! Eh bien, en supposant qu'il y ait quelques hommes

qui ne soient pas complètement parfaits... c'est une supposition ! pour être heureux, il faut savoir faire deux choses...

FRANÇOIS.

Ouvrir les yeux et fermer les serrures...

BLANDINET.

Non !... fermer les yeux... et ouvrir les mains.

LE MISANTHROPE ET L'AUVERGNAT

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 août 1852.

Collaborateurs : MM. LUBIZE ET SIRAUDIN

PERSONNAGES ET ACTEURS

CHIFFONNET, rentier	MM.	SAINVILLE.
MACHAVOINE, auvergnat, porteur d'eau.		BRASSEUR.
COQUENARD, ami de Chiffonnet		LHÉRITIER.
MADAME COQUENARD.	Mmes	PAULINE.
PRUNETTE.		DUPUIS.

INVITÉS, DEUX DOMESTIQUES, PERSONNAGES MUETS.

La scène se passe à Paris, chez Chiffonnet.

LE MISANTHROPE ET L'AUVERGNAT

Un salon. — Porte au fond. — Portes latérales. — Une fenêtre. Des tables de jeu préparées à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

PRUNETTE, *à la cantonade.*

Vous n'y êtes pour personne ! bien, monsieur !... (*Au public.*) En voilà un bourgeois sauvage et désagréable !... Ordinairement les vieux garçons... c'est un tas de farceurs... mais celui-là, il vit tout seul, dans des endroits noirs, comme un colimaçon !... Dans ce moment, il se rase... en se rasant, il se coupe... et, pour arrêter le sang, il cherche des toiles d'araignée... il n'en trouve pas, et alors il bougonne... Ah ! et puis il a encore un autre tic... quand il a fini sa barbe... il va se recoucher. Il se lève tard, très tard, afin, dit-il, de contempler moins longtemps ses semblables... Tiens, à propos de semblables... j'ai oublié d'acheter du mouron pour le serin à monsieur... le seul être qu'il aime ici-bas... Je vais lui donner du sucre... (*Elle prend un morceau de sucre et le donne au serin, dans la cage appendue près de la fenêtre.*) Tiens... petit !... petit !... (*On sonne.*)

Ah ! c'est lui... il sonne. (Nouveau coup de sonnette très violent.) Il grince !... Je reconnais ça à la sonnette... Ma foi !... gare la sauce !... je me sauve !...

Elle sort.

SCÈNE II

CHIFFONNET, seul.

La scène reste un moment vide. Chiffonnet paraît à gauche. Il a une bande de taffetas d'Angleterre sur la figure, tient un rasoir à la main et porte un pet-en l'air. Il est sombre, et s'avance jusque sur la rampe sans parler.

Mon coutelier m'a dit que ce rasoir couperait... et ce rasoir ne coupe pas !... (Avec amertume.) Et l'on veut que j'aime le genre humain ! Pitié ! pitié ! Oh ! les hommes !... je les ai dans le nez !... Oui, tout en ce monde n'est que mensonge, vol et fourberie ! Exemple : hier, je sors... à trois pas de chez moi, on me fait mon mouchoir... J'entre dans un magasin pour en acheter un autre... Il y avait écrit sur la devanture : *English spoken*... et on ne parlait que français ! (Avec amertume.) Pitié ! pitié !... Il y avait écrit : « Prix fixe... » Je marchande... et on me diminue neuf sous !... Infamie !... Je paye... et on me rend... quoi ? une pièce de quatre sous pour une de cinq !... Et l'on veut que j'aime le genre humain... non !... non !... non !... Tout n'est que mensonge, vol et fourberie !... Aussi, j'ai conçu un vaste dessein... J'ai des amis, des canailles d'amis qui, sous prétexte que c'est aujourd'hui ma fête, vont venir m'offrir leurs vœux menteurs. Je leur ménage une petite surprise... un raout... une petite fête Louis XV, avec des gâteaux de l'époque et des rafraîchissements frelatés,

comme leurs compliments. Je leur servirai des riz au lait sans lait... et sans riz !... A minuit, je monte sur un fauteuil et je leur crie : « Vous êtes tous des gueux ! j'ai assez de vos grimaces ! fichez-moi le camp !... » Et, quand ils seront partis, je brûlerai du vinaigre ! ! ! (Grelottant.) Brrr !... je me refroidis dans ce costume... J'ai mal dormi... J'ai fait des rêves atroces... j'ai rêvé que j'embrassais un notaire et trois avoués !... pouah !... (Ouvrant son sucrier.) C'est la bile qui me tourmente. (Renversant les morceaux de sucre sur la table.) Ah !... je reconnais bien là les enfants des hommes... J'en ai laissé cinq morceaux et je n'en retrouve plus que quatre !... Où est le cinquième ?... Avec mon portefeuille, sans doute... un portefeuille nourri de quatre billets de mille... Je l'ai égaré dans l'appartement ou dans l'escalier... je me suis parié un cigare qu'on ne me le rapporterait pas... Eh bien, j'ai gagné !... Triste ! triste ! Bah ! je vais me recoucher. (Il se dirige vers sa chambre, puis revient tout à coup.) Non !... avant, j'ai envie de mettre tous mes domestiques à la porte !... Je les ai depuis cinq jours... il faut en finir !

Il agite une sonnette.

SCÈNE III

CHIFFONNET, puis DEUX DOMESTIQUES, puis PRUNETTE.

UN DOMESTIQUE, paraissant à droite.

Monsieur ?

CHIFFONNET, avec douceur.

Approche, mon ami, approche.

LE DOMESTIQUE, à part.

Tiens, il a l'air de bonne humeur !

CHIFFONNET.

Regarde-moi... Comment me trouves-tu, ce matin ?

LE DOMESTIQUE.

Ah ! monsieur est frais comme une rose !...

CHIFFONNET, éclatant.

Tu mens !... je suis jaune ! je suis fané ! je suis glauque... va-t'en ! je te chasse.

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur...

CHIFFONNET.

Va-t'en, misérable ! (Le domestique se sauve à droite.— Seul.) Frais comme une rose !... et l'on veut que j'aime le genre humain ! A l'autre maintenant ! (Un second domestique paraît au fond.) Approche, mon ami, approche... Bastien, tu es un honnête homme, toi... un bien honnête homme !... réponds-moi franchement : si je me mariais, crois-tu que je serais...

LE DOMESTIQUE.

Oh ! non, monsieur !...

CHIFFONNET.

Pourquoi ?

LE DOMESTIQUE.

Dame !... parce que... parce que... monsieur est si aimable !...

CHIFFONNET.

Ah ! très bien !

LE DOMESTIQUE, à part.

Il est flatté !

CHIFFONNET.

Mon ami... hier, en me promenant au jardin des Plantes, j'ai laissé tomber une épingle dans la fosse de l'ours Martin... va me la chercher !...

LE DOMESTIQUE, stupéfait.

Moi ?...

CHIFFONNET.

Je te défends de remettre les pieds ici sans l'épingle !

LE DOMESTIQUE.

Alors, vous me chassez ?

CHIFFONNET.

Je ne te chasse pas... je t'envoie chercher une épingle... va !... ah ! envoie-moi Prunette !... (Le domestique sort.) Cette bonne Prunette !... j'éprouve le besoin de causer aussi avec elle !...

PRUNETTE, entrant.

Vous me demandez, monsieur ?

CHIFFONNET, avec douceur.

Oui... approche, ma petite Prunette, approche !...

PRUNETTE, avançant.

Me voilà, monsieur.

CHIFFONNET.

Je t'ai fait venir pour te dire que je ne faisais pas un cas énorme de toi !...

PRUNETTE.

Comment ?...

CHIFFONNET.

Entre nous, tu es douée de pas mal d'hypocrisie, de fausseté, de mensonge !

PRUNETTE.

Mais...

CHIFFONNET.

Tu manges mon sucre, tu te plonges dans mes confitures... et tu me fabriques des filets au vin de Madère avec du suresne !...

PRUNETTE.

Ah ! par exemple !...

CHIFFONNET.

Mais je ne t'en veux pas... au contraire... ça me fait plaisir... aussi je te garderai à mon service... toujours !

PRUNETTE.

Monsieur est bien bon !

CHIFFONNET.

Non, je ne suis pas bon !... je te garde, pour avoir près de moi un échantillon de tous les vices, de toutes les gredineries !

PRUNETTE.

Mais, monsieur...

CHIFFONNET.

Et si par hasard j'avais la faiblesse de mollir... de croire à la bonne foi... eh bien, tu serais là... près de moi... comme un bec de gaz pour m'éclairer !

PRUNETTE.

Un bec !

CHIFFONNET.

Voilà, ma bonne Prunette, ce que j'avais à te dire... Maintenant, tu peux retourner à ta cuisine, reprendre le cours de ton exploitation !...

PRUNETTE, à part.

Est-y assez baroque, cet homme-là... Ah ! si la place n'était pas si bonne !...

Elle sort à droite.

SCÈNE IV

CHIFFONNET, puis COQUENARD.

CHIFFONNET, tirant sa montre.

Midi... je vais aller me recoucher.

COQUENARD, à la cantonade.

Il faut que je lui parle... je n'ai qu'un mot à lui dire !... Ah ! le voilà !

CHIFFONNET, à part.

Coquenard !... que le diable l'emporte !

COQUENARD.

Bonjour, cher ami !

CHIFFONNET, à part.

Cher ami ! (Haut.) Bonjour, Coquenard !...

COQUENARD.

Nous avons reçu votre lettre d'invitation pour ce soir ; on dit que ce sera charmant !

CHIFFONNET.

Je le crois... il y aura une surprise !

COQUENARD.

Ah bah !... à quelle heure ?

CHIFFONNET.

A minuit. (A part.) Quand je les flanquerai à la porte !

COQUENARD.

C'est délicieux !... madame Coquenard se fait une fête !

CHIFFONNET.

Ah ! madame Coquenard se fait...? Savez-vous qu'elle est très jolie, votre femme ?...

COQUENARD.

Ah ! pas mal !...

CHIFFONNET, s'animant.

C'est-à-dire qu'elle est ravissante !... des cheveux !... des yeux !... une taille !... Est-elle vertueuse ?

COQUENARD, ébahi.

Plaît-il ? Ah çà ! vous plaisantez !

CHIFFONNET.

Écoutez donc, nous avons énormément de femmes qui ne sont pas vertueuses !

COQUENARD.

A Paris ?

CHIFFONNET.

Non !... en Chine !

COQUENARD, à part et inquiet.

Pourquoi me dit-il ça ? (Haut.) Chiffonnet... auriez-vous appris quelque chose ?

CHIFFONNET.

Moi ?... rien, si cela était... je vous le dirais !...

COQUENARD.

Ce serait d'un ami !... d'un véritable ami... Ce bon Chiffonnet !... Que je suis donc content de vous revoir !...

CHIFFONNET, à part.

Il me caresse ! il va me demander quelque chose !...

COQUENARD.

A propos j'ai compté sur vous pour me rendre un petit service.

CHIFFONNET, à part.

Voilà !... Ça y est !...

COQUENARD.

J'ai besoin de quatre mille francs pour un mois... Figurez-vous que j'ai découvert ce matin un cheval qui vaut de l'or... je compte le faire courir à Chantilly... mais, dans ce moment, je ne suis pas en argent comptant, et j'ai pensé à vous !...

AIR de Lantara.

Quand la sainte amitié nous lie,
Repousseriez-vous ses accents ?
Un ami, c'est un parapluie
Qu'on retrouve dans tous les temps,
Et surtout dans les mauvais temps.

CHIFFONNET, à lui-même.

L'image me semble jolie,
Mais mon rôle est très affligeant,
Car, moi, je recevrais la pluie,
Et lui recevrait mon argent.

(Haut et parlé.) Coquenard, comment me trouvez-vous ce matin ?

COQUENARD, à part.

Pauvre homme !... il se frappe ! (Haut.) Voulez-vous que je vous parle franchement ?... vous êtes frais comme un jeune homme !...

CHIFFONNET.

Merci !... (A part.) Canaille !... canaille !...

COQUENARD.

Avez-vous là ces quatre mille francs ?

CHIFFONNET.

Non... j'attends une rentrée... revenez dans une heure !...

COQUENARD.

Merci... vous êtes charmant... Mais quelle mine !... Tenez !... vous vivrez cent ans !

Il sort vivement.

SCÈNE V

CHIFFONNET, puis PRUNETTE.

CHIFFONNET, seul.

Cent ans pour quatre mille francs !... Canaille !... canaille !... (A Prunette, qui paraît.) M. Coquenard reviendra dans une heure... tu lui diras que je suis à Strasbourg.

PRUNETTE.

Bien, monsieur !...

CHIFFONNET, rentrant dans sa chambre.

Canaille !... canaille !...

SCÈNE VI

PRUNETTE, puis MACHAVOINE.

PRUNETTE.

A Strasbourg !... eh bien, et sa soirée ?

Machavoine paraît au fond. — Costume de porteur d'eau. Il tient des seaux et baragouine l'auvergnat.

MACHAVOINE.

Le bourgeois Chiffonné... ch'il vous plaît ?

PRUNETTE.

Comment ! monsieur Machavoine, vous entrez dans le salon avec vos seaux ?

MACHAVOINE.

Eh bien quoi ?... je chuis porteur d'eau... je ai mes seaux et je crie : A l'eau... oh !

AIR *nouveau*.

A l'eau !
C'est mon refrain,
Mon gagne-pain.
A l'eau,
Oh ! oh ! oh !
A l'eau !

I

On fait fortune à sa manière,
C'est à qui sera l' plus malin.
Moi, c'est le long de la rivière
Que je veux faire mon chemin :
A l'eau !
Etc.

II

Un homme comme moi porte à la ronde
Chez l' riche et l' pauvre... C'est certain,
D' l'eau... j'en fournis à tout le monde,
J'en fournis même au marchand de vin !
A l'eau !
Etc.

Il dépose ses seaux.

PRUNETTE, à part.

Ces Auvergnats !... C'est y bien bâti !... (Haut.) Eh bien, quoi que vous voulez ?... voyons !

MACHAVOINE.

Je veux parler au bourgeois... pour des affaires à part...

PRUNETTE.

Un secret ?

MACHAVOINE.

Oui !...

PRUNETTE.

Qu'est-ce que c'est ?...

MACHAVOINE.

Je chuis venu pour lui dire...

PRUNETTE.

Pour lui dire ?

MACHAVOINE.

Que la rivière, il passait toujours sous le pont Neuf. (Riant.) Hi hi !...

PRUNETTE.

Ah ! qu'il est bête !... Eh bien, vous ne le verrez pas, le bourgeois... y dort !...

MACHAVOINE.

Y dort !... je vas le réveiller ! (Il s'approche, frappe à

la porte de Chiffonnet et crie :) A l'eau... oh ! à l'eau... oh !...

PRUNETTE.

Qu'est-ce qui fait là ?... Monsieur Chiffonnet !... je me sauve !...

Elle sort.

SCÈNE VII

MACHAVOINE, CHIFFONNET.

CHIFFONNET, sortant de sa chambre.

Quel est l'animal...? Le porteur d'eau ! C'est toi qui m'as réveillé, imbécile ?

MACHAVOINE.

A midi !... Faut-il que vous soyez feignant.

CHIFFONNET.

Voyons... que veux-tu ?

MACHAVOINE.

C'est-y pas vous qu'aureriez perdu quèque chose ?

CHIFFONNET.

Oui... moi.

MACHAVOINE.

Là où t'est-ce ?...

CHIFFONNET.

Dans mon escalier, je crois.

MACHAVOINE, tirant un portefeuille de sa poche.

Après ?

CHIFFONNET.

Un portefeuille !

MACHAVOINE, cachant le portefeuille.

Quelle couleur ?

CHIFFONNET.

Rouge !...

MACHAVOINE.

Contenant ?

CHIFFONNET.

Quatre billets de mille !

MACHAVOINE.

C'est bien à vous... V'là le maroquin ; maintenant je n'ai plus rien à vous dire, bonsoir...

Il reprend ses seaux et se dirige vers la porte.

CHIFFONNET, à part, stupéfait.

C'est prodigieux !... Tiens ! je me dois un cigare ! (Apercevant Machavoine qui s'en va.) Eh bien, où va-t-il donc ? (L'appelant.) Hé ! porteur d'eau !

MACHAVOINE.

Bourgeois ?

CHIFFONNET.

Tu oublies la petite récompense.

Il fouille à sa poche.

MACHAVOINE.

Une récompense ?... A cause de quoi ?

CHIFFONNET.

Parce que tu me rapportes quatre mille francs !

MACHAVOINE.

Pour ça ?... Allons donc !... ça n'est pas assez lourd... Ah ! si c'était de la ferraille !... mais de l'argent ! fichtra ! ça fait plaisir à rapporter pour rien !...

CHIFFONNET, froidement.

Oui... oui... (A part.) C'est pour avoir davantage... Je connais cette ficelle-là. (Haut.) Tiens ! voilà quarante francs !

MACHAVOINE, se fâchant.

Rentrez ça !... Les enfants de l'Auvergne !... ils sont des honnêtes gens !...

CHIFFONNET.

Cent francs !

MACHAVOINE, avec colère.

Rentrez ça !

CHIFFONNET.

Mille !

MACHAVOINE.

Assez !... Vous pourriez me tenter !... et alors, je vous aplatirais. .... comme une limande, fichtra !...

CHIFFONNET.

Quelle sainte indignation !... Comment t'appelles-tu ?

MACHAVOINE.

Machavoine.

CHIFFONNET.

Machavoine, tu es sublime !

MACHAVOINE, indigné.

Sublime vous-même, fichtra !

CHIFFONNET.

Calme-toi !

MACHAVOINE.

Ah ! c'est que je suis franc... je ne sais pas mentir, moi !...

CHIFFONNET, prenant les seaux de dessus les épaules de Machavoine et les mettant sur les siennes.

Tu ne sais pas mentir !... Machavoine, comment me trouves-tu ce matin ?

MACHAVOINE.

Je vous trouve laid !...

CHIFFONNET.

Très bien !... Si je me mariais... crois-tu que je serais ?...

MACHAVOINE.

Oh ! ça... tout de suite !...

CHIFFONNET, s'épanouissant.

Enfin, en voilà un !... Ah ! ça fait du bien !... ça repose !... (Il pose les seaux à droite.) On a bien raison de dire que la vérité habite un puits... mais, sans les porteurs d'eau, elle y resterait !... Cause-moi... Machavoine, cause-moi !

MACHAVOINE.

Je n'ai pas le temps... Et mes pratiques ?

CHIFFONNET, à part.

Ah ! quelle idée ! je conçois un vaste dessein ! (Haut.) Écoute-moi, bon Savoyard...

MACHAVOINE.

Auvergnat.

CHIFFONNET.

Auvergnat, ça m'est égal !... Que gagnes-tu à porter ainsi de l'eau chez tes contemporains ?...

MACHAVOINE.

Je gagne de trente à trente et un sous par jour...

CHIFFONNET.

Et ça te suffit pour vivre? Oh! frugalité, *frugalitas !* (A Machavoine.) Homme des temps antiques! j'ai besoin d'un ami... Veux-tu devenir le mien?... je te donnerai cinq francs par jour... et nourri!...

MACHAVOINE.

Cinq francs! fichtra! (Déposant ses seaux.) Qu'est-ce que j'aurai à faire?...

CHIFFONNET.

Tu me diras la vérité... toute la vérité, rien que la vérité...

MACHAVOINE.

C'est un métier de feignant!

CHIFFONNET.

Oh! pas tant que tu le crois!... il y a de l'ouvrage. Tu te mettras à l'affût... et, dès qu'un mensonge paraîtra dans cette maison... paf! tu tireras dessus... sans pitié!

MACHAVOINE.

Quel drôle d'état!... Et si c'est vous qui mentez?...

CHIFFONNET.

Raison de plus, tu tireras à mitraille!... Ainsi, c'est convenu!... touche là!...

MACHAVOINE.

C'est convenu?... Un instant!... vous pouvez t'être un filou!...

CHIFFONNET, à part.

Il me traite de filou!... Il est charmant! (Haut.) Continue...

MACHAVOINE.

Une supposition que, dans huit jours, vous me flanquiez à la porte... comme une écaille d'huître.

CHIFFONNET.

Jamais !...

MACHAVOINE.

J'aurais perdu mon état, mes pratiques... Tenez... décidément, j'aime mieux porter mon eau !

Il remonte.

CHIFFONNET.

Arrête... cruel Machavoine !... Veux-tu que je me lie par une parole d'honneur ?

MACHAVOINE.

Oh ! oh ! les paroles d'honneur... c'est comme la neige... ça fond devant le soleil !...

CHIFFONNET, avec enthousiasme.

J'aime ce souverain mépris des hommes !... Alors faisons un bail de trois, six ou neuf !...

MACHAVOINE.

A mon choix.

CHIFFONNET.

Soit...

MACHAVOINE

A la bonne heure !

CHIFFONNET, à part.

Je le tiens !

Il se met au bureau et écrit.

MACHAVOINE.

C'est bien cent sous que vous avez dit ?

CHIFFONNET.

Oui... et, de plus, je stipule un fort dédit...

MACHAVOINE.

Six cents francs !

CHIFFONNET.

Ce n'est pas assez... Trente mille francs !

MACHAVOINE.

Fichtra !

CHIFFONNET, à part.

Il ne pourra plus m'échapper. (Haut.) et je signe ! (Lui présentant la plume.) A ton tour !...

MACHAVOINE.

Minute.

Il s'assied, prend le papier et le parcourt.

CHIFFONNET.

Tu te méfies de moi ?

MACHAVOINE.

Ce n'est pas que je me méfie... Mais je regarde si vous avez mis les cent sous...

CHIFFONNET.

Il est plein de rondeur !

MACHAVOINE.

Ça y est ! je signe !

Il signe.

CHIFFONNET, à lui-même.

AIR d'*Ambroise, ou Voilà ma journée.*

Oui, cet homme, je me l'attache
Comme un chien qu'on garde à l'attache.

MACHAVOINE, montrant son papier.

Moi, je ne désire plus rien,
Je suis riche, voilà mon bien.

CHIFFONNET.

Maintenant, cet homme est mon bien.
On voit tant de gens, ô sottise,
Payer cher le mensonge... Eh bien,
Je viens d'acheter la franchise ;
Oui, je la tien,
Oui, je la tien !

MACHAVOINE.

Ma fortune, il faut que je le dise,
Oui, je la tien !

ENSEMBLE.

Oui, je la tien !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, PRUNETTE.

PRUNETTE.

Monsieur ?

CHIFFONNET.

Qu'est-ce que c'est ? Je n'aime pas qu'on me dérange quand je suis avec mon ami.

PRUNETTE.

Le porteur d'eau ?...

CHIFFONNET.

Apprenez, mademoiselle Prunette, que cet homme n'est plus un porteur d'eau... Je l'ai élevé au grade d'ami !... fichtra !

MACHAVOINE.

Oui !... à raison de cent sous par jour et nourri... A propos, combien de plats ?

CHIFFONNET.

Écoute les comptes de la cuisinière et tu le sauras !

MACHAVOINE.

Oh !... Avant, je suis franc, moi... avant, je vas vous demander une chose !

CHIFFONNET.

Parle !

MACHAVOINE.

Je voudrais te tutayer comme tu me tutaies !. .

CHIFFONNET.

Je n'osais pas te l'offrir... Tutoie-moi, fichtra !...

MACHAVOINE.

Oh ! merci !...

CHIFFONNET, à Prunette.

Vos comptes, Prunette !...

Il s'assied à son bureau, et Machavoine s'assied à gauche.

PRUNETTE, lisant son livre de dépense.

Pain... trois francs.

CHIFFONNET.

Trois francs de pain ?

PRUNETTE.

Il est r'augmenté.

MACHAVOINE, à part.

Hein ? r'augmenté !

PRUNETTE.

Pot-au-feu... sept francs cinquante centimes.

CHIFFONNET.

Sept francs cinquante centimes de pot-au-feu !

MACHAVOINE.

Bigra !

PRUNETTE.

Il est r'augmenté !

CHIFFONNET.

Le pot ?

PRUNETTE.

Non.

CHIFFONNET.

Le feu ?

PRUNETTE

Non... la viande !... Choux et légumes, quarante sous... Poulet, dix francs.

MACHAVOINE, se levant et éclatant.

C'est trop fort !... Mille fichtra de bigra !

CHIFFONNET et PRUNETTE.

Quoi donc ?

MACHAVOINE.

Le pain n'est pas augmenté ! la viande non plus !... Quant au poulet... j'étais chez la marchande... vous l'avez payé cent sous... ah !

PRUNETTE, bas, à Machavoine.

Taisez-vous donc !

MACHAVOINE.

Non ! non ! non ! Pourquoi que vous volez ce brave homme ?

PRUNETTE.

Ce n'est pas vrai !

MACHAVOINE, menaçant.

Ne dites pas cha !

CHIFFONNET, les séparant et prenant le milieu.

Silence !... (*Poétiquement.*) Quelle admirable mise en scène !... D'un coté la vérité... de l'autre le mensonge... et Chiffonnet au milieu..... calme et serein !...

MACHAVOINE.

C'est égal... elle l'a payé cent sous !

PRUNETTE.

Oui, mais je dirai pourquoi à monsieur !...

CHIFFONNET.

Machavoine !... tu as été gigantesque... tu as été homérique!... je t'admets à ma table... va t'habiller !

MACHAVOINE.

Je veux bien aller m'habilier. Mais elle ne l'a payé que cent sous !...

ENSEMBLE.

AIR de *Dom Pasquale.*

MACHAVOINE.

C'est à regret que j' vous quitte,
Elle peut encor vous tromper,
Mais je vais r'venir bien vite,
Cela va bien l'attraper.

CHIFFONNET.

C'est à regret qu'il me quitte,
Elle pourrait me tromper,
Mais il reviendra bien vite,
Pour mieux encor l'attraper.

PRUNETTE.

Vraiment cet homme m'irrite,
Croire que je veux tromper,
Qu'il s'en aille donc bien vite,
Je n'irai pas l' rattraper !

CHIFFONNET, seul.

Ce Machavoine est immense,
Quel bonheur pour mon foyer !
Il a découvert la danse
De l'anse de son panier.

ENSEMBLE, REPRISE.

MACHAVOINE.

C'est à regret que je vous quitte,
Etc.

CHIFFONNET.

C'est à regret,
Etc.

PRUNETTE.

Vraiment cet homme,
Etc.

Machavoine reprend ses seaux et sort.

SCÈNE IX

CHIFFONNET, PRUNETTE.

CHIFFONNET.

Prunette !

PRUNETTE.

Monsieur ?

CHIFFONNET.

Avance, mon enfant ! (Prunette s'approche.) Nous filoutons donc la monnaie à papa Chiffonnet ?

PRUNETTE.

Monsieur, je vas vous dire la vérité...

CHIFFONNET.

La vérité ! (Lui caressant la joue.) Ah ! j'aime tes mots !

PRUNETTE.

Vous m'avez dit pour la soirée...

CHIFFONNET.

Petite voleuse !

PRUNETTE.

Je vois bien que monsieur veut me renvoyer !

CHIFFONNET.

Moi !... je m'en garderais bien.

PRUNETTE.

C'est que je suis une honnête fille, au moins !...

CHIFFONNET.

Oui... oui... oui... Combien as-tu à la caisse d'épargne ?

PRUNETTE.

J'ai deux mille francs !...

CHIFFONNET.

Charmant ! tu gagnes trois cents francs par an... et tu n'es à mon service que depuis huit mois ! Ah ! tu me plais ! tu me réjouis, tu es complète !

PRUNETTE.

J'ai fait un héritage !

CHIFFONNET.

Un héritage, toi ?... Tiens ! voilà vingt sous pour ton mot... j'adore tes mots ! fais-m'en d'autres ! je les payerai !...

PRUNETTE.

Je vois bien que monsieur manque de confiance en moi !...

CHIFFONNET, se tordant.

Confiance !... oh ! assez ! tu me ruinerais !...

PRUNETTE, à part.

C'est pas possible !... il a eu un coup de marteau !

CHIFFONNET.

Tu as bien exécuté mes ordres pour ce soir ?

PRUNETTE, hésitant.

C'est-à-dire... oui, monsieur ! (A part.) J'ose pas lui dire !...

CHIFFONNET.

Les sirops sont-ils bien mauvais, bien tournés ?

PRUNETTE.

Oui, monsieur !...

CHIFFONNET.

Ah ! tant mieux !... ces chers amis !... et les gâteaux ?

PRUNETTE.

Ils ont huit jours !...

CHIFFONNET.

C'est bien jeune !... et le riz au lait ?

PRUNETTE.

Je n'ai pas mis de riz !...

CHIFFONNET.

Ni de lait ?...

PRUNETTE.

Non, monsieur !

CHIFFONNET.

Alors, qu'est-ce que tu as mis ?

PRUNETTE.

J'ai fait une semoule au beurre !

CHIFFONNET.

Très bien !... ajoutes-y de la moutarde... Quant aux bougies... de la chandelle !...

PRUNETTE.

Mais, monsieur...

CHIFFONNET.

Qu'est-ce que ça te fait ?... tu me la compteras comme de la bougie !... eh ! eh ! petite truande !... petite ribaude... adieu, petite cour des Miracles, adieu !

Prunette sort.

SCÈNE X

CHIFFONNET, MACHAVOINE.

MACHAVOINE, parlant à la cantonade ; il est endimanché.

Viens-y donc, méchant gringalet de quatre sous, viens-y donc !

CHIFFONNET.

Machavoine !... quelqu'un t'aurait-il manqué ?

MACHAVOINE.

C'est le portier... je passe devant sa loge... et

je l'entends qu'il dit au tambour de la garde nationale : « M. Chiffonnet ne demeure plus ici !... »

CHIFFONNET.

Oui, c'était convenu !

MACHAVOINE.

Alors, moi, je suis couru après le tambour... et je lui ai dit : « Si, qu'il y demeure, fichtra !... »

CHIFFONNET, à part.

Maladroit !

MACHAVOINE.

Donnez-moi son billet de garde... je vas y porter !

CHIFFONNET.

Comment !

MACHAVOINE.

Il n'a pas voulu !...

CHIFFONNET, avec joie.

Ah !...

MACHAVOINE.

Il m'a dit que ça ne le regarde pas... ça regarde le sergent-major... Alors, moi, je suis couru chez le sergent-major...

CHIFFONNET.

Allons, bon !...

MACHAVOINE.

J'y ai conté la frime... (Triomphant.) Et v'là ton billet de garde !... c'est pour demain !...

CHIFFONNET, prenant le billet.

Merci !... bien obligé ! (Tristement.) Me voilà de garde demain !...

MACHAVOINE.

On dirait que ça ne te fait pas plaisir.

CHIFFONNET.

Mais, grand nigaud, tu ne comprends pas que c'est moi qui avais recommandé au portier !

MACHAVOINE.

Un mensonge!... Ah! Chiffonnet!... ça n'est pas bien!...

CHIFFONNET.

Oh! un mensonge!

MACHAVOINE.

Tu m'as dit de tirer dessus et j'ai tiré dessus!

CHIFFONNET.

Certainement... certainement! (A part.) Je trouve qu'il va un tantinet loin. (Haut.) Je vais m'habiller, donne-moi mon habit!... sur cette chaise.

Il ôte son pet-en-l'air et reste en bras de chemise.

MACHAVOINE, qui a été chercher l'habit, l'aperçoit et éclate de rire.

Oh! oh!... fichtra de la Catarina!

CHIFFONNET, regardant autour de lui.

Qu'est-ce qu'il a?

MACHAVOINE.

Ah! ben, en voila un polichinelle qu'est mal bâti!...

CHIFFONNET.

Hein?

MACHAVOINE, tournant autour de lui.

Comme c'est fichu!... fichtra de la Catarina!...

CHIFFONNET, à part.

Ah ! mais... il est embêtant ! (Haut.) Voyons, cet habit... Serre d'abord la boucle de mon gilet...

MACHAVOINE.

Oh !... ça... ça ne fera pas de mal !... (Il lui met un genou sur le dos, et serre de toutes ses forces.) Hue... là ! hue... là !...

CHIFFONNET.

Aïe ! prends garde !

MACHAVOINE, lui faisant passer une manche de son habit.

Ah ! mon vieux, que voilà de la mauvaise viande !

CHIFFONNET.

C'est bien, on ne te demande pas ça... Il me semble que je ne suis pas plus mal fait qu'un autre !...

MACHAVOINE.

Du ventre... et pas de jambes !... T'as poussé comme une citrouille !...

CHIFFONNET.

En voilà assez !...

MACHAVOINE.

Ah ! je suis franc, moi !...

CHIFFONNET.

Va me chercher ma perruque neuve...

MACHAVOINE.

Une perruque !... une perruque !...

CHIFFONNET.

Mais va donc !...

MACHAVOINE.

J'en crèverai de rire ! fichtra de la Catarina !...

Il entre à gauche.

SCÈNE XI

CHIFFONNET, puis PRUNETTE, puis MADAME COQUENARD.

CHIFFONNET.

Ah ! mais il est embêtant !... (S'examinant.) Et puis... je crois qu'il manque un peu de goût !

PRUNETTE, entrant.

Monsieur...

CHIFFONNET.

Quoi ?

PRUNETTE, avec mystère.

C'est madame Coquenard qui demande à vous parler en secret !...

CHIFFONNET.

Madame Coquenard !... une si belle femme !... dans mon ermitage ! Sapristi !... je suis fâché de ne pas avoir ma perruque neuve !... Enfin !... fais entrer !...

PRUNETTE, à la cantonade.

Entrez, madame !...

Elle sort et se croise avec madame Coquenard.

MADAME COQUENARD, saluant.

Monsieur !...

CHIFFONNET.

Madame... donnez-vous donc la peine de vous asseoir !...

MADAME COQUENARD.

Non !... je ne reste qu'un instant !...

CHIFFONNET, à part.

Elle est encore plus suave dans le tête-à-tête !

MADAME COQUENARD.

Monsieur, qu'allez-vous penser de ma démarche ?...

CHIFFONNET.

Je pense que votre démarche est celle d'une gazelle !...

MADAME COQUENARD.

C'est-à-dire que vous la trouvez légère ?...

CHIFFONNET.

Oh ! loin de moi...

MADAME COQUENARD.

Et vous avez raison... Oser me présenter chez vous... chez un garçon !... sans mon mari !

CHIFFONNET.

Madame, l'absence d'un mari est le plus beau cortège d'une femme... chez un garçon ! (A part.) Bandit que je suis !...

MADAME COQUENARD.

Vous allez dire que je suis bien indiscrète, mais...

CHIFFONNET.

Achevez, de grâce !...

MADAME COQUENARD.

Vous avez vu M. Coquenard, ce matin ?

CHIFFONNET.

Oui...

MADAME COQUENARD.

Il vous a, je crois, parlé d'un emprunt !...

CHIFFONNET, à part.

Hein !... elle vient chercher les quatre mille ! C'est une carotte !... soyons froid. (Haut.) Fectivement, madame, fectivement, nous en avons parlé vaguement... excessivement vaguement !

MADAME COQUENARD.

Il me l'a dit...

CHIFFONNET, à part.

Parbleu !

MADAME COQUENARD.

Et je suis venue à son insu !

CHIFFONNET, ironiquement.

Oui... en catimini... en catimini !...

MADAME COQUENARD, à part.

Qu'est-ce qu'il a ? (Haut.) Vous prier... vous supplier...

CHIFFONNET, à part.

Comme je la vois venir !...

MADAME COQUENARD.

De ne pas lui prêter ces quatre mille francs !...

CHIFFONNET, stupéfait.

Ah bah !... ah bah !... (Avec empressement.) Madame, donnez-vous donc la peine de vous asseoir !... (A part.) Je redeviens bandit !

MADAME COQUENARD.

Vous me le promettez ?

CHIFFONNET.

Refuser ce pauvre Coquenard !... c'est cruel ! bien cruel !... Mais, pour vous être agréable..

MADAME COQUENARD.

C'est que vous ne savez pas !...

CHIFFONNET.

Quoi donc ?...

MADAME COQUENARD.

Non... j'ai tort de vous dire... mon mari possède un travers affreux !....

CHIFFONNET.

Se livrerait-il aux alcools ?

MADAME COQUENARD.

Non !... mais il aime, il adore, il idolâtre les chevaux.

CHIFFONNET.

Comment !... ces vilaines petites créatures sans grâce... qui nous jettent par terre !...

MADAME COQUENARD.

Oui, monsieur... aussi, passe-t-il sa vie dans son écurie... il en a fait son salon, son cabinet de travail, son boudoir !...

CHIFFONNET.

Et sa chambre à coucher ?

MADAME COQUENARD, *vivement.*

Oh ! non !

CHIFFONNET.

Ah !... c'est égal, vivre dans le fumier... comme un melon !... ah !... fi ! fi ! fi ! et encore fi !

MADAME COQUENARD.

Que voulez-vous !... je me résigne... je sais m'imposer des privations... dernièrement, je désirais un cachemire...

CHIFFONNET.

Eh bien ?

MADAME COQUENARD, tristement.

Eh bien, M. Coquenard s'est donné un poney !

CHIFFONNET, avec intérêt.

Pauvre martyre de l'équitation !

MADAME COQUENARD.

Cependant, je ne voudrais pas que cette sotte passion le ruinât !

CHIFFONNET.

Je comprends ce subjonctif ; c'est le subjonctif d'un ange !... (A part.) auquel on a refusé un cachemire.

MADAME COQUENARD.

Ainsi, monsieur, c'est bien convenu... vous ne lui prêterez pas cette somme ?...

CHIFFONNET.

Ah !... soyez sans crainte ! (Tendrement.) D'ailleurs, puis-je refuser quelque chose à une femme !... mais asseyez-vous donc !...

MADAME COQUENARD.

Merci !...

CHIFFONNET.

Nous serons mieux pour causer !...

MADAME COQUENARD.

Je vais me retirer... car si mon mari se doutait !...

CHIFFONNET, avec exaltation.

Oh ! pas encore !... laissez-moi contempler ce profil byzantin !... ce nez... renouvelé des Grecs !... ces yeux fendus en amandes... douces ! oh ! très douces !

MADAME COQUENARD.

Ah ! monsieur !

CHIFFONNET.

Et ces cheveux !... qu'ils sont beaux !... onduleux !... vaporeux, fabuleux !...

MADAME COQUENARD.

Mais il me semble que vous-même, de ce côté-là !...

CHIFFONNET, à part.

Elle croit que c'est à moi ! (Haut, minaudant.) J'avoue que j'aurais tort de me plaindre !... sous ce rapport, la nature n'a pas trop liardé... à mon égard !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, MACHAVOINE, puis PRUNETTE.

MACHAVOINE entre portant une perruque sur son poing.

La voilà !

CHIFFONNET, à part.

Ah ! sacredié !...

MADAME COQUENARD.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MACHAVOINE.

Ça ?... c'est la perruque de Chiffonnet !

CHIFFONNET.

Du tout !... connais pas !...

MACHAVOINE.

Mais si !...

CHIFFONNET.

Mais non !..

MACHAVOINE.

Mais si !...

CHIFFONNET, bas.

Tais-toi donc, animal !

MACHAVOINE, à madame Coquenard.

Il me dit de me taire !... à preuve que c'est à lui !...

MADAME COQUENARD, étouffant son rire.

Quoi !... monsieur Chiffonnet, vous portez perruque ?...

CHIFFONNET.

Oh ! oh ! au carnaval seulement... pour me mettre en garde française ! (Haut, à madame Coquenard.) J'espère, madame, que vous ne croyez pas un mot ?...

MADAME COQUENARD, saluant.

Adieu !... monsieur... comptez sur ma discrétion.

CHIFFONNET, saluant.

Madame !... (A part.) Ce manant me fait perdre une occasion magnifique.

PRUNETTE, entrant vivement.

Monsieur !... c'est M. Coquenard !...

MADAME COQUENARD, très effrayée.

Ah ! mon Dieu !... je suis perdue s'il me trouve ici.

CHIFFONNET.

Comment ?

MADAME COQUENARD.

Il est d'une jalousie !... il vous tuera, monsieur.

CHIFFONNET.

Bigre !... Prunette, dis que je n'y suis pas.

MACHAVOINE.

Par exemple !... faire mentir cette fille ! ça serait du propre ! (Courant à la porte.) Monsieur, monsieur !... il y est, Chiffonnet !... il y est.

CHIFFONNET.

Sapristi !

MADAME COQUENARD.

Mon Dieu ! que faire ?

PRUNETTE, la poussant dans le cabinet à gauche.

Vite là, vous sortirez par la cuisine.

Madame Coquenard entre avec Prunette pendant que Machavoine est encore à la porte du fond.

SCÈNE XIII

CHIFFONNET, MACHAVOINE, COQUENARD.

MACHAVOINE, à Coquenard.

Entrez, monsieur, entrez. (A part, cherchant madame Coquenard.) Tiens ! où est-elle donc passée ?

COQUENARD, à Chiffonnet.

Bonjour, Chiffonnet... je vous dérange ?

CHIFFONNET, mal à l'aise.

Du tout... du tout... J'allais sortir... venez-vous ?

COQUENARD.

Un instant... je viens chercher les quatre mille francs dont je vous ai parlé.

CHIFFONNET, à part.

Et sa femme qui m'a fait promettre... (Haut.) Mon cher ami, j'en suis désolé, mais cette rentrée sur laquelle je comptais... enfin, je n'ai pas d'argent !

MACHAVOINE.

Pas d'argent ! pourquoi que vous dites ça ? (A Coquenard.) Il en a, mais il ne veut pas vous en prêter !

CHIFFONNET.

Ah ! mais... ah ! mais il m'agace !

COQUENARD.

Comment ! Chiffonnet !

CHIFFONNET.

Croyez, mon cher Coquenard, que, si j'avais cette somme, je serais heureux, oh ! mais bien heureux de pouvoir vous l'offrir.

MACHAVOINE, à lui-même.

Oh ben ! si ce n'est que ça !...

Il va à la petite table.

CHIFFONNET.

Ce subalterne ignore l'état de mes caisses ; la vérité est qu'il me reste sept francs pour dîner à trente-deux sous.

MACHAVOINE, se plaçant entre Chiffonnet et Coquenard.

Soyez heureux, voilà les quatre mille francs.

Il donne le portefeuille à Chiffonnet.

CHIFFONNET, cachant le portefeuille.

L'animal !

COQUENARD, à Machavoine.

Comment !

MACHAVOINE.

Le portefeuille que j'ai trouva et que j'ai rapporta...

CHIFFONNET.

Oui... je l'avais oublia... non ! oublié dans ce tiroir. (A part.) Mais c'est la grêle, la peste, que cet Auvergnat ! (Il jette le portefeuille au nez de Machavoine et donne les billets à Coquenard.) Voici !...

COQUENARD, mettant les billets dans sa poche.

Ah ! mon ami, que de remercîments !

CHIFFONNET.

Il n'y a pas de quoi !

COQUENARD.

Adieu... à ce soir... je suis pressé. (Il prend son chapeau et aperçoit l'ombrelle que sa femme a oubliée sur un meuble.) Tiens, c'est extraordinaire.

CHIFFONNET, à part.

Fichtre de bigre !

COQUENARD redescend.

A qui ça ?

CHIFFONNET, embarrassé.

C'est une ombrelle !... Un cadeau que je viens de faire à ma nièce....

COQUENARD, soupçonnant.

Ah !

MACHAVOINE.

Ne le croyez pas ! il vous conte des couleurs, des mensonges !

COQUENARD.

Comment !

MACHAVOINE, à Coquenard.

C'est l'ombrelle d'une dame en chapeau bleu.

COQUENARD.

Un chapeau bleu !

CHIFFONNET.

Non !

MACHAVOINE.

Avec un châle blanc.

COQUENARD.

C'est bien ça !

CHIFFONNET.

Misérable !

MACHAVOINE.

Et tout à l'heure le bourgeois lui faisait de l'œil... Ah ! mais de l'œil ! avec sa perruque.

COQUENARD.

Et où est cette dame ?

CHIFFONNET.

Je vais vous expliquer...

COQUENARD.

Non... pas vous ! (A Machavoine.) Toi !... car tu dis la vérité, toi !

MACHAVOINE.

Toujours !

COQUENARD.

Eh bien, parle... où est cette dame ?

MACHAVOINE.

Cette dame, je l'ai vue, mais je sais pas oùs qu'elle a passé !

CHIFFONNET, à part.

Je respire !

COQUENARD.

Je cours chez moi, et, si madame Coquenard n'a pas son ombrelle...

Il remonte.

MADAME COQUENARD, entr'ouvrant la porte.

Les verrous sont mis... impossible de sortir.

MACHAVOINE, l'apercevant.

Ah ! fichtre !... la voilà !... la voilà !

La porte se referme vivement.

CHIFFONNET.

Misérable !

COQUENARD, courant à la porte.

Ouvrez, madame, ouvrez !

CHIFFONNET.

Coquenard ! vous oubliez que vous êtes chez moi !

COQUENARD.

Monsieur !... rendez-moi ma femme, et après nous causerons !

Il frappe sur la porte.

AIR de *Madame Favart*.

Oh ! dussé-je enfoncer les portes,
Ma femme est là... je la verrai.

CHIFFONNET, à Machavoine.

De chez moi, je veux que tu sortes.

MACHAVOINE, montrant son traité.
Trent' mill' francs... et j'obéirai.

COQUENARD, parlé.
Ouvrez, madame !... ouvrez !

CHIFFONNET.
Mon Dieu, si je pouvais le tordre !

MACHAVOINE.
Trent' mill' francs !

CHIFFONNET.
Oh ! le scélérat
Me donne des envies de mordre...
De mordre dans un Auvergnat.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PRUNETTE, avec le châle et le chapeau de madame Coquenard. La porte s'ouvre, Prunette paraît, son voile est baissé.

TOUS, étonnés.
Tiens !

MACHAVOINE, à part.
Elle s'est raccourcie !

Il remonte.

PRUNETTE, à Chiffonnet.
Adieu, mon oncle...

CHIFFONNET, à part.
Prunette !... ô fille intelligente... et rouée !

PRUNETTE, bas et vivement.
Elle est partie ! ne craignez rien !

COQUENARD, qui s'est approché.

Quoi ?

CHIFFONNET.

Rien !... adieu, ma nièce... prends l'omnibus et embrasse ton mari pour moi... avec la correspondance.

PRUNETTE.

Oui, mon oncle... (Prenant l'ombrelle des mains de Coquenard.) Pardon, c'est mon ombrelle.

COQUENARD, ébahi, rendant l'ombrelle.

Madame... (Prunette sort, Chiffonnet l'accompagne jusqu'au fond.) La nièce... ou non !... du moment que ce n'est pas ma femme...

MACHAVOINE, à Coquenard.

Dites donc, ça n'est pas la même...

COQUENARD.

Quoi ?

MACHAVOINE.

L'autre était plus grande et moins ratatinée...

COQUENARD, à part.

Est-il possible !... oh ! il y a un mystère, mais je le découvrirai... j'ai un moyen ! (A Machavoine.) Dans cinq minutes... viens me trouver au café en face... vingt francs pour toi.

CHIFFONNET, redescendant, à Coquenard.

Eh bien... vilain jaloux...

COQUENARD.

J'avais tort... je le reconnais... soupçonner un ami, ce bon Chiffonnet... je vous aurais tué d'abord !

CHIFFONNET, à part.

Mazette !

COQUENARD, à part.

Il a pâli ! (Haut.) Adieu... à tantôt. (Bas, à Machavoine.) Toi, dans cinq minutes...

MACHAVOINE.

On y sera.

ENSEMBLE.

AIR des *Mousquetaires*.

COQUENARD.

Agissons avec mystère...
Et sans bruit et sans éclat,
Bientôt je saurai, j'espère,
Faire parler cet Auvergnat.

MACHAVOINE.

Chacun peut voir, je l'espère,
Grâce à mon nouvel état,
Que c' n'est pas aisé de faire...
Faire mentir un Auvergnat.

CHIFFONNET.

Je crois que c'est un mystère,
Mais je ne m'explique pas
Pourquoi l'on a sur la terre
Introduit des Auvergnats.

CHIFFONNET, à Machavoine.

Quant à toi, fiche-moi le camp !

MACHAVOINE, à Chiffonnet.

Trente mille francs ! ou je reste.

Il sort par la droite.

SCÈNE XV

CHIFFONNET, puis PRUNETTE.

CHIFFONNET.

Trente mille francs ! Mais plutôt que de te les donner, j'aimerais mieux... fonder une société pour la destruction des animaux nuisibles... y compris les porteurs d'eau !... Et dire que j'en ai pour neuf ans !... Trois, six ou neuf, à sa volonté... pas à la mienne !... Ah çà ! mais je suis dans la position de Laocoon... avec un Auvergnat qui me serpente autour du cou... qui m'étrangle... qui m'étouffe !... Comment faire pour le renvoyer dans ses sales montagnes, dans son savoyard de Puy-de-Dôme ? (Tout à coup.) Oh ! je conçois un vaste dessein !... une idée machiavélique... mais tellement machiavélique, que je n'ose pas me la confier à moi-même... Si je pouvais trouver sous ma main un ange assez déchu... pour lui dire... Ah ! Prunette !

PRUNETTE, à part.

J'ai reporté l'ombrelle !... elle est sauvée !

CHIFFONNET.

Prunette... tu as fait un coup de maître tout à l'heure ; je t'en sais bon gré... Regarde-moi... je dois avoir quelque chose de méphistophélistique dans l'œil ?

PRUNETTE.

Il vous est entré quelque chose dans l'œil ?

CHIFFONNET.

Comment trouves-tu le petit ami que je me suis procuré ce matin ?

PRUNETTE.

Machavoine ?

CHIFFONNET.

Oui.

PRUNETTE.

Dame... monsieur... je le trouve bel homme.

CHIFFONNET.

Très bien... Prunette, il faut croiser les races; j'ai envie de te le donner en mariage.

PRUNETTE.

A moi ?

CHIFFONNET.

Mais à une condition...

PRUNETTE.

Laquelle ? parlez...

CHIFFONNET.

Écoute-moi... Prunette, tu es de l'étoffe des Lisette et des Marton dont fourmille le répertoire du Théâtre-Français (édition Dabo, soixante-sept volumes, très mal imprimés). Ces démons femelles... pas de mouvement ! ça me gêne dans mes narrations... sont le type de la fourberie et de la duplicité.

PRUNETTE.

Mais, monsieur...

CHIFFONNET.

Pas de mouvement... Elles ont été inventées pour tendre des pièges, des embûches... disons le mot, des traquenards... aux hommes assez simples pour se laisser prendre à leurs douces paroles... Eh bien, si toi, Prunette... toi que j'estime assez pour

te placer au rang de ces délicieuses coquines, de ces charmantes effrontées... pas de mouvement ! si je te donnais la mission de conduire ce primitif Machavoine sur le chemin que tu parcours si noblement, si je te chargeais de l'amener à ce degré de fausseté que tu possèdes...

PRUNETTE.

Ah ! mais permettez...

CHIFFONNET.

Je ne permets pas... je continue... Si, enfin, je te donnais un homme franc, trop franc... ami, trop ami de la vérité... pour en faire un menteur... bref, si je te confiais un Auvergnat, te sens-tu de force à me rendre un Gascon ?

PRUNETTE.

Un Gascon ? Dame, monsieur... je tâcherai.

CHIFFONNET.

Cela me suffit... tope ! Machavoine est à toi... mais, je te le répète, déteins sur lui, ma mignonne... rends-le câlin, flatteur, ma toute belle.

Il lui tape sur la joue.

PRUNETTE.

Monsieur est bien bon...

CHIFFONNET.

Va, ma colombe, va... et ta fortune est assurée ! Rends-le câlin, flatteur, menteur ! Courage, Prunette !

PRUNETTE.

Oui, monsieur.

SCÈNE XVI

PRUNETTE, puis MACHAVOINE, entrant par le fond, sans voir Prunette.

PRUNETTE, seule.

Lui apprendre à mentir!... Voilà une drôle d'idée! Ordinairement, ces choses-là... ça ne s'apprend pas... ça vient tout seul.

MACHAVOINE.

Allons, le Coquenard... c'est un brave ! Il m'a promis vingt francs pour ce soir... et cinq de Chiffonnet... Ah ! la vérité, c'est une fameuse branche !

Il s'assied.

PRUNETTE, à part.

Il ne me voit pas. (Elle tousse.) Hum !...

MACHAVOINE.

Ah ! c'est vous, mamzelle Prunette ! (A part.) Quel dommage qu'elle ne soit pas franche... C'est un beau brin ! (Haut.) Oùs qu'on met le lard, ch'il vous plaît ?

PRUNETTE.

Le lard ?... Vous avez faim ?

MACHAVOINE.

Oui.

PRUNETTE.

Attendez ... je vais vous donner du poulet.

MACHAVOINE, se levant.

Gardez-le, votre poulet... je ne veux pas des poulets qu'on achète cent sous et qu'on fait payer dix francs.

PRUNETTE.

Ah ! monsieur Machavoine... C'était pas pour les mettre dans ma poche... allez.

MACHAVOINE.

Et là où donc c'que vous les avez mis ? (A part.) Quel dommage ! un si beau brin !

PRUNETTE.

Mais c'est pour les rafraîchissements de la soirée...

MACHAVOINE.

Comment que vous dites ça ?

PRUNETTE.

M. Chiffonnet... Il est si drôle !... voulait donner des sirops tournés... Mais, moi, je ne veux pas que sa maison passe pour une cassine, alors j'ai gagné sur le poulet pour acheter des sirops.

MACHAVOINE.

Ah ! fichtra ! c'est bien ça !... c'est honnête ! ça me raccommoda avec vous ! Tenez, mademoiselle Prunette, il faut que je vous embrasse !

PRUNETTE.

Ça n'est pas honnête de s'embrasser quand on ne se connaît pas... beaucoup ! (A part.) Il y viendra !

MACHAVOINE.

Eh bien, connaissez-moi... beaucoup.

PRUNETTE, jetant un cri.

Ah ! cristi !

MACHAVOINE.

Quoi donc ?

PRUNETTE.

C'est un cousin qui vient de me piquer au bras.

Elle relève sa manche.

MACHAVOINE.

Voyons voir que je voie... pour que je regarde.

Il lui prend le bras.

PRUNETTE.

Ne serrez pas si fort.

MACHAVOINE.

Oh ! c'est doux comme une peau de lapin !

PRUNETTE.

Flatteur !

MACHAVOINE.

C'est grassouillet... potelé... Fichtra ! peut-on embrasser ?

Il embrasse.

PRUNETTE.

Il est bien temps !

MACHAVOINE.

AIR :

Si j' pouvais dire ce que j' sens là,

PRUNETTE.

Dites toujours, je vous écoute.

MACHAVOINE.

Je dirais que j' vous aime, da !

PRUNETTE, à part.

Allons donc.

Haut.

Permettez que j' doute.

MACHAVOINE.

Douter de moi, d' ma probité !

PRUNETTE.

Oh ! ce n'est pas que je vous blâme !
Vous aimez trop la vérité
Pour jamais bien aimer un' femme.

On entend sous la fenêtre un signal de crécelle.

PRUNETTE.

Écoutez !... Ouvrez la fenêtre.

MACHAVOINE, ouvrant la fenêtre.

Vous avez chaud ?

PRUNETTE.

Non... c'est un signal... ça veut dire : « Mademoiselle Prunette, peut-on venir vous voir ? »

MACHAVOINE.

Qui ça ?

PRUNETTE.

Mon amoureux !

MACHAVOINE.

Hein ?

PRUNETTE.

Mais oui... le garçon du café qui est en face !

MACHAVOINE.

Votre amoureux !

PRUNETTE.

Et quand j'ouvre la fenêtre, ça veut dire : « Vous pouvez venir. »

MACHAVOINE.

Bigre ! et vous me la faites ouvrir, à moi.

Il la referme vivement.

PRUNETTE, à part.

Il y est venu !... (Haut.) Écoutez donc... Il parle de m'épouser, lui !

MACHAVOINE.

J'en parlera aussi !... j'en parlera !

PRUNETTE.

Vous?... Oh! non ; un charabia, c'est trop godiche!

MACHAVOINE, tristement.

Un charabia !...

PRUNETTE.

Oui... tandis que l'autre... un Gascon... c'est malin!

MACHAVOINE.

Je deviendrai malin.

PRUNETTE.

Futé.

MACHAVOINE.

Je deviendrai futé.

PRUNETTE.

Menteur...

MACHAVOINE.

Je deviendrai... non, jamais! un enfant de l'Auvergne !... c'est impossible.

PRUNETTE.

Alors, ouvrez la fenêtre.

MACHAVOINE.

Mille carabina !... mais qu'est-ce que ça vous fait que je dise la vérité ?

PRUNETTE.

Tiens !... ça me fait beaucoup... Quand je serai vieille, quand je serai laide... je ne veux pas d'un mari qui me le dise.

MACHAVOINE.

Non... je ne vous le dirai pas.

PRUNETTE.

Alors, vous mentirez...

MACHAVOINE.

Fichtra !

PRUNETTE.

Après tout... un petit mensonge... quand ça ne fait de mal à personne... et que ça rend service...

MACHAVOINE, faiblissant.

Au fait... (Hésitant.) Oùs qu'on met le lard, ch'il vous plaît ?

PRUNETTE.

Mais, si on se disait toujours la vérité, dans le monde... on passerait sa vie à se dire des injures...

MACHAVOINE, faiblissant.

C'est possible... que si... (Résolument.) Oùs qu'on met le lard, ch'il vous plaît ?

Il remonte.

PRUNETTE, à part.

Le lard ? (Poussant un cri.) Aïe !... encore un cousin !

Elle retrousse sa manche.

MACHAVOINE, revenant et lui prenant le bras.

Voyons voir que je voie.

PRUNETTE, tendrement.

Si vous le vouliez... y serait à vous, ce bras-là...

MACHAVOINE.

Crédia !... non ! Oùs qu'on met le lard, ch'il vous plaît ?

PRUNETTE, perdant patience.

Ah ! dans la cuisine, animal !

MACHAVOINE.

Merci...

PRUNETTE.

N'y a pas de quoi.

MACHAVOINE, à part.

Quel dommage ! un si beau brin !

Il entre dans la cuisine.

SCÈNE XVII

PRUNETTE, CHIFFONNET, puis UN DOMESTIQUE.

PRUNETTE, seule.

Ça ne prend pas.

CHIFFONNET, entrant.

Eh bien, commences-tu à l'apprivoiser un peu ?

PRUNETTE.

Ah bien, oui !... il est souple comme un tas de pavés... j'y renonce.

CHIFFONNET.

Déjà, Prunette !... Tu dégringoles dans mon estime. Je te classe dans le répertoire du quatrième ordre.

PRUNETTE.

Ce n'est pas ma faute... j'ai tout fait...

CHIFFONNET.

Tout !... ce n'est pas assez.

UN DOMESTIQUE.

Une lettre pressée pour monsieur.

Il sort.

CHIFFONNET, ouvrant la lettre.

De madame Coquenard ! de la belle madame Coquenard ! (Il l'embrasse. — Lisant.) « Tout est perdu. » (Parlé.) Quoi, perdu ? (Lisant.) « Mon mari exige que je vienne à votre bal... Il a soudoyé votre Auvergnat, qui s'est engagé à lui désigner la femme qui était cachée chez vous ! » (Parlé.) Cornebœuf !

PRUNETTE.

Saprebleu !

CHIFFONNET, lisant.

« *Post-scriptum*. Sauvez-moi... sauvez-nous ! M. Coquenard charge ses pistolets. » (Parlé.) Ses pistolets... Eh bien, me voilà gentil !

PRUNETTE.

Il va y avoir un massacre !

CHIFFONNET.

Et je ne pourrai pas décider cet animal...

PRUNETTE.

A mentir ? impossible, monsieur, il est têtu comme une mule.

CHIFFONNET.

Oh ! la vérité, la vérité, j'en suis guéri !

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, MACHAVOINE.

Machavoine entre en tenant un énorme morceau de pain avec du lard ; il mange.

CHIFFONNET, à part.

Le voilà, le gredin ! le chenapan ! si au moins

je pouvais l'éloigner !... (A Machavoine, d'une voix doucereuse.) Bonjour, mon petit Machavoine, bonjour !

MACHAVOINE.

Bonjour...

CHIFFONNET.

Tu manges...

MACHAVOINE.

Oui.

CHIFFONNET.

Et, après, tu iras te promener...

MACHAVOINE.

Non, j'ai affaire ici...

CHIFFONNET, à part.

Avec Coquenard ! (Haut.) Et si je te proposais d'aller te réjouir avec des porteurs d'eau, ils sont si gais les porteurs d'eau !...

MACHAVOINE.

J'accepterais... pour demain.

CHIFFONNET, à part.

Il tient comme teigne !

MACHAVOINE.

Aujourd'hui, j'aiderai mamzelle Prunette.

PRUNETTE.

Moi, je n'ai pas besoin de vous... le garçon du café d'en face viendra me donner un coup de main...

MACHAVOINE.

Le Gascon ! (Rageant.) Ah ! fichtra de galapia !

PRUNETTE.

Ah dame !... il est complaisant, lui ! pour venir, il fera un mensonge à son bourgeois...

MACHAVOINE.

Un mensonge !...

CHIFFONNET.

Bah ! où est le mal ?

MACHAVOINE, remontant la scène et résolument.

Non ! jamais !

CHIFFONNET, à part.

Alors, je vais lui donner une course, une longue course ! (Haut.) Mon ami, j'ai une petite commission à te donner.

MACHAVOINE.

Pour ce soir ? c'est impossible !

CHIFFONNET.

Tu seras revenu dans une petite demi-heure.

MACHAVOINE.

Ah ! comme ça, allez !...

CHIFFONNET.

Tu vas courir tout de suite, tout de suite !... au chemin de fer d'Orléans.

MACHAVOINE.

Excusa !

CHIFFONNET.

Tu demanderas un billet... de troisième classe... ce sont les meilleures... pour Angers.

MACHAVOINE.

Angers ?... là oùs que c'est ?

CHIFFONNET.

Un peu au-dessus d'Asnières, n'est-ce pas, Prunette ?

PRUNETTE.

Oui... on voit le clocher.

MACHAVOINE.

Après ?

CHIFFONNET.

Une fois là, tu demanderas le brigadier de la gendarmerie et lui diras ces simples mots : « Monsieur, je n'ai pas de passeport. »

MACHAVOINE.

C'est la vérité !

CHIFFONNET.

Oh ! pour rien au monde, je ne voudrais te faire faire un mensonge ! (Reprenant.) « Je n'ai pas de passeport... veuillez me procurer un logement. »

MACHAVOINE.

Et je r'viendrai.

CHIFFONNET.

Tout de suite.

On entend rouler une voiture.

PRUNETTE, qui a regardé à la fenêtre ; bas, à Chiffonnet.

Monsieur et madame Coquenard.

CHIFFONNET, à part.

Bigre ! (A Machavoine.) Vite, dépêche-toi... prends par le petit escalier...

MACHAVOINE, montrant un énorme morceau de pain.

Attendez que je finisse mon pain !

CHIFFONNET.

Tu le finiras en route. (Le poussant.) Tu vas manquer le train... mais va donc !

Il le pousse dehors, par la droite.

SCÈNE XIX

CHIFFONNET, PRUNETTE, M. et MADAME COQUENARD, INVITÉS.

PRUNETTE, annonçant.

Monsieur et madame Coquenard.

CHIFFONNET, à part.

Il était temps ! (Haut. Très aimable.) Arrivez, mes amis, mes chers amis... je suis enchanté de vous recevoir...

COQUENARD, sèchement.

Je vous salue, monsieur.

CHIFFONNET, à part.

Il me salue... jaune !...

MADAME COQUENARD, bas, à Chiffonnet.

Avez-vous reçu mon billet ?

CHIFFONNET, de même.

Oui... j'ai expédié l'Auvergnat sur Angers, train direct.

MADAME COQUENARD, avec joie.

Ah !

COQUENARD, se retournant.

Plaît-il ?

CHIFFONNET.

Rien ! Je disais à madame que vous me paraissiez d'une gaieté folle.

COQUENARD, très sombre.

En effet... en effet. (A part, regardant de tous côtés.) Où diable est-il ?

CHIFFONNET, à part.

Cherche, va, cherche.

Les invités entrent. Chiffonnet les reçoit.

CHŒUR.

AIR de *Zampa.*

Pendant le chœur, des valets apportent des bougies allumées sur les tables de jeu.

Quand le plaisir invite,
Sur ses pas il faut se presser ;
Le plaisir fuit bien vite,
Il ne fait que passer.

CHIFFONNET.

Mesdames... je vous préviens qu'il faut qu'on s'amuse... Il y aura des tables de jeu pour les papas, des danses pour les demoiselles et des gâteaux Louis XV pour les enfants. (A part.) Ils ont de bonnes dents !...

COQUENARD, tragiquement.

Il y aura peut-être encore autre chose.

TOUS.

Une surprise ?

COQUENARD.

Oui, une surprise !...

MADAME COQUENARD, à part.

Il me fait trembler !

CHIFFONNET.

Est-ce que vous seriez dans l'intention d'avaler des bouteilles cassées... pour amuser ces dames ?

COQUENARD.

Rira bien qui rira le dernier.

CHIFFONNET.

Je continue à vous trouver d'une gaieté folle.

COQUENARD regarde de tous côtés ; à part.

Où diable est-il ?

CHIFFONNET, à part.

Cherche, va, cherche toujours ! (Les portes du fond s'ouvrent ; on entend le prélude d'une scotiche.) Entendez-vous l'archet de la Folie... La scotiche vous réclame, allons, messieurs, la main aux dames.

La société se met à danser dans le second salon. — On occupe les deux tables de jeu.

COQUENARD, à Chiffonnet.

Mais je ne vois pas votre nouvel ami, M. Machavoine.

CHIFFONNET, négligemment.

Il doit être par là, à l'office... le maroufle ! (Voyant entrer Machavoine par la droite.) Lui !

MADAME COQUENARD, à part.

Ah ! mon Dieu !... (Entraînant son mari.) Mais, monsieur, quel air singulier...

Elle remonte avec son mari.

CHIFFONNET, à Machavoine.

Malheureux ! qui te ramène ?

MACHAVOINE.

Tu ne m'as pas donné d'argent pour le chemin de fer !...

CHIFFONNET, vivement.

Tiens ! ma bourse, retourne ! cours !

COQUENARD, arrêtant Machavoine.

Eh ! mais le voilà, mon cher Chiffonnet ! — je vous ai promis une surprise... vous allez l'avoir.

CHIFFONNET.

Mais est-il donc jovial, ce soir, cet excellent Coquenard !

MADAME COQUENARD, à part.

Je suis morte !

CHIFFONNET, de même, s'appuyant contre un invité.

J'éprouve le besoin de m'accoter.

COQUENARD, à Machavoine.

Tu sais ce que tu m'as promis...

MACHAVOINE, à Coquenard.

Allez ! un Auvergnat n'a qu'une parole !

COQUENARD, prenant la main de sa femme.

Reconnais-tu madame ?

MADAME COQUENARD.

Y pensez-vous, monsieur ! me compromettre ainsi, et devant... (On entend un signal du dehors : « Prrrrrt !... »)

MACHAVOINE, à part.

Bigra, c'est le Gascon !

PRUNETTE, bas, avec énergie.

Si tu parles, je l'épouse ce soir !

MACHAVOINE, hésitant.

Ce soir ! cré rapia de la Catarina !

COQUENARD.

Eh bien, voyons, parle !

MACHAVOINE.

Eh bien !... eh bien !... (Nouveau signal.) Non, ce n'est pas celle-là !

TOUS.

Hein ?

MACHAVOINE, levant la main très haut.

L'autre était grande comme ceci et large comme cela.

COQUENARD.

Vous m'avez donc fait un mensonge ce matin ?

MACHAVOINE.

Eh ben, oui ! j'ai menti !

CHIFFONNET, à part, avec joie.

Il ment lui-même !... tout seul !... Fi ! fi! que c'est laid !

COQUENARD, à sa femme.

Allons, madame... j'avais tort.

MACHAVOINE, à part, tombant sur un fauteuil.

Ouf ! je n'en puis plus !

PRUNETTE, le relevant.

Le chapeau de M. Coquenard !

MACHAVOINE, se relevant et avec aplomb.

Ça n'est pas moi !

CHIFFONNET, ravi.

Oh ! ça n'est pas lui, je le prends la main dans le sac, et... ça fait deux... cher ami... (Au public, après l'avoir salué.) Ceci nous prouve qu'un joli petit mensonginet vaut souvent mieux qu'une épaisse vérité... Exemple ! vous allez voir ! (Il va prendre une figurante et l'amène sur le devant d'un air gracieux.) Pardon, madame,

d'honneur ! votre couturière vous a fagotée comme une sorcière de Macbeth !

LA FIGURANTE.

Insolent !

Elle remonte.

CHIFFONNET.

Effet de l'épaisse vérité !... La contre-épreuve. (Il amène une vieille dame.) Ah ! belle dame, les lis et les roses n'en finiront donc pas de se jouer sur votre frais visage !

LA VIEILLE DAME, souriant.

Toujours charmant !...

CHIFFONNET, au public.

Effet du mensonge !... Voilà !... voilà le monde ! (Changeant de ton.) En place pour la contredanse...

CHŒUR.

AIR de galop.

Ah ! oui, vraiment,
Oui, vraiment,
C'est charmant !
Quelle fête !
Ah ! oui, vraiment,
Oui, vraiment,
C'est charmant !
Pour nous quel agrément !

MACHAVOINE, au public.

I

Messieurs, vous savez
Que vous avez
Sur cette scène
De charmants acteurs
Qu'on ne trouverait pas ailleurs :

Ils ont un talent
Souple, élégant,
Qui vous entraîne ;
Ils sav'nt leur métier
Mieux qu' Talma, Brunet et Potier.

CHIFFONNET.

Ah ! comme il ment ! (*ter.*)
Quelle chose étonnante ;
Je n' comprends pas vraiment
Qu'un homme mente
Aussi gaillardement.

(Parlé.) Moi, messieurs, je vais vous dire la vérité.

II

Messieurs, vous savez
Que vous avez
Pour notre scène
De charmants auteurs,
Délicieux peintres de mœurs :
Ils ont un talent
Étincelant
Qui vous entraîne,
Et font tous de l'art
Mieux que Molière et que Regnard.

MACHAVOINE.

Oh ! comme il ment ! (*ter.*)
Quelle chose étonnante ;
Je n' comprends pas vraiment
Qu'un homme mente
Aussi gaillardement.

TOUS.

Oh ! comme il ment ! (*ter.*)
Etc., etc.

L'AFFAIRE DE LA RUE DE LOURCINE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL, le 26 mars 1857

COLLABORATEURS : MM. MONNIER ET MARTIN

PERSONNAGES ET ACTEURS

LENGLUMÉ, rentier	MM. ARNAL.
MISTINGUE	HYACINTHE.
POTARD, cousin de Lenglumé	PELLERIN.
JUSTIN, domestique de Lenglumé	OCTAVE.
NORINE, femme de Lenglumé	Mme THIERRET.

La scène est à Paris, chez Lenglumé.

L'AFFAIRE DE LA RUE DE LOURCINE

Le théâtre représente la chambre à coucher de Lenglumé. Au fond, lit fermé par des rideaux ; lavabo, avec ses ustensiles. Cheminée, à gauche, deuxième plan ; porte au fond, à la droite du lit ; porte à la gauche du lit. Portes au premier et au deuxième plan de droite ; chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, puis NORINE.

Au lever du rideau, le lit est fermé par les rideaux.

JUSTIN, entrant à pas de loup.

Monsieur dort encore... ne le réveillons pas. (Regardant la pendule.) Neuf heures !... Il est flâneur, monsieur... (Il éternue.) Cré rhume !... ça me tient dans le cerveau !

NORINE, entrant sur la pointe des pieds. Elle tient un pot de tabac et deux bouteilles.

Eh bien, est-il réveillé ?

JUSTIN.

Pas encore... Il est si flâneur, monsieur !

NORINE.

Hein ?... Je vous prie de parler avec plus de respect...

JUSTIN.

Oh ! pardon !.. Faut il le prévenir que madame est là ?

NORINE.

Gardez-vous-en bien !... C'est aujourd'hui sa fête, à ce pauvre ami... et je veux lui faire une surprise... un pot de tabac, garni de maryland.

Elle le pose sur la cheminée.

JUSTIN, à part.

Mâtin !... du maryland !... Je m'en offrirai une pipe.

NORINE.

Plus, ces deux bouteilles de genièvre... sa liqueur favorite.

JUSTIN, à part.

Je m'en offrirai aussi une pipe. (Haut, s'oubliant.) C'est bien... posez ça là !

NORINE.

Comment ! posez ça là ?

JUSTIN.

Oh ! pardon !

NORINE.

Je veux, au contraire, les porter dans le petit salon... De cette façon, il aura une surprise... en partie double, ce cher ange !

JUSTIN, à part.

Que cette femme est romanesque pour son embonpoint !

NORINE, prête à sortir.

Ah ! Justin, on a collé hier du papier dans le cabinet de monsieur... vous y allumerez un réchaud pour le faire sécher.

JUSTIN.

Oui, madame.

NORINE.

Vous chercherez aussi le parapluie que j'ai emprunté au cousin Potard... un parapluie vert... avec une tête de singe.. sa bonne est là qui l'attend.

JUSTIN.

Madame, faut que je brosse les habits.

NORINE.

Plus tard.

JUSTIN.

Cependant...

NORINE.

Vous raisonnez toujours!... Je vous intime l'ordre de chercher ce parapluie... c'est clair !

Elle entre à gauche avec ses deux bouteilles.

JUSTIN, seul, s'adressant à la porte.

Zut !... zut !... zut !... Elle m'embête avec son parapluie ! Prenons toujours les hardes de monsieur pour les brosser !... (Prenant des vêtements sur une chaise.) Voilà son habit, son gilet, ses bottes... Tiens ! elles sont crottées ! c'est curieux, ça !... Monsieur qui n'est pas sorti hier... il est allé se coucher à cinq heures, en se plaignant d'un fort mal de tête... Mais je ne vois pas son pantalon !... où est donc le pantalon ?... (Il trébuche contre une seconde paire de bottes.) Hein !... encore des bottes !... crottées !... ah ! c'est curieux, ça ! (Apercevant d'autres vêtements sur une chaise.) Et un second habit... et un regilet !... et pas le moindre pantalon !... Est-ce que, les jours de migraine, M. Lenglumé s'habillerait en Écossais ?...

Il y a quelque chose... (Il éternue.) Cré rhume !... J'ai oublié mon mouchoir !... Que je suis bête !...

Il prend un mouchoir dans une des redingotes qu'il porte, et se mouche très fort à plusieurs reprises.

LENGLUMÉ, qui se réveille, dans l'alcôve.

Qui est-ce qui sonne du cor ?...

JUSTIN.

Oh ! j'ai réveillé monsieur !

Il se sauve vivement par la droite, troisième plan.

SCÈNE II

LENGLUMÉ, seul, passant sa tête entre les rideaux.

Personne !... Tiens, il fait grand jour !... (Il se glisse en bas de son lit. Les rideaux se referment derrière lui. Il a son pantalon.) Où est donc mon pantalon ?... (Le regardant.) Tiens ! je suis dedans !... Voilà qui est particulier !... je me suis couché avec... Ah ! je me rappelle !... (Avec mystère.) Chut ! madame Lenglumé n'est pas là... Hier, j'ai fait mes farces... Sapristi, que j'ai soif ! (Il prend une carafe d'eau sur la cheminée, et boit à même.) Je suis allé au banquet annuel de l'institution Labadens, dont je fus un des élèves les plus... médiocres... Ma femme s'y opposait... alors, j'ai prétexté une migraine ; j'ai fait semblant de me coucher... et v'lan ! j'ai filé cher Véfour... Ah ! c'était très bien... on nous a servi des garçons à la vanille... avec des cravates blanches... et puis du madère, du champagne, du pommard !... Pristi, que j'ai soif !... (Il boit à même la carafe.) Je crois que je me suis un peu... pochardé !... Moi, un homme rangé !... J'avais à ma droite un notaire... pas

drôle ! et à ma gauche, un petit fabricant de biberons, qui nous en a chanté une passablement... darbo ! ah ! vraiment, c'était un peu... c'était trop... Faudra que je la lui demande... Par exemple, mes idées s'embrouillent complètement à partir de la salade ! (Réfléchissant.) Ai-je mangé de la salade ?... Voyons donc !... Non !... Il y a une lacune dans mon existence ! Ah çà ! comment diable suis-je revenu ici ?... J'ai un vague souvenir d'avoir été me promener du côté de l'Odéon... et je demeure rue de Provence !... Était-ce bien l'Odéon ?... Impossible de me rappeler !... Ma lacune ! toujours ma lacune !... (Prenant sa montre sur la cheminée.) Neuf heures et demie !... (Il la met dans son gousset.) Dépêchons-nous de nous habiller. (On entend ronfler derrière les rideaux.) Hein !... on a ronflé dans mon alcôve ! (Nouveaux ronflements.) Nom d'un petit bonhomme ! j'ai ramené quelqu'un sans m'en apercevoir !... De quel sexe encore ?...

Il se dirige vivement vers le lit. Norine paraît.

SCÈNE III

LENGLUMÉ, NORINE.

NORINE.

Enfin, tu es levé !

LENGLUMÉ, à part.

Ma femme !

NORINE.

Eh bien, tu ne m'embrasses pas ?

LENGLUMÉ.

Chut ! (A part.) Elle va le réveiller !

NORINE.

Quoi ?

LENGLUMÉ.

Rien !... Allons faire un tour sur le boulevard.

NORINE.

Le boulevard ! Tu n'es seulement pas habillé... Cette figure bouleversée... est-ce que tu serais malade ?

LENGLUMÉ.

Oui... je t'avoue que...

NORINE, vivement.

Recouche-toi. (Appelant.) Justin !

LENGLUMÉ.

Chut !... plus bas !...

NORINE.

Je vais refaire ton lit.

Elle se dirige vers l'alcôve.

LENGLUMÉ, la retenant.

Non !... ça va bien... ça va mieux... c'était une crampe... Allons faire un tour sur le boulevard.

NORINE, à part.

Qu'est-ce qu'il a ?... (Haut.) A propos ! tu n'as pas vu le parapluie du cousin Potard... surmonté d'une tête de singe ?...

LENGLUMÉ.

Le parapluie ?... non. (A part, se souvenant.) Ah ! bigre ! je l'ai emporté hier au banquet Labadens !... il sera resté dans ma lacune... près de l'Odéon...

NORINE, trouvant à terre un tour de cheveux.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LENGLUMÉ.

Quoi ?

NORINE.

Un tour de cheveux blonds !... Palsambleu ! monsieur !...

LENGLUMÉ, à part.

Un tour !... Mais alors... (Regardant l'alcove.) c'est une femme ! j'ai ramené une femme !...

NORINE.

Parlez, monsieur !...

LENGLUMÉ, vivement.

C'est pour toi... un cadeau...

NORINE.

Mais j'ai des cheveux !...

LENGLUMÉ.

Oui... mais ils tomberont... c'est pour l'avenir !...

On entend ronfler dans l'alcôve.

NORINE.

Hein !... quel est ce bruit ?

LENGLUMÉ, à part.

Nom d'une trompe ! (Haut.) c'est moi, c'est ma crampe... (Ronflant.) Cran !... cran !... ça vient de l'estomac !...

NORINE.

Voyons, dépêche-toi de t'habiller... c'est aujour-

d'hui le baptême du petit Potard... nous sommes parrain et marraine.

Nouveaux ronflements.

LENGLUMÉ, il tape dans ses mains. A part.

On dit que ça les fait taire...

NORINE.

Qu'est-ce que tu fais là ?

LENGLUMÉ.

J'applaudis... Tu me dis : « Nous sommes parrain et marraine », et je réponds : « Bravo ! bravo ! »

NORINE.

En vérité, je ne sais ce que tu as aujourd'hui !... Je vais achever de m'habiller !... Nous déjeunerons dans un quart d'heure.

Elle sort par la gauche, deuxième plan.

SCÈNE IV

LENGLUMÉ, MISTINGUE.

LENGLUMÉ, courant ouvrir les rideaux.

Madame !... Mademoiselle !... sortez !...

MISTINGUE, se réveillant.

Hein !... heu !...

Il a le nez très rouge.

LENGLUMÉ.

Un homme !

MISTINGUE, se mettant sur son séant.

Qu'est-ce que vous demandez, monsieur ?

LENGLUMÉ.

Comment, ce que je demande ?... Que faites-vous là... dans mon lit ?...

MISTINGUE.

Votre lit ?... (Regardant autour de lui.) Tiens !... où suis-je donc ici ?

LENGLUMÉ.

Chez moi, monsieur ! rue de Provence.

MISTINGUE, sautant vivement à bas du lit.
Il a un pantalon.

Rue de Provence ?... et moi qui demeure près de l'Odéon !

LENGLUMÉ.

Voyons, parlez !

MISTINGUE.

De quel droit, monsieur, me retenez-vous prisonnier ?

LENGLUMÉ.

Ah ! je trouve ça joli, par exemple !

MISTINGUE.

J'espère que vous allez m'expliquer comment je me trouve dans vos oreillers ?... Je ne vous connais pas, moi !

LENGLUMÉ.

Ni moi non plus ! (A part.) D'où tombe-t-il, cet animal-là ?

MISTINGUE.

Sapristi, que j'ai soif !

Il va à la carafe et boit à même.

LENGLUMÉ.

Eh bien, monsieur !... ne vous gênez pas !... (Tout

coup.) Ah ! quelle idée !... Pardon, jeune homme... n'auriez-vous pas banqueté hier chez Véfour ?

MISTINGUE.

Oui... Qu'est-ce que ça vous fait ?

LENGLUMÉ.

Alors, vous êtes un labadens... Moi aussi !

MISTINGUE.

Ah bah !

LENGLUMÉ.

Deux labadens !... tout s'explique ! Lenglumé !... Oscar Lenglumé !

MISTINGUE.

Ah ! oui, une grosse bête !

LENGLUMÉ.

C'est ça !... il me reconnaît !

MISTINGUE.

Et moi, Mistingue !

LENGLUMÉ.

Ah ! très bien : un piocheur !... Il me semble que j'y suis encore : premier prix de vers latins, l'élève Mistingue, né à Chablis ?

MISTINGUE.

C'est pourtant vrai !... Est-on bête quand on est jeune !

LENGLUMÉ, à part.

Un prix de vers latins !... Il doit être dans une très bonne position, ce gaillard-là.

MISTINGUE, à part.

Il est crânement meublé !

LENGLUMÉ, lui tendant la main.

Comment te portes-tu ?

MISTINGUE.

Pas mal. Et toi ?

LENGLUMÉ.

Ce brave Mistingue !

MISTINGUE.

Ce brave Lenglumé !

LENGLUMÉ, à part.

C'est singulier comme il a le nez rouge !

MISTINGUE, de même.

Vrai, je ne le reconnais pas du tout !

LENGLUMÉ.

Ce brave Mistingue !

MISTINGUE.

Ce brave Lenglumé !

LENGLUMÉ, à part.

C'est drôle, quand on ne s'est pas vu depuis vingt-sept ans et demi... on n'a presque rien à se dire. (Haut.) Ce brave Mistingue !

MISTINGUE.

Ce brave Lenglumé !

LENGLUMÉ.

Mais explique-moi comment tu te trouves dans mon alcôve ?

MISTINGUE.

Ça... je n'en sais rien... Je ne te cacherai pas qu'à partir du turbot, j'étais dans les brindezingues...

LENGLUMÉ.

Moi, ça ne m'a pris qu'à la salade.

MISTINGUE.

Qu'avons-nous fait pendant ce laps ?

LENGLUMÉ.

On ne le saura jamais. Tout ce que je sais, c'est que j'ai perdu mon parapluie... surmonté d'une tête de singe...

MISTINGUE, gaiement.

Comme moi, mon mouchoir... Nous avons peut-être commis des atrocités !

LENGLUMÉ.

Moi, d'abord, j'ai le vin tendre... j'ai le falerne tendre !... comme dit Horace... Horatius !...

MISTINGUE.

Coclès...

LENGLUMÉ.

Non... Flaccus ! Tu dois connaître ça, un prix de vers latins !

MISTINGUE.

Faiblement !... faiblement !...

LENGLUMÉ.

Sapristi ! que j'ai soif !...

Il prend la carafe et boit à même.

MISTINGUE.

Dis donc, après toi la carafe.

Lenglumé la lui repasse ; il boit à son tour.

LENGLUMÉ.

Ah çà ! j'espère que nous ne nous quitterons pas comme ça ? Deux labadens !... Tu déjeunes avec moi ?

MISTINGUE.

Ça va !

LENGLUMÉ.

Où ai-je mis la clef de la cave ? (Il fouille à sa poche et en retire une poignée de noyaux.) Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? des noyaux de cerises !

MISTINGUE, même jeu.

Et moi, des noyaux de prunes !

LENGLUMÉ.

D'où vient cette plantation ?

MISTINGUE.

Ça m'intrigue ! (Avec philosophie.) Après ça, qui est-ce qui n'a pas son petit noyau ici-bas ?

LENGLUMÉ, lui tendant la main, Mistingue y dépose ses noyaux.

Merci de cette bonne parole ! (A part.) Comme il a le nez rouge !

SCÈNE V

LES MÊMES, JUSTIN, rapportant les redingotes et les paires de bottes.

JUSTIN, à part, apercevant Mistingue.

Tiens, monsieur qui est deux ! (Haut.) Monsieur !...

LENGLUMÉ.

Que veux-tu ?

JUSTIN.

Je rapporte vos habits...

MISTINGUE, à part.

Il a un joli domestique !

JUSTIN.

Et les deux paires de bottes... (A part.) Par où est-il entré, celui-là ?

LENGLUMÉ.

Tu mettras trois couverts... j'ai un ami à déjeuner... Dépêche-toi.

JUSTIN.

Tout de suite, monsieur. (A part.) Par où diable est-il entré ?

Il sort.

SCÈNE VI

Les Mêmes, hors JUSTIN.

Tous deux s'asseyent et mettent leurs bottes.

LENGLUMÉ.

Dis donc, je vais te présenter à ma femme... mais ne lui parle pas du banquet Labadens.

MISTINGUE.

Sois tranquille ! (A part, entrant ses bottes.) Mâtin ! elles sont justes !... c'est l'humidité !

LENGLUMÉ, à part.

On dirait que mes bottes se sont élargies... c'est

l'humidité !... (Haut, tout en s'habillant.) Ah çà ! tu dois être dans une jolie position, toi : un prix de vers latins ?

MISTINGUE, s'habillant.

Oui... je n'ai pas à me plaindre... je suis chef...

LENGLUMÉ.

De division ?

MISTINGUE.

Non !...

LENGLUMÉ.

De bataillon ?

MISTINGUE.

Non, je suis chef...

LENGLUMÉ.

Chef d'une nombreuse famille ?

MISTINGUE.

Non, chef de cuisine.

LENGLUMÉ.

Hein !... cuisinier ?

MISTINGUE.

Prête-moi tes rasoirs... je vais me faire la barbe.

LENGLUMÉ.

Ah ! non... merci !... Ils sont cassés ! (A part.) Cuisinier ! Je suis fâché de l'avoir invité !

MISTINGUE.

Ah çà ! dépêchons-nous de déjeuner, car, ce soir, je quitte la France.

LENGLUMÉ.

Comment ?

MISTINGUE.

Je vais dans le duché de Brunswick.

LENGLUMÉ.

Ah ! te posséder si peu !...

MISTINGUE.

Une place superbe !... Quatre mille balles !... et le beurre !

LENGLUMÉ, à part.

Ah ! qu'il est commun !... Si je pouvais le faire manger à la cuisine !

MISTINGUE, examinant ses mains qui sont toutes noires.

Ah ! voilà qui est particulier !

LENGLUMÉ.

Parbleu ! un cuisinier !

MISTINGUE, apercevant les mains de Lenglumé, qui sont noires aussi.

Tiens !...

LENGLUMÉ.

Les miennes aussi !... D'où diable cela peut-il venir ? (Fouillant à sa poche et en tirant un morceau de charbon.) Du charbon !... Tout à l'heure, c'étaient des noyaux !...

MISTINGUE, tirant aussi un morceau de charbon de sa poche.

Moi aussi ! moi aussi !

LENGLUMÉ.

Ah çà ! est-ce que nous aurions fraternisé cette nuit avec des charbonniers ?

MISTINGUE.

Fouchtra de la Catarina !

SCÈNE VII

Les Mêmes, NORINE, — JUSTIN.

NORINE.

Eh bien, es-tu prêt ? (Apercevant Mistingue, et bas.) Quel est ce monsieur ?

LENGLUMÉ.

C'est... c'est un notaire !

MISTINGUE, bas, à Lenglumé.

Superbe femme !... Présente-moi.

LENGLUME.

Oui... — Ma bonne amie... je te présente... l'élève Mistingue... né à Chablis...

MISTINGUE.

Et chef...

LENGLUMÉ, vivement.

D'une nombreuse famille. (Bas.) Tais-toi donc !

NORINE, saluant.

Monsieur...

MISTINGUE, de même.

Madame...

JUSTIN, apportant la table.

Le déjeuner est servi !

MISTINGUE.

Allons, à table ! à table !...

NORINE, à part.

Comment, à table ?... (Bas, à son mari.) Est-ce que tu l'as invité ?

LENGLUMÉ, bas.

Que veux-tu !... c'est un labadens !... un ami intime !... Tu prendras garde à l'argenterie !

NORINE.

Comment, à l'argenterie ?...

LENGLUMÉ.

A table ! à table !

ENSEMBLE.

AIR de *l'Ouragan.*

A table ! à table vite !
Ce repas
Aux mets délicats,
En vérité m'/l' excite.
L'appétit
Vaut mieux que l'esprit !

NORINE, à part.

Comme c'est agréable !... recevoir un jour de baptême !

MISTINGUE, mangeant.

Voilà une sauce complètement ratée !

NORINE.

Hein ?

MISTINGUE.

Ce n'est pas pour me vanter ; mais, quand je m'y mets...

LENGLUMÉ, *bas.*

Mais tais-toi donc ! (*Haut, à sa femme.*) T'en offrirai-je, ma louloute ?

NORINE, *sèchement.*

Merci ! puisque la sauce est mauvaise !

MISTINGUE.

Moi, je fais revenir mes oignons... j'ajoute un verre de vin blanc, et je tourne, je tourne... pour que ça mijote.

NORINE, *à part.*

Quel drôle de notaire !... (*Haut.*) Justin... donnez-moi le journal.

JUSTIN, *à part.*

Saprelotte !... je l'ai prêté à la cuisinière du premier, pour lire son feuilleton !...

MISTINGUE.

Vous ne mangez pas, madame Louloute ?

NORINE, *furieuse.*

Il m'appelle Louloute !

LENGLUMÉ.

C'est un lapsus... Un peu d'omelette ?

NORINE.

Je n'ai pas faim.

JUSTIN, *prenant un journal qui enveloppe le pot à tabac.*

En voilà un vieux... 1837... Après ça, elle ne lit que les chiens écrasés, ça n'a pas de date.

NORINE.

Eh bien... ce journal ?...

JUSTIN.

Voici, madame.

LENGLUMÉ, à Mistingue qui se verse du vin.

Voulez-vous de l'eau ?

MISTINGUE.

Jamais !... je suis au régime.

LENGLUMÉ, à part.

Ceci m'explique son nez.

Justin prend un plat et sort.

NORINE, qui a parcouru le journal.

Ah ! mon Dieu ! quel épouvantable événement !

MISTINGUE et LENGLUMÉ.

Quoi donc ?

NORINE, lisant.

« Ce matin, rue de Lourcine, le cadavre d'une jeune charbonnière a été trouvé horriblement mutilé... »

LENGLUMÉ.

C'est affreux !... Je reprendrai de l'omelette !

MISTINGUE.

Moi aussi !

NORINE, continuant.

« On suppose que les assassins étaient au nombre de deux... »

LENGLUMÉ.

Deux contre une femme ! les lâches !... Elle est un peu salée.

MISTINGUE.

Trop.

NORINE, continuant.

« La justice est sur la trace des coupables, grâce à deux pièces de conviction... »

LENGLUMÉ.

Bravo ! c'est bien fait !

NORINE, continuant.

« ... Un parapluie vert, surmonté d'une tête de singe... »

LENGLUMÉ et MISTINGUE.

Hein ?...

NORINE.

Juste ! comme celui du cousin Potard !

LENGLUMÉ, à part.

Ah ! mon Dieu !

NORINE.

Et un mouchoir marqué : J. M.

MISTINGUE.

Ma marque ! mes cheveux se dressent !

NORINE, reprenant sa lecture.

« ... Que les deux bandits, qui étaient en état d'ivresse... »

LENGLUMÉ, à part.

C'est bien ça !

NORINE, achevant.

« ... Ont oublié près d'un sac à charbon que portait la victime. »

LENGLUMÉ.

Du charbon ! (Lenglumé et Mistingue regardent leurs mains noires et poussent un cri.) Ah !

NORINE.

Qu'avez-vous donc ?

LENGLUMÉ et MISTINGUE, cachant vivement leurs mains sous la table.

Rien !... rien !...

NORINE, à Mistingue.

Une côtelette, monsieur ?

MISTINGUE.

Merci !... merci !... je n'ai plus faim !

NORINE.

Et toi, mon ami ?

LENGLUMÉ.

Moi non plus !

NORINE, à Justin qui vient de rentrer.

Justin ! servez le dessert !

MISTINGUE.

Je n'en prendrai pas !

LENGLUMÉ.

Nous n'en prendrons pas.

NORINE.

Alors, le café !... les liqueurs !...

Justin sort.

MISTINGUE.

Mille grâces !... j'ai fini !

LENGLUMÉ.

Nous avons fini !

NORINE, tendant son verre.

Eh bien, donne-moi à boire.

LENGLUMÉ, les mains sous la table.

Non !... j'ai ma crampe !...

Norine tend son verre à Mistingue.

MISTINGUE, de même.

Moi aussi... j'ai sa crampe !

NORINE, à part.

Pourquoi diable mettent-ils leurs mains sous la table ?

JUSTIN, rentrant et posant sur la table un plateau contenant le café et les liqueurs.

Madame, M. Potard est dans le petit salon.

NORINE, se levant.

Mon cousin !... le père de notre filleul... J'y vais.

CHŒUR.

AIR : *Dans notre noble Venise.*

Quelle drôle d'aventure !
Je fais / Il fait bien triste figure.
Si j'en sors blanc, je le jure,
Je serai / Il sera guéri,
Ravi !

Norine sort suivie de Justin, qui a porté la table à droite.

SCÈNE VIII

LENGLUMÉ, MISTINGUE.

LENGLUMÉ, montrant ses mains.

Eh bien, Mistingue ?

MISTINGUE, de même.

Eh bien, Lenglumé ?

LENGLUMÉ.

Plus de doute !... c'est nous qui avons fait le coup !

MISTINGUE.

Je n'osais pas te le dire !...

LENGLUMÉ.

C'est horrible !

MISTINGUE.

Moi qui ai le vin si gai !

LENGLUMÉ, poétiquement.

Pauvre charbonnière !... moissonnée à la fleur de l'âge !

MISTINGUE.

A coups de parapluie !... Dis donc : il faudrait peut-être nous laver les mains.

LENGLUMÉ, à part.

Il est canaille... mais plein de présence d'esprit ! (Haut.) Vite ! de l'eau !

MISTINGUE.

Une brosse ! du savon !...

Ils courent au lavabo, qu'ils apportent sur le devant de la scène et s'y lavent les mains.

ENSEMBLE.

AIR : Finale du premier acte de *[illegible]* (Doche).

Lavons nos mains,
Et soyons bien certains
D'enlever tout indice.
Ne tremblons plus, car la justice
Par ce moyen ne saura rien !
Tout ira bien
Par ce moyen, (*Bis.*)
La justice
Ne saura rien !

MISTINGUE.

Si nous voulons passer pour gens honnêtes,
C'est beaucoup d'avoir les mains nettes !

LENGLUMÉ.

Oui, mais, réponds, ta conscience, hélas !
Est-ce toi qui la laveras ?

MISTINGUE.

Ah ! pour cela, point d'embarras,
La conscience, ami, ça n' se voit pas !

LENGLUMÉ.

Il a raison, ça n' se voit pas.
Mais, parle bas !
Du silence !
De la prudence !

ENSEMBLE.

De la prudence !
Lavons nos mains,
Etc.

SCÈNE IX

LES MÊMES, NORINE, POTARD

NORINE, à la cantonade.

Entrez, cousin... (Apercevant son mari et Mistingue qui se lavent les mains avec acharnement.) Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc là ?

LENGLUMÉ, très ému.

Tu vois... nous nous... nous nous...

MISTINGUE.

Lavons les mains.

LENGLUMÉ, reportant le lavabo.

Elles n'étaient pas noires !

MISTINGUE.

Au contraire.

LENGLUMÉ.

C'est pour nous distraire... entre labadens !... l'on fait partie de se laver...

NORINE, à part.

Quelles singulières figures !...

POTARD.

Je vous dérange, cousin ?

LENGLUMÉ.

Du tout !

POTARD.

A propos ! Et mon parapluie ?

LENGLUMÉ, bondissant.

Sapristi !

MISTINGUE, bas.

Tenez-vous donc !

NORINE.

Je n'y comprends rien.. impossible de le retrouver.

POTARD.

Ah ! il ne peut pas se perdre ; mon nom est gravé sur le manche, avec mon adresse.

LENGLUMÉ, bas, défaillant.

Je suis perdu !... il dira qu'il me l'a prêté !

MISTINGUE, bas.

Tenez-vous donc !

NORINE.

Tu es sorti hier au soir, mon ami ?

LENGLUMÉ.

Jamais !... jamais !... j'invoque un alibi !

MISTINGUE, vivement.

Nous étions à Vaugirard.

NORINE, à part.

Vaugirard ? un alibi ?... qu'est-ce qu'ils ont ? (Haut.) Cependant tes bottes étaient crottées !

POTARD.

Et je vous ai rencontrés, mes gaillards !

LENGLUMÉ, bas.

Un témoin à charge !

MISTINGUE, à part.

Sapristi !

NORINE.

Rencontrés !... Et où cela, s. v. p. ?

POTARD.

Mais dans un endroit...

MISTINGUE, l'interrompant vivement.

C'est faux !

LENGLUMÉ.

Nous tournions le dos à la rue de Lourcine.

POTARD.

Qui vous parle de la rue de Lourcine ?... J'ai rencontré ces messieurs au théâtre de l'Odéon.

LENGLUMÉ et MISTINGUE.

Hein ?...

POTARD.

Et je ne les ai pas quittés de la soirée.

LENGLUMÉ.

Pas quittés !

MISTINGUE.

De la soirée ! (Tous deux dansent en chantant.) Tra la la la !

NORINE, à part.

Mon mari devient fou ! (Criant.) Lenglumé ! Lenglumé ! mais habille-toi donc pour le baptême !

LENGLUMÉ, avec exaltation.

Oh ! oui ! je veux sortir ! je veux respirer la brise ! je veux baptiser le petit Potard !... et regarder en face toute la gendarmerie française !...

Il embrasse sa femme.

NORINE.

Mais finis donc ! tu me chiffonnes !... Venez, cousin, laissons-le s'habiller... je vous montrerai la robe de baptême pour votre petit garçon. (A son mari.) Dépêche-toi !

Elle entre à gauche, deuxième plan. Potard reste au fond.

LENGLUMÉ, bas.

Il était inutile de nous laver les mains.

MISTINGUE, bas.

Ah ben ! c'est fait, à présent !

LENGLUMÉ.

L'Odéon !

MISTINGUE.

L'Odéon !

Ils s'embrassent.

POTARD, descendant.

Mais c'est une craque !... Vous savez bien qu'en été il est fermé, l'Odéon.

LENGLUMÉ et MISTINGUE, terrifiés.

Hein ?... fermé ?...

POTARD.

Devant votre femme, je n'ai pas voulu dire ce que je savais...

LENGLUMÉ.

Quoi ?

MISTINGUE.

Que savez-vous ?

NORINE, dans la coulisse.

Venez donc, cousin !

POTARD.

Voilà ! voilà ! (Avant de sortir.) Ah ! vous êtes deux fiers scélérats !

Il entre au deuxième plan, à gauche.

SCÈNE X

LENGLUMÉ, MISTINGUE.

MISTINGUE.

Deux scélérats !

LENGLUMÉ.

Il sait tout !... ces émotions me disloquent !

MISTINGUE.

Moi, je ruisselle !

Il va à la table et se verse un grand verre de curaçao.

LENGLUMÉ.

Qu'est-ce que tu fais là ?

MISTINGUE, buvant.

Je ne sais pas, mais, quand j'ai du tintouin, je m'étourdis !...

LENGLUMÉ.

Allons ! donne-moi un verre d'eau rougie... ça m'étourdira peut-être aussi...

MISTINGUE, lui versant un plein verre de curaçao.

Avale-moi ça... c'est un velours.

LENGLUMÉ, vidant le verre d'un trait.

Mais c'est du curaçao !

MISTINGUE.

De Hollande !

LENGLUMÉ.

C'est doux... ah ! ça fait du bien !

MISTINGUE.

Ça donne du ton.

Ils fouillent dans leurs poches pour en tirer leurs mouchoirs. Lenglumé amène un bonnet de femme, et Mistingue un soulier.

LENGLUMÉ.

Hein !... un bonnet de femme à présent !

MISTINGUE.

Un soulier !

LENGLUMÉ.

Les dépouilles de notre victime !... il paraît que nous l'avons décoiffée !

MISTINGUE.

Et déchaussée !

LENGLUMÉ.

Moi, un homme rangé !... comment faire disparaître ces traces ?... Ah ! dans ce pot à tabac !

MISTINGUE.

As-tu un puits dans ta maison ? (Il heurte une chaise.) Aïe !

LENGLUMÉ, effrayé.

Les gendarmes !

Il fourre le bonnet dans le pot à tabac.

MISTINGUE.

Non... je me suis cogné.

LENGLUMÉ.

Dieu ! que j'ai eu peur !

MISTINGUE.

Mais ce soulier ?

LENGLUMÉ.

Fais-le disparaître !... mange-le... n'hésite pas !

MISTINGUE, faisant mine de l'avaler, et s'arrêtant.

Non... je vais le réduire en cendres... Où y a-t-il du feu ?

LENGLUMÉ, indiquant la gauche, premier plan.

Là, dans cette chambre. (Apercevant ses mains qui sont redevenues noires.) Ah !

MISTINGUE, bondissant.

Les gendarmes !

LENGLUMÉ.

Non !... toujours ce charbon qui reparaît... comme la tache de sang de Macbeth !...

MISTINGUE, montrant ses mains.

Les miennes aussi !

LENGLUMÉ.

Ah ! je ne veux plus tuer de charbonnière, c'est trop salissant !

MISTINGUE.

Vite, de l'eau !

LENGLUMÉ.

Une brosse !... du savon !

Ils courent au lavabo, le rapportent et se lavent les mains en reprenant la seconde partie de l'air précédent.

Lavons nos mains, etc.

SCÈNE XI

LES MÊMES, NORINE.

NORINE.

Eh bien ! es-tu prêt ? (Les apercevant.) Comment ! encore !

MISTINGUE, ahuri.

On n'entre pas !...

NORINE.

Ah çà ! tu te laveras donc les mains toute la journée ?

Mistingue reporte le lavabo au fond, à droite.

LENGLUMÉ.

C'est aujourd'hui ma fête, et alors...

NORINE.

Ta fête ! tu ne m'as seulement pas remerciée de ma surprise.

LENGLUMÉ.

Quelle surprise ?

NORINE.

Ce pot de tabac, comment le trouves-tu ?

Elle se dispose à l'ouvrir.

LENGLUMÉ, à part.

Le bonnet ! (Haut.) Ne touche pas !

MISTINGUE, la retenant.

Ne touchez pas !

NORINE.

Pourquoi ça ?

LENGLUMÉ.

Parce que ça pourrait s'éventer.

MISTINGUE.

Le tabac... c'est comme l'éther !

NORINE, à part.

Oh ! il y a quelque chose ! (Haut.) Encore une fois, dépêche-toi, on va nous attendre !

LENGLUMÉ.

Je vais chercher mon chapeau. (A part.) Je cours à la préfecture demander un passeport... et, dans un quart d'heure, je serai en Amérique.

ENSEMBLE.

AIR : *La cloche nous appelle.*

NORINE.

Quel singulier langage
Qu'il est extravagant !...
J'en saurai davantage
Dans un autre moment.

LENGLUMÉ et MISTINGUE.

Ah ! reprenons courage
Et fuyons l'ouragan !
Fallût-il, à la nage,
Traverser l'Océan !

MISTINGUE, à part.

La frayeur qui m'inspire
Agite tout mon corps,
Je m'en vais faire cuire
Le soulier du remords !

REPRISE ENSEMBLE.

LENGLUMÉ et MISTINGUE.

Ah ! reprenons courage,
Etc.

NORINE.

Quel singulier langage,
Etc., etc.

Lenglumé sort par le fond. Mistingue entre par la gauche, premier plan.

SCÈNE XII

NORINE, puis POTARD.

NORINE, seule.

Bien sûr, il y a quelque chose... cette figure renversée... quand j'ai voulu ouvrir ce pot de tabac... qu'est-ce que ça peut être ?...

Elle s'en approche.

POTARD, entrant.

Oh ! ma cousine, c'est trop !... Vous avez fait des folies.

NORINE, s'éloignant du pot à tabac sans l'avoir ouvert.

Quoi donc ?

POTARD.

Une robe brodée... et deux petits bonnets !...

NORINE.

Ne parlons pas de ça... N'êtes-vous pas notre seul parent du côté des Frottemouillard ?

POTARD.

C'est vrai... Vous êtes si bonne pour moi... cela m'encourage, cousine, j'ai une demande à vous faire.

NORINE.

A moi ?

POTARD.

C'est-à-dire à votre mari.

NORINE.

Voyons !

POTARD.

C'est que... c'est une demande d'argent.

NORINE.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait ?

POTARD.

Pendant sa grossesse, ma femme a eu des envies ruineuses... elle ne voulait manger que du melon et des fraises...

NORINE.

Moi, j'avalais des boîtes de sardines.

POTARD.

J'aurais préféré des sardines, parce que les melons et les fraises... au mois de janvier... ça coûte cher !... mais j'avais peur que le petit n'en fût marqué.

NORINE.

Mon filleul marqué d'un melon, quelle horreur !

POTARD.

Bref ! je dois quinze cents francs à un marchand de comestibles qui me poursuit !

NORINE.

Eh bien, il faut les payer... nous sommes riches.

POTARD.

Ah ! cousine !

NORINE.

A qui prêterons-nous notre argent, si ce n'est à vous, notre seul parent du coté des Frottemouillard ?

POTARD.

Que de bontés ! je n'ai jamais douté de vous... mais...

NORINE.

Quoi ?

POTARD.

C'est votre mari... Il est un peu dur à la détente, le père Lenglumé.

LENGLUMÉ, dans la coulisse.

Je n'y suis pour personne !

NORINE.

Le voici ! il faut lui parler ; je vous soutiendrai.

SCÈNE XIII

Les Mêmes, LENGLUMÉ.

LENGLUMÉ, entrant très agité, à part.

C'est aujourd'hui dimanche... la préfecture est fermée... et pas de passeport... malédiction !

NORINE.

Mon ami !...

LENGLUMÉ, à part.

Ma femme !... prenons une figure de jubilation. (Haut.) Je suis très gai !... (Avec mauvaise humeur.) Ah ! je suis très gai !

NORINE.

Tant mieux ! C'est le cousin Potard... qui aurait une petite confidence à te faire.

LENGLUMÉ, à part.

Le cousin Potard !... mon témoin à charge ! (Haut.) En effet... je crois que nous avons à causer seul à seul... Laisse-nous, ma bonne amie.

NORINE.

Mais...

LENGLUMÉ.

Laisse-nous.

NORINE.

Je m'en vais ! (Bas, à Potard.) Allez... du courage !

CHŒUR.

AIR du *Palais de chrysocale* (MANGEANT).

Il faut qu'on s'explique,
C'est trop hésiter.
Soyons / Soyez énergique,
Osons / Osez l'affronter !

Norine sort par le fond.

SCÈNE XIV

LENGLUMÉ, POTARD.

LENGLUMÉ.

Nous sommes seuls... parle bas !...

POTARD.

Ah ! il faut parler bas ?...

LENGLUMÉ.

Oui.

POTARD, à part.

Pourquoi ça !

LENGLUMÉ.

Eh bien, Potard, c'est atroce, n'est-ce pas ?

POTARD.

Quoi ?

LENGLUMÉ.

Tu m'as vu cette nuit ?

POTARD.

Je vous ai même suivi... vous battiez les murs... et tout ce qui se trouvait devant vous... avec mon parapluie... pif ! paf ! pan !

LENGLUMÉ, à part.

La malheureuse !...

POTARD.

Ah ! vous allez bien quand vous vous y mettez !

LENGLUMÉ.

Je te jure que c'est la première fois que je m'y mets !... Pauvre femme !...

POTARD.

Votre femme n'en saura rien.

LENGLUMÉ.

Oui... mais l'autre !

Il indique le ciel.

POTARD, à part, riant.

Comment, il en a une autre ?... au-dessus !

LENGLUMÉ.

Potard... j'ai une demande à t'adresser.

POTARD.

Moi aussi !

LENGLUMÉ.

Tu ne voudrais pas me mettre dans la peine, n'est-ce pas ? toi, notre seul parent du côté des Frottemouillard !

POTARD.

Parlez, cousin.

LENGLUMÉ.

Eh bien, si jamais on te demande à qui tu as prêté ton parapluie... ton sinistre parapluie !...

POTARD.

Qu'est-ce qu'il a ?

LENGLUMÉ.

Réponds... ah ! réponds que tu l'as égaré dans le chemin de fer de Versailles en allant voir jouer les eaux, un dimanche !...

POTARD.

Tiens !... quelle drôle d'idée !

LENGLUMÉ.

Tu m'as compris ?

POTARD.

C'est-à-dire...

LENGLUMÉ, lui serrant la main.

Merci !... merci !...

Soupir de satisfaction.

POTARD, à part.

Il a l'air bien disposé. (Haut.) Cousin, à mon tour, j'ai un service à vous demander.

LENGLUMÉ.

Parle, tu sais bien que je n'ai rien à te refuser.

POTARD.

C'est que... il s'agit d'argent...

LENGLUMÉ.

Ah ! il s'agit... (A part.) Il veut me faire chanter ! (Haut.) Voyons... tu es honnête... sois modéré : combien ?

POTARD, après avoir hésité.

Quinze cents francs !...

LENGLUMÉ, joyeux.

Pas plus ?

A part.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Le progrès règne maintenant.
Jadis on ne faisait usage
Que de l'art sublime du chant.
A présent on a... le chantage !

A Potard.

Noble cœur ! de toi je suis fier,
Tu pouvais, sur ta serinette,
Me faire chanter un grand air ;
Tu t'en tiens à la chansonnette !

C'est très gentil ! (Lui remettant deux billets.) Voilà !

POTARD.

Ah ! cousin !... tant de générosité !... Tenez, laissez-moi vous remercier !

Il l'embrasse.

LENGLUMÉ, touché.

Ah ! tu ne crains pas de m'embrasser, toi ! tu es un homme fort !

POTARD, à part.

Qu'est-ce qu'il a ? (Haut.) J'entre dans votre cabinet pour écrire à mon créancier. Vous permettez ?

LENGLUMÉ.

Tout ; mais tu me jures de jeter un voile épais ?...

POTARD.

Sur quoi ?

LENGLUMÉ.

Sur cette nuit d'horreur !

POTARD.

Allons donc !... une peccadille !...

LENGLUMÉ, satisfait.

Une peccadille !... Oh ! tu es un homme fort !

POTARD.

Soyez tranquille, je n'en parlerai à personne... excepté à ma femme, pourtant !

LENGLUMÉ.

Ta femme ? La première bavarde du quartier !

POTARD.

Je ne peux rien lui cacher. Elle a un talent pour me tirer les vers du nez.

LENGLUMÉ.

Potard !... au nom du ciel !...

POTARD.

Non ; je ne pourrais pas vous tenir parole !

Il se dirige vers le cabinet.

LENGLUMÉ, [illegible]

Potard !... Potard !...

POTARD.

C'est impossible !

[illegible]

SCÈNE XV

LENGLUMÉ, puis JUSTIN.

LENGLUMÉ.

Impossible !... Je suis un homme perdu ! Sa femme va tout raconter, et le mois prochain on criera : « V'là c' qui vient de paraître !... Horrible assassinat, commis par la bande Lenglumé ! ça ne se vend qu'un sou ! » (Frissonnant.) Brrr !... Dire que, si je pouvais fermer la bouche à cet homme, tout serait fini !... tout !...

JUSTIN, entrant de la gauche avec un réchaud de charbon.

Il est complet, l'ami de monsieur.

LENGLUMÉ, à part.

Du monde !

Il se retourne.

JUSTIN, à part, riant.

Il a bu tout le genièvre... Dans ce moment, il fait cuire un soulier sur le gril et il pleure dessus !

LENGLUMÉ.

Où vas-tu ?... (Montrant le réchaud.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

JUSTIN.

C'est un réchaud de charbon allumé, je le porte dans la bibliothèque pour sécher le papier.

Il entre à droite, premier plan.

LENGLUMÉ, seul.

Un réchaud!... Et Potard qui est là!... il va l'asphyxier!... (Gaiement.) Il va l'asphyxier... ce garçon-là finira mal!...

NORINE, dans la coulisse.

Lenglumé! Lenglumé!...

LENGLUMÉ.

N'entre pas!... n'entre pas!

Il sort vivement par la gauche, deuxième plan.

JUSTIN, rentrant.

J'ai ouvert les deux fenêtres... à cause de ce monsieur qui écrit... Mais, pourquoi diable l'autre fait-il cuire son soulier?... ah! il est cocasse!... il dit qu'il a massacré une charbonnière, rue de Lourcine... et qu'il a mis son bonnet dans un pot... Ce que c'est que les liqueurs!... Tiens! le tabac!... Monsieur n'y est pas... je vais bourrer ma pipe.

Il tire sa pipe et ôte le couvercle du pot.

LENGLUMÉ, revenant et apercevant Justin.

Qu'est-ce que tu fais là?

JUSTIN.

Oh!

Il tourne vivement le dos au pot et continue à bourrer sa pipe par derrière; au lieu de tabac, il y fourre les rubans du bonnet.

LENGLUMÉ.

Va-t'en.

JUSTIN.

Oui, monsieur. (En s'éloignant il entr'ouvre le bonnet.) Un bonnet !

LENGLUMÉ.

Silence !

JUSTIN.

Ah ! mon Dieu !... c'était donc vrai... celui de la charbonnière !... dans un pot !

LENGLUMÉ, effrayé.

Comment !... tu sais ?...

JUSTIN.

Rue de Lourcine !

LENGLUMÉ, le saisissant à la gorge.

Misérable !... je vais t'étrangler !

JUSTIN.

Au secours ! au secours !

Il se sauve à droite, deuxième plan.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, NORINE.

NORINE.

Ces cris !... qu'y a-t-il ?

LENGLUMÉ, très calme.

Rien... je causais avec Justin ...ce brave Justin !...

NORINE, un papier à la main.

Qu'est-ce que c'est que cette note que je viens de recevoir ?... tu n'as rien demandé ?

LENGLUMÉ.

Non ! (A part.) Il faut absolument qu'il se taise !... il le faut !...

Il se dirige vers la porte par laquelle est entré Justin.

NORINE.

Où vas-tu ?...

LENGLUMÉ, tranquillement.

Casser du sucre... avec ce brave Justin !... (A part.) Il le faut !

SCÈNE XVII

NORINE, puis JUSTIN.

NORINE.

Casser du sucre par là !... mais les volets sont fermés...

JUSTIN, paraissant à la porte de gauche, deuxième plan.

Madame... on attend pour cette petite note.

Il disparaît.

NORINE.

Je n'y comprends rien !... absolument rien !... sans doute il y a erreur... il faut qu'on s'explique... je vais voir... (Appelant.) Justin !... Justin !...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE XVIII

LENGLUMÉ.

LENGLUMÉ, pâle, défait. En entrant, il va à la table et boit deux verres de curaçao. Musique à l'orchestre.

C'est fait !... c'est horrible !... c'est fait !... Je lui ai dit : Justin, mille francs pour toi si tu veux te taire... pas de réponse !... deux mille francs !... c'était pourtant gentil... mais je ne voulais rien avoir à me reprocher ; pas de réponse !... alors, je me jette à ses genoux... il me fait : psch ! psch !... pour me narguer !... Je m'emporte ! je m'exaspère ! je lui saute au cou ! il m'égratigne !... je serre !... j'entends un râle... miaou !... c'était fait... c'est bien simple !... Comme l'homme est peu !... pauvre Justin ! j'avais toujours pensé que ce garçon-là finirait mal... (se grisant par degrés.) Ce que c'est que le remords... tout tourne... tout danse autour de moi... comme au banquet Labadens.

MISTINGUE, en dehors.

AIR de Dufresny (LES VENDANGES, sans l'orchestre).

Dans la vigne à Claudine
Les vendangeurs y vont.

LENGLUMÉ, complètement gris.

Tiens !... le petit biberon qui chante sa clarbo !...

SCÈNE XIX

LENGLUMÉ, MISTINGUE.

MISTINGUE, entrant et continuant.

On choisit à la mine
Ceux qui vendangeront.

LENGLUMÉ.

Aux vendangeurs qui brillent
On y donne le pas ;
Les autres y grappillent,
Mais n'y vendangent pas !

ENSEMBLE.

Les autres y grappillent,
Mais n'y vendangent pas !

MISTINGUE.

Je ris... je ris comme un bossu !

LENGLUMÉ.

Moi aussi !

MISTINGUE.

Tu sais bien le soulier de la charbonnière ?...

LENGLUMÉ.

Oui... oui...

MISTINGUE.

C'est comique !... je l'ai mis sur le gril... il se tortille... il se retourne, et il fait coui ! coui !

LENGLUMÉ, très gaiement.

Coui ! coui !... (A Mistingue.) Tu sais bien, Potard... le témoin à charge ?

MISTINGUE.

Oui.

LENGLUMÉ, riant.

Couic !

MISTINGUE.

Bon ! très bon !

LENGLUMÉ.

Et Justin ! (Même geste.) Couac !

MISTINGUE.

Bon ! très bon !

LENGLUMÉ.

Comme ça, il n'y a plus de témoins !...

MISTINGUE.

Absolument ! Ah ! si, il y a quelqu'un !

LENGLUMÉ, furieux.

Où est-il ?

MISTINGUE.

Toi !

LENGLUMÉ.

Et toi !

MISTINGUE, à part.

C'est peut-être indélicat ce que je vais dire là !... (Riant.) Si je supprimais Lenglumé ?

LENGLUMÉ, à part.

A la merci d'un ivrogne !... Si je supprimais Mistingue ?... Ça y est !...

MISTINGUE, à part.

Ça va !

LENGLUMÉ, lui tendant la main.

Ce brave Mistingue !...

MISTINGUE, même jeu.

Ce brave Lenglumé !

LENGLUMÉ, à part.

Un labadens ! ça me fait de la peine !...

MISTINGUE, à part.

Ça me fait de la peine !... un labadens !

TOUS DEUX, frappés d'une idée.

Ah !...

LENGLUMÉ, prenant sur la table une grande cuiller à potage.

Ceci fera l'affaire...

MISTINGUE, allant prendre une bûche près de la cheminée.

Dès que je pourrai trouver mon petit joint... une vingtaine de coups !

LENGLUMÉ, il prend le journal et présente une chaise à Mistingue.

Asseyons-nous, mon ami !

MISTINGUE, apportant une chaise.

Volontiers !... (A part.) Exauçons ses dernières volontés !

Ils s'asseyent.

LENGLUMÉ.

Et lis-moi le journal.

MISTINGUE, à part.

Tiens ! si ça pouvait l'endormir.

LENGLUMÉ.

Tu y verras l'histoire de la malheureuse charbonnière...

MISTINGUE.

Bien malheureuse, en effet !

LENGLUMÉ.

Y es-tu ?

MISTINGUE.

J'y suis !... (Lisant.) « Mardi prochain, tout Paris se portera sur la place de la Concorde pour assister à l'érection de l'obélisque de Louqsor... »

LENGLUMÉ, debout, derrière lui, et tenant la bûche à deux mains, prêt à l'assommer.

L'obélisque !... qu'est-ce qu'il chante ?

MISTINGUE.

C'est imprimé !

LENGLUMÉ, prenant le journal et lisant.

« Le monolithe sera découvert demain, 24 juillet 1837. » (Avec joie.) 1837 !...

MISTINGUE, la bûche en l'air.

Hein !... 1837 !

LENGLUMÉ.

C'est un vieux journal !...

MISTINGUE.

Il y a vingt ans !... Mais alors la charbonnière...

LENGLUMÉ.

Nous sommes innocents !... Ah ! mon ami !... (Ils tombent dans les bras l'un de l'autre en s'embrassant avec effusion.) Et moi qui allais t'assommer !

MISTINGUE.

Tiens ! moi aussi !

LENGLUMÉ, se dégageant.

Ah ! ça va mieux ! ça me dégrise !... (Se rappelant tout à coup.) Ah ! sapristi ! et les deux autres !... car tu sais... j'ai tué deux hommes !

MISTINGUE, vivement.

Ah ! mais je n'en suis pas, de ceux-là !

SCÈNE XX

LES MÊMES, JUSTIN, puis POTARD.

JUSTIN, entrant par la gauche, deuxième plan.

Monsieur, madame fait demander si...

LENGLUMÉ.

Hein !... tu n'es pas mort ?

JUSTIN.

Par exemple !

LENGLUMÉ.

Brave garçon !... Tiens, voilà cent sous pour toi !

JUSTIN.

Pour n'être pas mort ?

LENGLUMÉ.

Reste à un !

POTARD, sortant, sa lettre à la main.

Cousin, je vous remercie !

LENGLUMÉ.

L'autre... Tu n'es pas mort ?

POTARD.

Comment ?

LENGLUMÉ.

Bon jeune homme !... Tiens, voilà cent sous pour toi !

POTARD.

Cent sous ?...

LENGLUMÉ.

Reste à zéro !

MISTINGUE, à part.

Sapristi ! j'ai mal à la tête !...

Il remonte et disparaît derrière les rideaux du lit.

LENGLUMÉ.

Mais qui donc était là, là... dans ce cabinet ?

SCÈNE XXI

LES MÊMES, NORINE.

NORINE, entrant.

C'est horrible !... c'est affreux !

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

NORINE.

Moumoute, ma chatte ! que je viens de trouver sans connaissance !

LENGLUMÉ.

La chatte !... un chatricide !

NORINE.

Ah ! monsieur, je ne vous le pardonnerai jamais... surtout après ce que je viens d'apprendre.

LENGLUMÉ.

Quoi donc ?

NORINE.

Où avez-vous passé la nuit, monsieur ?

LENGLUMÉ.

Ça, je ne serais pas fâché de le savoir... Mistingue non plus. (Le cherchant du regard.) Tiens! où est il donc ?

NORINE.

Eh bien, je vais vous le dire : Vous vous êtes roulé dans l'orgie, chez des liquoristes de bas étage !

LENGLUMÉ.

Moi ?

NORINE, lui tendant un papier.

Chez la mère Moreau !

TOUS.

Oh !

NORINE.

Osez le nier ! voici la note de vos déportements ! (Lisant.) « Trois bocaux de cerises à l'eau-de-vie !... deux idem de prunes ! »

LENGLUMÉ, se rappelant.

Ah ! les noyaux !... les noyaux !...

NORINE, lisant.

« Plus : un bonnet de femme, un soulier du même sexe et un tour en cheveux appartenant à la demoiselle de comptoir. »

LENGLUMÉ.

Ah ! je comprends !... je comprends !...

NORINE.

Total : soixante-quatre francs.

LENGLUMÉ.

C'est chacun trente-deux... Mistingue !... où diable est-il passé ?

NORINE.

Et vous étiez tellement abruti par l'alcool, qu'il a fallu vous enfermer dans la cave au charbon !

LENGLUMÉ.

Attends ! (Fouillant à sa poche.) Il m'en reste un morceau... Je vais t'expliquer...

NORINE

On nous attend pour le baptême, monsieur ; mais nous causerons ce soir.

LENGLUMÉ, à part.

La nuit sera orageuse !... Il faudra que je me fasse pardonner !

On entend ronfler dans l'alcôve.

TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

LENGLUMÉ.

Sapristi !... est-ce que j'aurais ramené un troisième labadens ?

Justin ouvre les rideaux de l'alcôve. On aperçoit Mistingue couché tout habillé sur le lit.

TOUS.

Encore lui !

LENGLUMÉ.

Ah çà ! il ne sortira donc pas de mon lit ? Donne-moi ma canne !... (Se ravisant.) Ou plutôt non !... ne le réveillons pas... Justin !

JUSTIN.

Monsieur ?

LENGLUMÉ, montrant Mistingue.

Tu vois bien ce colis... dès que nous serons partis... tu lui colleras dans le dos une étiquette, avec cette inscription : *Cuisinier pour Brunswick. -- Fragile.* Après quoi, tu le déposeras à la gare de Strasbourg... bureau des marchandises... Aies-en bien soin... c'est un labadens !

CHŒUR.

AIR de Mangeant.

Ah ! rions des suites
De notre frayeur ;
Nous en voilà quittes,
Enfin, pour la peur !

LENGLUMÉ, au public.

AIR : *Tu n'as pas vu ces bosquets de lauriers.*

Tous nos forfaits doivent vous étonner ;
Mistingue et moi, nous sommes sans malice.
Ne soyez pas prompts à nous condamner,
Et pesez bien tout dans votre justice.
Nous désirions, nous osions espérer,
Vous faire rire au gré de votre attente.
L'intention est à considérer ;
Aussi, messieurs, nous venons implorer
La circonstance atténuante.

CHŒUR, REPRISE.

Ah ! rions des suites,
Etc.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE

Nelson
Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Paris

Calmann-Lévy
Éditeurs
3, rue Auber
Paris


N

PQ
2321
A6
1914

Labiche, Eugène Marin
La cagnotte

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY